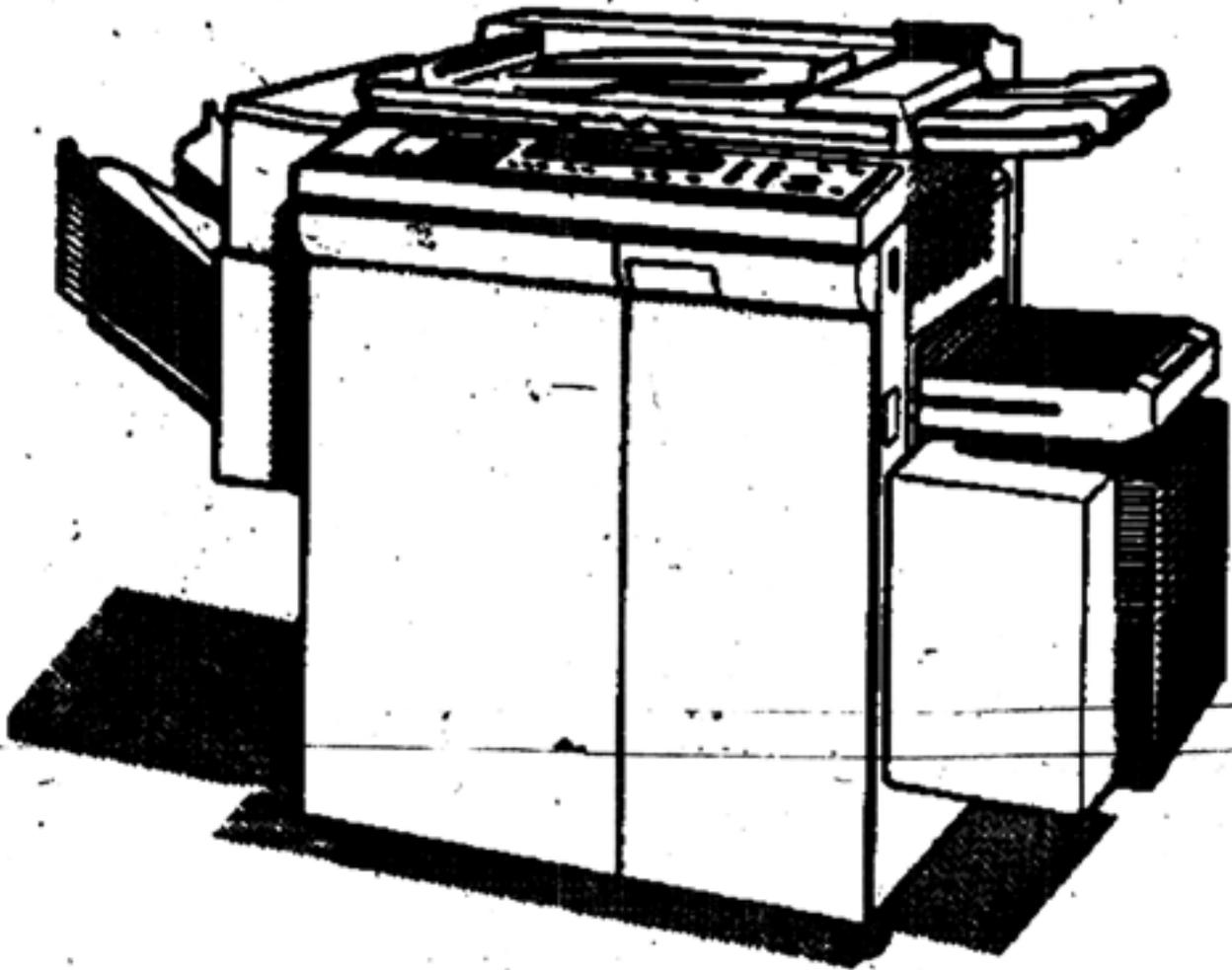


W-FENEFC

MAGAZINE



FANZINAT - BRUTUS - PIT SAMPRASS - MOWNO
XTREME FEST - FURIOS FEST - KICKING FEST
SUNSTARE - LA FERME ELECTRIQUE - ZENTONE
FRANCOS - BLEAKNESS - EQUIPE DE FOOT - DIRECT HIT!



0922

EDITO

C'est un fait, la crise actuelle (énergétique, sanitaire, sociale...) et la guerre en Ukraine n'épargnent personne. Et ce n'est rien de le dire en ce qui concerne la presse musicale. Déjà, au printemps 2020, en plein confinement, nos confrères de Rock Hard n'ont pas pu mettre sous presse leurs numéro 208 (mis alors gracieusement à disposition en ligne mais mettant en péril la vie même du journal). Grâce à un soutien sans faille de ses lecteurs (par une campagne de dons et un élan massif d'abonnements et réabonnements), le mensuel spécialisé est toujours là. Et c'est tant mieux. Mais encore faut-il avoir à l'esprit que le modèle économique des magazines (et les mag musicaux en particulier) est fragile. Très fragile.

Ce même Rock Hard (qui, pour survivre, a dû ajuster son modèle économique en abandonnant les CDs offerts dans les magazines vendus en kiosque et en augmentant son prix au numéro) a mis le bimensuel New Noise au sommaire de son numéro de mai 2022. Une interview fleuve et très instructive d'Olivier Drago, son fondateur. Quatre mois après, New Noise est en sursis, dû à plusieurs facteurs : économique et conjoncturel tout d'abord avec une envolée du prix des matières premières et une baisse significative des revenus publicitaires, mais aussi - et c'est à nuancer même si c'est une raison évoquée par le magazine - un certain désintérêt du lectorat conjugué à une baisse du pouvoir d'achat de chacun.

À l'heure où tu liras ces lignes, et alors que le numéro 52 du W-Fenec place le documentaire Fanzinat en couverture, New Noise ne sera peut-être qu'un souvenir. Alors qu'au même moment, le webzine Mowno (qui vient de faire paraître un livre d'interviews pour fêter ses 25 ans d'existence) va publier trimestriellement une «revue» sous format papier (tous les détails sont dans la passionnante interview que son fondateur Matthieu Choquet a accordée à Ted).

Au sein de la rédaction, nous partageons les mêmes valeurs de New Noise et Mowno à défaut d'avoir un format, un sommaire et un modèle économique identiques. Certains rédacteurs de New Noise sont plus que des confrères et clairement, ça nous retournerait l'estomac d'assister à la mort du bimensuel d'une qualité rarement égalée dans le milieu. J'espère me tromper et trouver prochainement dans les kiosques le numéro 65. Puis le 66, le 67 et ainsi de suite, sans avoir à me poser cette putain de question de savoir s'il y aura un prochain. Lire des fanzines, c'est vital. Supporter la presse indépendante et de qualité, c'est primordial. Dévalise ton libraire, commande en ligne, abonne-toi. Bref, procure toi New Noise. Ce n'est pas un ordre, ni un devoir. Une nécessité ? Assurément. Un geste de soutien ? Une évidence. Longue vie aux fanzines, longue vie à New Noise, longue vie à la revue Mowno et merci à toi de lire tout ou partie de ce numéro 52 concocté avec fun, passion et énergie.

■ Gui de Champi

SOMMAIRE

06 FANZINAT

15 PORCUPINE TREE

16 BEN HARPER

18 BRUTUS

24 BUKOWSKI

27 SUNSTARE

36 KICKING FEST

49 BLEAKNESS

59 PIT SAMPRASS

65 SCORPIONS

68 DIRECT HIT!

79 ZENTONE

92 XTREME FEST

126 MOWNO

138 FRANCOFOLIES

164 FURIOS FEST

181 INTERVI OU : EQUIPE DE FOOT

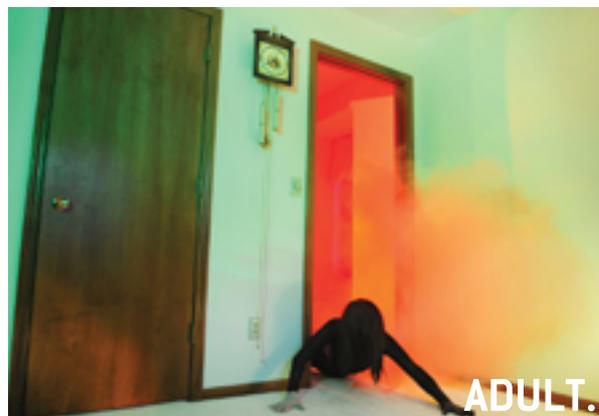
186 LA FERME ELECTRIQUE

200 HUGUI(GUI) LES BONS TUYAUX

206 DANS L'OMBRE : JULIEN

208 IL Y A 10 ANS : W-FENEC MAG

210 FAN ATTIC : MIDNIGHT OIL



Ont participé à la rédaction de ce numéro :
Oli, Ted, Éric, Gui de Champi, Mic, Julien,
Guillaume Circus, JC, Jérôme tFb.
Maquette couverture et mag : Oli
Toutes photos (sauf précisions) : DR
Illustration couverture : Frank Frejnik

LES INFOS QU'IL NE FALLAIT PAS RATER EN JUILLET

Steve Morse quitte **Deep Purple** après plus de 20 ans au sein du groupe afin de s'occuper de sa femme en phase terminale d'un cancer

Tom Morello se fait tacler par la sécurité en plein concert en même temps qu'un fan qui avait envahi la scène. Zack De La Rocha, quant à lui se blesse sur scène, ce qui pousse **RATM** à annuler sa tournée européenne.

Dead Cross, le projet hardcore de Patton / Lombardo / Pearson / Crain annonce son 2e album, simplement intitulé II.

Slipknot annonce son 7e album, The end, so far pour fin septembre et en partage le 1er single, «The dying song (time to sing)».

Pantera annonce son retour, et ça crée la polémique... Est-ce que la moitié de Pantera est Pantera ?

LES INFOS QU'IL NE FALLAIT PAS RATER EN AOÛT

Quicksand a lâché un nouveau single de nulle part, intitulé «Giving the past away».

Arctic Monkeys a annoncé son nouvel album, The Car et en a partagé un nouveau single « There'd better be a mirrorball »

Red Hot Chili Peppers annonce un nouvel album, «Return of the dream canteen» qui sortira juste 6 mois après «Unlimited love», et

en partage un nouveau single bien funky : «Tippa my tongue».

Scarlean propose un clip pour «Protest progress». Le morceau figurera sur leur prochain album Silence attendu pour le 16 septembre.

Gorillaz a partagé des singles assez collaboratifs (avec Thundercat ou encore Tame Impala) tirés de leur nouvel album, «The last cult».

QUI A DIT ?

La passion, c'est à la fois la capacité d'abnégation, le dévouement sans limites et la curiosité toujours aiguisée !

- A. Fanzinat
- B. Bleakness
- C. Direct Hit !
- D. Zentone

Nous sommes un peu à la croisée des mondes...

- A. Sunstare
- B. Zentone
- C. Bleakness
- D. Brutus

Il y a des choses sur le disque qui m'ont surpris...

- A. Brutus
- B. Pit Samprass
- C. Zentone
- D. Sunstare

La parole crée de la pensée.

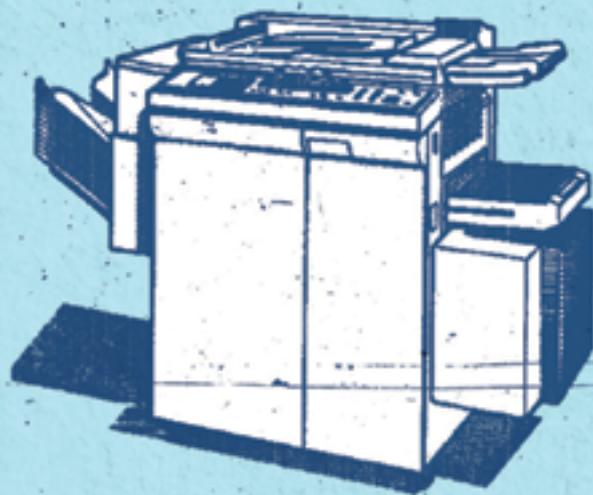
- A. Equipe de Foot
- B. Sunstare
- C. Fanzinat
- D. Brutus

Avec ma gentillesse habituelle, je lui ai dit qu'un CD c'était de la merde...

- A. Pit Samprass
- B. Brutus
- C. Bleakness
- D. Equipe de Foot

FANZINE

ZIT



NAT

Passion et histoires des fanzines en France

Un film documentaire écrit et photocopié par
Laure Bessi, Guillaume Gwarddeath et
Jean-Philippe Putaud-Michalski

FANZINAT

DISCUTER DE FANZINAT, EXCELLENT DOCUMENTAIRE À PROPOS DES FANZINES EN FRANCE, AVEC UN DES PLUS GÉNÉREUX FANZINEUX ROCK ET CO-AUTEUR DU DOCUMENTAIRE, EN VOILÀ UNE BONNE IDÉE ! C'EST PARTI !!!

Salut Guillaume. Nos lecteurs commencent à s'habituer à te retrouver dans notre magazine car après avoir participé à notre rubrique Dans l'ombre et avoir parlé de ton livre consacré aux Burning Heads, te voilà de retour dans nos pages pour un nouveau projet, télévisuel cette fois-ci, avec Fanzinat. En bon biographe que tu es, peux-tu nous présenter l'équipe qui a réalisé ce documentaire et la chronologie de ce projet ? Depuis l'idée du docu jusqu'à sa sortie prévue pour dans quelques semaines...

Salut, et merci à toi et aux lecteurs. S'il y a une fidélité, et bien on peut dire qu'elle est aussi de votre côté. S'il n'y avait pas l'intérêt et le soutien de tous ces petits médias de niche comme le vôtre, on se demanderait probablement pourquoi on fait tout ça, si ce n'est... à quoi bon faire tout ça ! Et bien sûr, je pense aux lecteurs et aux lectrices, à celles et ceux qui scrutent encore les médias underground, à la recherche de propositions culturelles qui ne sont pas celles imposées par l'industrie. Juste un élément de correction si tu le permets au passage : Fanzinat n'est pas un projet télévisuel, dans la mesure où le documentaire n'a pas été commandé par une chaîne de télévision ou par une boîte de prod qui fournit les chaînes en contenus. À ce jour, il n'y a pas de diffusion programmée dans les grilles, même si on a modestement toqué à quelques portes. Si vous tombez sur le directeur des programmes d'Arte à l'apéro, n'hésitez pas à lui filer mon 06. En ce qui concerne la genèse du projet, l'idée a été formulée par Laure Bessi, qui est journaliste professionnelle et réalisatrice de documentaires. Elle était passée me rendre visite à La Fanzinothèque de Poitiers, à l'époque où j'en étais encore le directeur, et, assez interloquée par la spécificité et la diversité de la production de fanzines en France, avait assez vite embrayé sur l'idée de réaliser un film sur le sujet. Un pur réflexe de journaliste, quoi ! Je suis assez vite passé du statut de «consul-

tant» à celui de «co-auteur», et j'ai fini par proposer de participer à la production du film par l'entremise de ma petite structure Metro Beach. C'est via Metro Beach que j'avais déjà, par exemple, publié la biographie des Burning Heads. L'équipe de réalisation du film s'est vue renforcée d'une troisième personne : Jean-Philippe Putaud-Michalski, qui, en plus de sa vision générale, a apporté ses compétences en montage, motion design, traitement du son et de la couleur, etc. Les lecteurs de W-Fenec connaissent peut-être déjà son travail s'ils ont vu le film Les disparus de la photo, voire les clips récents des \$heriff ! L'essentiel des prises de vues ont été assurées par Laure, avec quelques renforts par Jean-Phi.

Le sous-titre de Fanzinat est «Passion et histoires des fanzines en France». Tout au long de ce documentaire, le point commun de chaque intervenant est la passion qui transpire de leurs propos. Réaliser un fanzine, c'est avant tout une affaire de passion plutôt que de compétences ou de connaissances sur le sujet global ou précis ?

La passion, en effet, me paraît être un mot-clé à retenir. Je pense qu'il faudrait l'inclure dans toutes les définitions qui sont régulièrement tentées pour circonscrire le terme «fanzine». La passion, c'est à la fois la capacité d'abnégation, le dévouement sans limites et la curiosité toujours aiguisée ! On retrouve dans cette notion de «passion», je pense, le fameux «double amatorat» qui est propre aux éditeurs de fanzines : ce sont des amateurs, au sens de celui qui aime et connaît son sujet, et ce sont aussi des amateurs, au sens de celui qui agit en-dehors de tout cadre professionnel. Comme le sous-entend ta question, on peut considérer la passion comme le fuel du fanzinat. Le reste suit : compétence, expertise, spécialisation, etc. En analysant le script de notre film, l'omniprésence du mot «passion» et de



ses dérivés m'a sauté aux yeux, que notre interlocuteur parle de hip-hop, de bande dessinée, de tatouage, de hardcore punk, de cinéma hérétique ou du mouvement ultra !

«Un fanzine, c'est trois bouts de ficelle, de l'amour et beaucoup d'huile de coude» : quelle est la frontière, selon toi, entre un fanzine et un magazine ?

Oui, c'est en effet ce que dit Coxs dans le film. Elle connaît bien son sujet puisqu'elle est à la fois activiste punk rock de longue date et documentaliste professionnelle ! Outre les considérations d'indépendance et de totale liberté éditoriale, deux critères principaux vont éloigner le fanzine du magazine; Il y a d'abord une notion de faible tirage : plusieurs dizaines, voire plusieurs centaines pour les fanzines, alors que l'on compte en milliers pour la presse magazine. Et ensuite une notion fondamentale de distribution en-dehors des circuits institutionnels. On ne retrouve pas les fanzines en kiosques, déposés au petit matin par le transporteur sur le trottoir en paquets cellophanés. La distribution est bien plus... artisanale. Elle est parfois fantomatique. Elle est souvent problématique. Bien sûr, on pourra toujours tomber sur quelques cas exceptionnels, comme le fanzine Chéribibi, par ailleurs un de mes fanzines français préférés, fort bien distribué en librairies grâce à un contrat professionnel passé avec le diffuseur Hobo.

Un fanzine est-il toujours fait d'amour et d'eau fraîche, avec un modèle économique proche du néant et forcément «no profit» ? As-tu déjà rencontré des fanzineux qui vivent de leur passion ?

Sans doute y a-t-il eu plus de bière tiède consommée que d'eau fraîche, mais on est dans le vrai lorsque l'on évoque l'absence quasi généralisée d'un «modèle économique». C'est ce que dit Pacôme Thiellement dans le film : «Le fanzine, c'est la forme la plus accessible d'édition, mais c'est une forme dont on sait qu'on ne peut pas gagner un centime» ! C'est bien connu : au mieux, l'auteur et éditeur du fanzine va faire en sorte de ne pas perdre d'argent. En général, le problème est résolu en ne faisant pas les comptes. Au moins, comme ça, on reste dans l'ignorance

de son probable déficit ! L'absence de profit fait partie du faisceau de notions qui servent à cerner les contours de la définition de l'objet «fanzine». On l'a compris, cette définition est mouvante. Dans le film, on montre différents exemples d'auteurs pour qui le fanzinat a été un marchepied vers le professionnalisme, par exemple les futurs journalistes Thomas VDB et Frank Frejnik, passés de leurs fanzines, Divine pour l'un, Violence pour l'autre, à la presse musicale. Mais ce n'est certainement pas leurs fanzines en tant que tel qui aurait pu les faire vivre ! Un auteur et éditeur tel que Pakito Bolino vit actuellement grâce aux activités du Dernier Cri mais attention : il s'agit à présent d'une véritable maison d'édition... Il l'explique très bien dans son interview, pour laquelle la quantité de travail à fournir est considérable. J'aime bien le moment où Pakito confie ironiquement dans un sourire désabusé : «On peut se payer le smic au bout de vingt ans, c'est merveilleux»...

Tu intervies dans le documentaire en qualité d'observateur passionné. Passionné tu l'es, sans aucun doute, mais tu es aussi un activiste. À quels fanzines as-tu participé ? Uniquement des fanzines musicaux ? Tu es connu dans le milieu du fanzinat, et j'ai eu le privilège de participer et d'être ton collègue durant la deuxième vie de Kérosène, mais quels sont tes modèles d'auteurs ou de fanzineux ?

Chaque intervenant dans le film est présenté par un «synthé» : c'est le terme consacré pour désigner la petite étiquette qui résume les noms et qualité de chaque personnage qui a voix au chapitre. Dans mon synthé, j'ai en effet choisi d'indiquer que je m'exprimais en tant qu' «observateur passionné». Ce poste d'observateur me permet de tirer des généralités, de créer des transitions et de faire avancer la problématique au sein du film. Je n'ai pas mis à jour la liste des fanzines pour lesquels j'ai écrit mais je le ferai à l'occasion. Pourquoi pas en profiter pour publier une petite anthologie un peu fun ? Dans cette liste, ceci dit, il devrait y avoir Possessed By Speed, Abus Dangereux, Kérosène, Minimumrocknroll, Target et quelques autres. En effet, tout cela est très orienté musique. Quant aux influences, il

s'agit d'un touffu méli-mélo, souvenir de mes lectures des magazines Casus Belli, Métal Hurlant ou Actuel et bien sûr de fanzines comme Maximumrockroll, Flipside ou Cometbus.

Quel est le fanzine le plus fou que tu aies pu lire ?

Le fanzine le plus fou ? Peut-être les créations venues du Québec dans les années 90, signées Henriette Valium ou Julie Doucet. On peut d'ailleurs facilement les (re)trouver aujourd'hui, puisque les deux ont été compilées dans de beaux volumes par la maison d'édition parisienne L'Association.

À qui est principalement destiné Fanzinat ? Est-ce un hommage à ce milieu underground ou une volonté de présenter au grand public l'univers parfois méconnu du fanzine ?

Le film a été pensé à l'attention du grand public. Il n'est pas nécessaire d'être familier avec le sujet pour pouvoir se plonger dans la projection. Nous avons même inséré quelques définitions en sous-titres, pour expliquer par

exemple que «zine» est l'abréviation du mot «fanzine», qu'un «graphzine» est un fanzine graphique ou que «distro» est le terme consacré pour les petits réseaux de distribution artisanale. Les spécialistes savent déjà tout ça par cœur. En revanche, les spécialistes nous attendent au tournant, cela nous le savons, alors nous avons fait en sorte d'être tout autant... exigeants... que nous avons tâché d'être accessibles. En résumé, pour répondre à ta question, le film est bel et bien une présentation du fanzinat, de ses grandes lignes de philosophie et de fonctionnement. Il ne s'agit pas d'un hommage que feraient des amoureux de fanzines à d'autres amoureux de fanzines, en cercle fermé. Le point de vue est journalistique.

Tu as été durant quelques temps Directeur de la Fanzinothèque. Peux-tu nous dire un mot sur cette asso ? J'imagine que durant cette période, tu as dû lire, toucher, et plus si affinités, des dizaines de fanzines, et faire de belles rencontres avec des auteurs. Est-ce



durant cette période que tu as enrichi ton carnet d'adresse pour réaliser le documentaire ?

La Fanzinothèque est un centre de documentation spécialisé consacré à la conservation et à la valorisation des fanzines et des publications assimilées, hébergé au sein du Confort Moderne, complexe culturel emblématique de la ville de Poitiers. Mon successeur est Andy Hales, dites-lui bonjour de ma part si vous passez dans les parages. Le lieu a bien entendu droit à sa page de présentation dans le documentaire. Paradoxalement, ce n'est pas pendant mes années à La Fanzinothèque que j'ai le plus lu de fanzines, ni fait le plus de rencontres, mon temps ayant été accaparé par les tâches administratives et organisationnelles propres à ma fiche de poste. Certains témoins interviewés dans le film, toutefois, je ne les connaissais pas avant d'organiser la première Université d'été du fanzine pour le compte de La Fanzinothèque. Je pense à Marie Daubert qui faisait le fanzine Démophone et qui fait maintenant des fanzines dans le milieu des «makers», ainsi qu'à deux spécialistes de cinéma bis : Christophe Lemaire, qui faisait Phantasm, et François Cognard, qui faisait Rouge Profond. C'était super cool de pouvoir les rencontrer à cette occasion.

Différentes thématiques sont abordées dans Fanzinat, et notamment l'aspect de vecteur social. Paradoxalement, le fanzine semble pour certains un exercice personnel, solitaire et un exutoire. Faire un fanzine, c'est partager une partie de soi-même ou c'est tenter de toucher un maximum de lecteurs en parlant de sa passion ?

Il faudrait des statistiques sérieuses, acquises avec une vraie méthodologie, pour confirmer ce constat généralement fait de manière empirique : le fanzinat serait majoritairement une activité solitaire. Dans le film, j'évoque «la mythologie de l'éditeur tout seul dans sa piaule (seul contre le monde)»... Je suppose qu'elles ont été rarissimes, dans l'histoire du fanzinat, les «salles de rédaction» ou les simples réunions du type «conférence de rédaction». Même les fanzines collectifs me semblent majoritairement avoir été la somme de participations individuelles. Bien entendu, là-aussi, on va trouver des contre-exemples. Dans le docu-

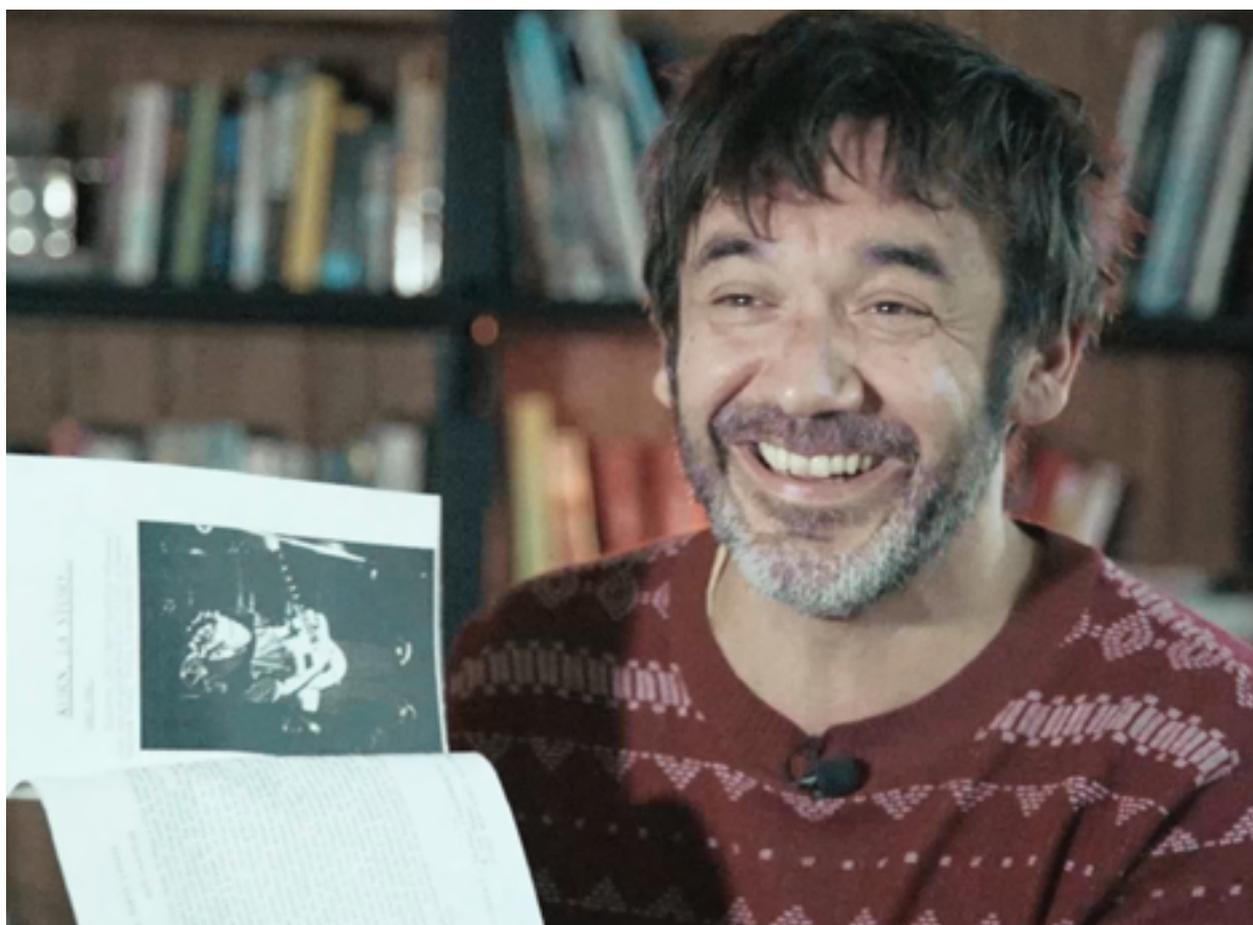
mentaire, Delphine Bucher, des Éditions de la Dernière Chance, raconte comment elle adore faire des fanzines, à Lyon, avec ses copines, lors de sessions qui les occupent une après-midi : «on met juste au milieu de la table des ciseaux, de la colle, du café et hop, après, à la fin de la journée, on a sorti un mini zine» ! Je dirais que si l'on fait un fanzine, c'est qu'on a l'objectif de toucher un lectorat. Pas forcément «un maximum de lecteurs», mais en tout cas des lecteurs, y compris des inconnus, au-delà du cercle réduit de ses connaissances stricto sensu. Si l'on désire écrire uniquement pour soi, il faut s'orienter vers un autre exercice d'écriture, tel que le journal intime.

Cette interview est réalisée dans un mag consacré à la musique. Je ne lis quasi exclusivement que des fanzines consacrés à la musique. J'ai toutefois pris beaucoup de plaisir à écouter les réalisateurs de fanzines consacrés au cinéma, au tatouage et au football qui parlent tous de «niches» comme le cinéma B italien ou la culture ultra : quel que soit son thème, le fanzine est-il nécessairement underground ?

Quand bien même il serait underground dans sa manière de circuler, le fanzine peut traiter un sujet tout à fait accessible. On peut citer par exemple son fanzine de jeunesse que montre Thomas VDB dans le film : Divine était entièrement consacré au groupe Korn, qui était signé sur une major et disponible partout ! Il existe des fanzines de manga, le genre de bande dessinée qui se vend le plus en librairies. Je lisais un fanzine consacré au feuilleton «Chapeau melon et bottes de cuir», qui passait à la télévision. Comme le dit l'universitaire Samuel Étienne dès le début du documentaire : «L'univers des zines en général est infini et se renouvelle en permanence». Ce qui fait la spécificité du fanzine, ce sera sa façon de traiter son sujet, tant sur le fond que sur la forme.

Quel est le business plan de Fanzinat ? Des projections en cinéma, une exposition lors de festivals, un passage à la télévision, un presage en DVD ?

L'étape qui nous attend à présent, c'est la diffusion du film. Il y aura une longue tournée de projections publiques, suivies de rencontres :



dans des cinémas, des médiathèques, des salons de micro-édition, des librairies, des salles de concerts, des MJC et même des bars et des squats ! Il sera possible de visionner le film en VOD depuis notre site, et, grâce à un deal de distribution, le DVD sera disponible dans toutes les librairies et même les supermarchés du livre : il suffira de donner la référence en rayon pour passer sa commande. C'est le cumul de toutes ces actions qui devrait nous permettre de rentrer dans nos frais. Nous verrons bien. Pour réaliser et produire le film, nous avons appliqué nous-mêmes les principes du DIY chers au fanzinat !

Un fanzine sur la création de Fanzinat est-il envisagé ?

(rires) Très bonne idée ! Ça aurait été cool. Disons que j'aurais pu faire ça, oui, mais que je me suis assez vite heurté au nombre maximal d'heures que je peux consacrer chaque jour au projet Fanzinat et à ses nombreuses déclinaisons et obligations.

En tant que rédacteur pour le W-Fenec ou

ayant pigé ou participé à certains fanzines, tu te doutes que je me retrouve totalement dans les interventions des protagonistes du documentaire. Sauf que pour le cas de notre zine (qui était au début de l'aventure un webzine en 1998), nous sommes principalement (voir quasi exclusivement) présents sur la toile. La démocratisation d'Internet à la fin des années 90 et l'apparition de blogs ou pages personnelles auraient pu mettre en péril l'avenir ou même l'existence du fanzine (comme le CD avec le vinyle). Ma question va paraître quelque peu provocatrice, mais un fanzine est-il nécessairement un média qui doit être imprimé et pour lequel il faut plus ou moins se bouger le cul pour le diffuser pour être crédible ? Le fanzineux méprise-t-il le webzineux ou le blogueur ?

J'espère qu'il n'existe pas de mépris pour une forme ou une autre de média. Jouons la carte de la complémentarité, plutôt que celle de la compétition ou de la disqualification a priori. Il y a de la place pour les fanzines imprimés, comme il y en a pour les webzines, les chaînes YouTube, les émissions de radio, les podcasts,

les blogs, les comptes Instagram, etc. Mais si l'on parle de «fanzine», il faut parler d'un objet reproduit à l'aide d'une technique reprographique, oui, qu'il s'agisse de la photocopie, de la risographie, de l'impression numérique ou toute autre technique. Cette notion de «tirage» est nécessaire, qui viendra s'ajouter à d'autres critères constitutifs de l'essence du fanzine en tant que sous-genre de la presse parallèle, notamment l'intention de série, un premier numéro qui sera suivi d'un deuxième, puis d'un troisième, etc... et, comme on l'a déjà évoqué, la prise en main de la distribution. Cela implique quelque peu, pour reprendre ta formule franche mais juste, de se bouger le cul.

Tribune libre, cher ami. S'il y a quelque chose à ajouter, c'est le moment...

J'ai essayé de répondre à tes questions sans

être trop bavard. Certaines réponses mériteraient sans doute d'être nuancées ou complétées. J'espère que les experts ne m'en voudront pas ! Cela me fournit l'occasion de te donner cette info supplémentaire : pour pouvoir traiter le sujet du fanzinat plus en profondeur, je me suis attelé à l'écriture d'un nouveau livre, entièrement consacré à l'aventure des fanzines en France. Bien sûr, il faudra patienter, car la tâche va m'occuper un long moment. J'espère qu'au moment de la sortie, vous serez encore fidèles à ces vieilles histoires !

Merci Gwardeath. Les fanzines, c'est comme les fruits et légumes. Cinq par jour pour être en bonne santé !

■ Gui de Champi

Photos : DR / extraits du film





FANZINAT

(Metro Beach)

Ma fille fête aujourd'hui ses sept ans. Ce qui est pratique, c'est qu'à cet âge, elle peut lire ses cartes d'anniversaire toute seule. Et dans un coin de ma tête, je me dis que bientôt, elle pourra également lire des fanzines. Comme son papa, elle pourra s'enrichir l'esprit de lectures passionnantes compilées dans des supports physiques artisanaux. Et puis, un jour, on regardera ensemble Fanzinat, le chouette documentaire réalisé par Laure Bessi, Guillaume Gwarddeath et Jean-Philippe Putaud-Michalski. Et elle comprendra aisément pourquoi nous sommes passionnés par ce format.

Qu'est-ce qu'un fanzine ? Pour baigner dans le milieu rock depuis longtemps, la réponse me semblait évidente, mais quand je parle de ma passion et de tout ce qui en découle (acheter des disques, suivre l'actualité de mes groupes préférés, et je ne parle même pas de monter dans un van pendant des heures pour participer à un spectacle de trente minutes devant cinquante personnes) à mes collègues ou amis qui ne fréquentent plus les salles de concert anciennement enfumées, ils me regardent un peu bizarrement. Alors, quand je leur décris ces supports dans lesquels je collecte les infos sur les scènes musicales qui me sont chères, ces même collègues et amis (qui pensent que Rock & Folk est l'unique média pouvant assouvir ma

soif de culture) me prennent pour un OVNI. Fanzinat est fait pour eux, ces collègues et amis qui ne soupçonnent pas ce qui se passe sous la couche parfois avariée des médias de masse.

Le dossier de presse définit les fanzines comme des « publications artisanales animées contre vents et marées par des fanatiques de cultures de niches voire underground. Assurément, ils constituent une forme bien singulière - pourtant méconnue - de la presse et de l'édition ». C'est clair, net et précis. En élargissant le spectre au cinéma, à la littérature, aux bandes-dessinées, à la science-fiction, au tatouage, et finalement à l'art sous toutes ses formes, Fanzinat va te faire baigner dans un monde pas si parallèle que ça et donne la parole à des gens qui ont en commun une passion et qui perpétuent la tradition de faire avancer la cause, leur cause, à travers des publications distribuées sous le manteau ou par des réseaux souterrains, des publications où le modèle économique est inexistant et où la débrouillardise est l'atout majeur des auteurs.

Le fanzine, qui est apparu durant les années 1930 aux États-Unis, est un acte de militantisme. Ce sont les fanzines qui ont parlé les premiers du véganisme ou du féminisme. Ce sont les fanzines qui ont parlé les premiers des Burning Heads. Ce sont des fanzines que Bursty 2 Brazza (activiste de la culture hip-hop) allait chercher le samedi à Paris pour se tenir informé de sa scène. Le fanzine est aussi un moyen d'expression. Ce sont les fanzines qui permettent à Delphine Bucher (Les éditions de la dernière chance), à Violette Gauthier (Eau de javel) ou à Cora Wang-Chang (Bobby Pins) de coucher sur papier leurs passions, leurs déceptions, leurs joies ou leurs peines. C'est sous la forme d'un fanzine que Bastien Oliveira et ses amis s'expriment à propos de la culture ultra dans le football (Gazzetta Ultra).

Rien n'est figé, tout est libre. Fais ça toi-même, quand tu veux, ou si tu veux, et surtout, si tu le veux. Qu'il soit constitué d'une page A4 pliée en quatre ou d'un format proche du magazine, c'est son contenu et l'implication de ses auteurs qui importent. En un peu plus d'une heure, Fanzinat fait un état des lieux du monde du fanzine en France. C'est passionnant, tout simplement. La team Fanzinat sera sur les routes ces prochains mois pour présenter dans tous les endroits possibles cet instructif et déjà indispensable documentaire. Bon anniversaire Victoria.

■ Gui de Champi



PORCUPINE TREE

C/C

[Music For Nations]

Mes sentiments sont partagés à l'écoute de cet album qui signe le retour de Porcupine Tree après plus de dix ans de sommeil... Certainement comme son leader, Steven Wilson, partagé entre «son» groupe et ses autres projets notamment ses sorties en solo, il semblerait que ce C/C (pour Closure/Continuation, excellent titre au passage) soit un album de transition entre des compositions plutôt «calmes» et relativement pop auxquelles on est habitué depuis dix ans (file donc écouter Hand. Cannot. Erase. ou To the bone si tu as raté les productions du patron) et d'autres bien plus métalliques et enivrantes qui servent d'étalon quand on évoque le groupe (Deadwing ou Fear of a blank planet), ou alors c'est que The incident n'en était pas un et que c'est entre toutes les eaux (pop, rock, prog, métal...) que navigue désormais le vaisseau amiral.

Hypé par l'annonce de leur retour, j'avais été totalement séduit par «Harridan», un éclairer qui se trouve être le meilleur morceau de l'album, une excellente entame qui place la barre trop haute pour la suite... Parce que là aussi, on en attend «trop» car on s'habitue vite à l'exceptionnel et on aimerait que tout ce que touche Steven Wilson (quelle voix, quel sens de la mélodie !) soit au firmament, on a du mal à tolérer ce qui reste «très bon» et on se retrouve à être critique envers une œuvre d'un niveau assez rare dans le paysage musical. Bref, Steven commence par charmer son monde avec des riffs qui se surim-

posent et, même si Colin Edwin (le bassiste historique) n'a pas rempli, un couple basse/batterie qui fonctionne à merveille pour amener de la tension, le chant (pourtant génialissime) se fait rare mais ses incursions hérissent les poils. Rien que pour ce morceau, l'album vaut le détour. Par contre, on retombe assez vite du nuage car «Of the new day» est assez téléphoné, peu inspiré, on s'y ennuerait presque, un peu comme pour «Walk the plank» qui ne décolle pas, enlisé dans les bricolages électroniques. Un titre d'autant plus déroutant qu'il est placé entre «Herd culling» et «Chimera's wreck» où l'on retrouve quelques accès de rage bienvenus et une ambiance prog des plus réussies. Un peu de folie fait du bien, «Rats return» en contient un joli lot, là aussi, ça tranche avec «Of the new day» qui le précède. Au cœur de l'opus, on a affaire à un long morceau posé, «Dignity», qui pourrait avoir été écrit par un Roger Waters entouré d'acolytes à son service.

C/C est un très bon album mais il faut bien admettre qu'il contient quelques faiblesses. Comme Steven Wilson et Porcupine Tree nous ont habitués à la perfection, on peut donc être un poil chafouin au moment de faire des critiques (ça fait partie du job !) mais il ne faut pas oublier qu'ils sont toujours largement au-dessus de la mêlée.

■ Oli



BEN HARPER

BLOODLINE MAINTENANCE

[Pias]

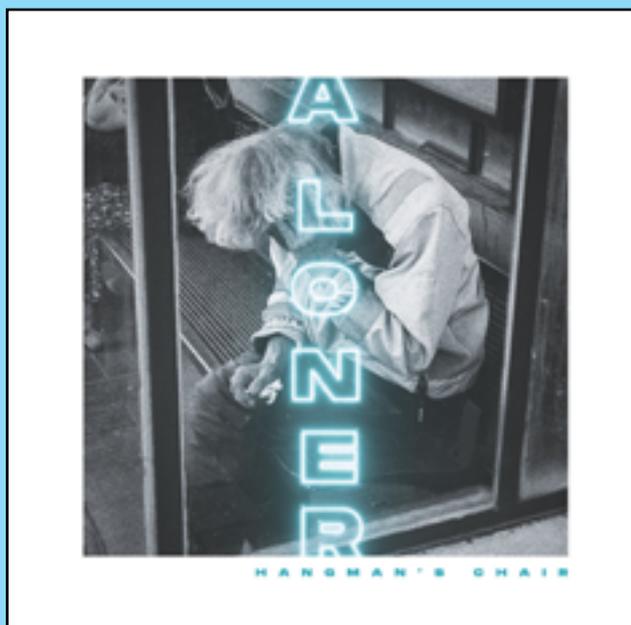
Ben Harper est un artiste qui a filé droit dans mes tympans à l'aube de sa carrière. *Welcome to the cruel world* (1994) et *Fight for your mind* (1995) livraient la base à se passer en boucle dans une ambiance minimaliste. Le travail avec *The Innocent Criminals* apportait la diversification avec une approche en majorité rock. *Burn to shine* (1999) et le fameux *Live from Mars* (2001) étaient les fruits bien mûrs de cette collaboration. La discographie est encore longue et dense. Dans les lignes du mag, deux albums pointent le bout de leur truffes : *Diamonds on the inside* (2003) et *Call it what it is* (2016). Cette année, Ben Harper revient ravir nos oreilles de renards du désert avec la sortie d'un nouvel opus : *Bloodline maintenance*.

Le titre et la pochette évoquent sans aucun doute possible un rappel aux sources pour le musicien. «*Below sea level*» - première piste de l'album - offre un gospel chanté par un Ben Harper sans accompagnement qui superpose sa voix sur plusieurs pistes. Une ambiance qui rappelle justement l'époque de *Diamonds on the inside*. Cela aurait pu donner le ton mais cette belle introduction n'est pas forcément représentative des influences abordées sur le reste de l'œuvre. Le style est globalement plus orienté funk et soul. Parfois même, souffle un vent pop, à l'instar de «*Where did we go wrong*». Ce petit bémol doit être survolé pour découvrir quelques pépites dans l'univers de *Bloodline mainte-*

nance. «*We need to talk about it*» fait preuve de l'engagement de l'artiste qui vient évoquer sans demi-mesure l'histoire de l'esclavage, le devoir de mémoire qui en découle associé au mouvement *Black Lives Matters*. La correspondance entre la voix du chanteur et ses chœurs (Chavonne Stewart, De'Ante Duckett, Alethea Mills) est calé au millimètre. Le relief est beau et entraînant. Ben vient rajouter ce qu'il faut de tension avec un slide saturé sur sa guitare. Plus tamisé, «*Problem child*» se présente sur fond jazzy. Derrière un chant lead impeccable, les saxophones (Geoff Burke) dominant et proposent également quelques échappées faisant le caractère du morceau. Accrocheuse par sa rythmique, «*Smile at the mention*» propose une ballade qui efface les malheurs devant la pensée de l'être aimé. Les instants instrumentaux marient le jeu virtuose de la guitare solo de Mr Harper et les interventions à point nommé des saxophones et de la trompette (Bruce Harris). «*Maybe I can't*», place une dernière fois l'artiste sous les feux entouré par le noir. Le calme nostalgique envahit la pièce et rentre dans un tourbillon pour un refrain unique. Un morceau magique revenant sur une époque minimaliste et authentique.

30 ans de carrière et Ben Harper n'a jamais opté pour la facilité après le succès. Il a varié les groupes et les artistes qui l'ont accompagné. Les approches des albums ont changé au fil du temps prenant plus d'une fois ses fans par surprise. C'est encore une fois le cas avec *Bloodline maintenance* qui donne l'impression d'un medley de ses influences. Il faut rentrer dans cette galette pour fouiner ce que vous chaussez le mieux. Pour le reste et comme pour les bons albums : laisser le temps faire son affaire. Vous êtes avec Ben Harper, tout va bien se passer...

■ Julien



HANGMAN'S CHAIR

A LONER

(Nuclear Blast)

Le groupe excelle en studio et ne l'est pas moins sur scène. Les queues pour entrer dans les tentes du Hellfest lors de leurs prestations soit «en solo» soit en mode «Regarde Les Hommes Tomber X Hangman's Chair» sont la démonstration du succès grandissant de la formation. Un peu plus anecdotique, le fait qu'ils aient été choisis pour représenter la scène metal lors des «Nuits Collectives» dans le cadre des Francofolies semble leur attribuer une place à part dans le paysage rock français. Depuis la première fois où je les ai vus sur scène en première partie de luxe de Mass Hysteria au Zénith - volant presque sans le vouloir la vedette à la tête d'affiche - j'ai beaucoup d'affection pour ce groupe et ce dernier opus n'est pas là pour me faire changer d'avis.

Les Parisiens de Hangman's Chair ont signé pour cet album un deal avec Nuclear Blast Records ce qui leur permet d'avoir plus de moyens tout en gardant leur liberté pour produire leur musique. Le résultat tient en neuf titres et moins d'une heure. L'arrivée dans l'écurie allemande semble leur donner plus de moyens comme ce single, le presque éponyme «The loner» dont le clip est un court documentaire réalisé par Kendy Ty autour de quatre protagonistes comme une plongée dans le cœur des banlieues parisiennes. C'est peut-être cela aussi qui rend le groupe si attachant, des banlieusards normaux qui produisent certainement la plus belle musique me-

tal, presque inhumaine tant elle touche au plus profond. Le titre instrumental «Pariah and the plague» n'est pas là pour me contredire.

S'il fallait les classer dans un genre en particulier, il faudrait appeler cela du doom rock, mais leur musique est bien trop fine pour être cantonnée à un style et il faudrait certainement rajouter «Cold». La biographie nous les positionne par GPS à la croisée de Type of Negative, Life of Agony et Sisters of Mercy, je les vois plus comme des descendants banlieusards d'Alice in Chains tant la voix de Cédric Toufouti est superbe et rappelle celle de Layne Staley, non pas en copier-coller mais par ce qu'elle procure comme émotions. Les compositions du groupe sont toujours d'une finesse qui n'a d'égale que la lourdeur des riffs qui les accompagnent. Les compositions tirent leur essence des expériences réelles vécues par chaque musicien et c'est certainement ce qui bouleverse à l'écoute de ces titres. Julien, Cédric, Mehdi et Clément arrivent avec beaucoup de classe à retranscrire toutes leurs émotions purement humaines dans un metal pesant et vapoureux à la fois. Les neuf titres de l'album nous plongent dans l'obscurité avant de se transformer en quelque chose de mélancolique avec une lourdeur maîtrisée. «Sombrement lumineux» ai-je pu lire sur un site de vente en ligne généraliste et je crois que c'est certainement la meilleure définition de leur musique. Du made in France, du made in banlieue qui marquera définitivement 2022 tant au niveau des classements d'albums que des meilleurs lives de l'année.

Il serait erroné de dire que le titre de ce nouvel album sied au groupe tant cet album nous plait à la rédaction. Pour ma part, il sera même certainement sur le podium des albums marquant de l'année. A loner donc... Et si j'osais, je dirais «a boner» tant il y a de la joie intense à écouter cet album. Conservons peut-être phonétiquement le mot «bonheur» en français dans le texte, le bonheur d'écouter un album magistral de bout en bout.

■ JC



BRUTUS

EMBARQUÉ À L'XTREME FEST, J'AVAIS PRÉVU DE FAIRE UNE INTERVIEW PAR JOUR. LE VENDREDI, MON CHOIX S'EST PORTÉ SUR BRUTUS, TRIO BELGE DÉTONANT DE POST-METAL ET QUELQUE PEU ÉTONNANT À L'AFFICHE. RENCONTRE AVEC L'INTÉGRALITÉ DU GROUPE, STEFANIE (BATTERIE-CHANT), STIJN (GUITARE) ET PETER (BASSE) AVANT LA SORTIE EN OCTOBRE DE LEUR TROISIÈME ALBUM STUDIO CHEZ SARGENT HOUSE.



Vous jouez un style de musique qui est assez différent de la programmation du festival, principalement punk-rock et hardcore, comment abordez-vous cette soirée ?

Stijn : Je pense que ça va être spécial parce que c'est la musique avec laquelle j'ai grandi, que j'aime toujours. Ça va le faire...

Peter : Ça le fait toujours ! La musique des autres groupes n'est pas très importante car nous aimons un peu tous les styles. On peut jouer dans des festivals indie, punk-rock...

il y a toujours des groupes qu'on connaît, qu'on aime, avec qui on a partagé une scène... Comme Stijn, Millencolin ou Satanic Surfers sont des groupes que j'ai écoutés ado, c'est trop chouette de me retrouver ici, avec eux.

Vous venez de confesser avoir un background punk-rock, vous avez joué dans d'autres groupes avant Brutus ? Et comment est né ce dernier ?

Stefanie : Oui, on a tous joué dans des groupes

punk-rock, post-rock. un peu tout ce qui avait de la guitare amplifiée. On avait déjà un groupe avec Stijn quand on était jeunes et à la fin de celui-ci, on avait comme projet d'en remonter un pour jouer un autre style de musique. Plus tard, j'ai eu un autre groupe avec Peter et j'ai fini par faire le lien. Je connais un guitariste et un bassiste qui sont cools et qui jouent bien, faisons un groupe tous ensemble ! On n'avait pas défini à l'avance ce qu'on allait faire, juste j'ai rien de prévu ce dimanche, vous non plus, retrouvons-nous et voyons ce que ça donne. C'est comme ça que ça a commencé, sans qu'on se dise : faisons ce genre de musique car on écoutait plein de choses différentes.

Peter : Maintenant, on écoute peut-être davantage le même genre, mais à l'époque pas du tout.

Stijn : Au début, je voulais faire de la country mais les autres se sont moqués de moi, puis on s'y est mis sérieusement et tout s'est bien enchaîné.

Oui, le succès est arrivé assez rapidement

depuis la fois où je vous ai vus live dans une cave (Olympic Café à Paris) en février 2018. Vous vous y attendiez ?

Stijn : Pas vraiment. On n'a jamais fait ce groupe en pensant au succès. Rien n'était prémédité, on a juste fait en sorte de prendre du plaisir ensemble, sortir des disques, écrire de la bonne musique.

Stefanie : La musique c'est de l'art. C'est un peu futile de dire ça mais le plus important est ce qu'il y a derrière, c'est-à-dire les chansons. Au début, on ne pensait pas aux concerts, c'était plutôt «faisons de notre mieux pour composer des morceaux, on verra ce qui arrive ensuite».

Et vous arrivez à vivre de votre musique maintenant, c'est votre job à plein temps ?

Peter (rires) : Houlala non ! Dans notre tête, oui, c'est ce qui nous occupe le plus mais on doit travailler à côté pour se faire de l'argent. On ne gagne pas assez pour subvenir à nos besoins, nos familles.

Le nouvel album arrive en octobre, vous avez



eu plus de temps pour le concevoir du fait du Covid, est-ce que ça a rajouté de la pression ?

Stijn : Pour moi, non, justement car on a eu plus de temps en répétitions, plus de temps pour parler entre nous des chansons, de musique, de la vie en général. C'était plus confortable de composer ainsi. J'ai ressenti moins de pression que pour le précédent, qui a été écrit alors que nous étions sans arrêt sur la route.

Peter : On avait peut-être moins de pression de l'extérieur mais personnellement j'avais davantage d'attentes. Justement parce qu'on avait plus de temps pour composer, pas de concerts, de tournées, il n'y avait quasiment que ça à faire à cette époque et j'ai mis la barre plus haut en termes d'écriture.

Stijn : Oui, un peu des deux au final mais c'est une bonne pression quand on se retrouve ainsi, juste tous les trois, pour écrire.

Entre Nest et Unison life, vous avez sorti un album live...

Stefanie : Oui, ce n'était pas forcément prévu mais il y avait le confinement et il ne se passait rien pour nous. C'est un peu un concours de circonstances car il y avait ce live que quelqu'un avait filmé et on se disait au début que ce serait cool pour Youtube mais on ne pensait pas du tout à le sortir en live officiel. Puis on a écouté le mix plus attentivement et ça sonnait vraiment bien. On était aussi un peu nostalgiques de la période précédente, où on donnait plein de concerts, quand tout s'est arrêté brutalement.

Peter : C'était très dur, la musique live nous manquait et ce disque nous a permis de ne pas sombrer. C'était comme un médicament pour l'esprit.

Vous n'êtes pas les seuls à avoir sorti un album live pendant cette période, d'autres en ont aussi profité pour faire des disques de reprises. Quelles chansons pourriez-vous reprendre avec Brutus ?

Stijn : C'est peut être mieux si on choisit chacun une chanson.

Peter : Oui, voilà, faisons un EP de trois reprises.

Stijn : Ok, je vais choisir «There is a light that never goes out» de The Smiths.

Stefanie (rires) : Tout ça parce que je l'ai déjà prise dans une autre interview.

Stijn : Oui et surtout parce que tu l'as déjà reprise, seule, au piano et ta version est la chose la plus belle que j'ai jamais entendue. En plus, j'ai même pas besoin d'y contribuer (rires).

Stefanie : Bon alors, je vais prendre un autre morceau. Disons «Pet semetary» des Ramones.

Peter : Hum, moi aussi je vais changer alors. Ça sera une chanson de Deftones (NDLR : le groupe a fait une tournée en première partie du groupe Californien en 2019). Une vieille comme «Root» ou «7 words».

Il m'a l'air très bien cet EP, je vous le sors en 45t si vous voulez !

Allez, une question pour vous titiller un peu. J'ai un ami (Bir du Wallabirzine, vidéaste officiel de l'Xtreme Fest) qui m'a dit qu'en plus des photographes limités aux trois premières chansons seulement, il lui était interdit de filmer votre prestation. Je peux vous demander pourquoi ?

Peter : Pour ce qui est des photos, la limitation aux trois premières chansons est quelque chose qui est assez standard en festivals. Sinon ça flashe de partout, tout le temps et ce n'est pas très agréable quand tu joues pour te concentrer ou bien tenter d'établir une connexion avec les gens venus nous voir, quand il y a toutes ces personnes qui fourmillent entre nous et le public. C'est pas pour contrôler notre image, ça on s'en fiche un peu. Après on ne sait jamais à l'avance comment cela se passera sur un concert ou un festival. Des fois, ça peut être top, d'autres fois plus gênant et du coup, on a fait ce choix. Ah et puis aussi ce soir, on va jouer plusieurs nouvelles chansons.

Stijn : Oui, on va tester quelques morceaux inédits ce soir, qui seront sur le prochain album. Si un fan filme, il n'y a bien sûr aucun souci mais si jamais ça se retrouve en qualité pro sur Youtube demain, ça nous ennuie un peu. J'espère que tu comprends.

Oui oui, c'est même la première raison qui m'était venue à l'esprit... Vous êtes en tournée actuellement ou c'est une date unique ce soir ?

Peter : On est venus spécialement pour vous. La date était calée depuis 2020 et on a essayé de maintenir tout ce qui était prévu puis reporté. Très souvent ça a fonctionné, d'autres fois non, comme ce festival en Allemagne, mais on a tenu à honorer nos engagements au maximum.

J'en suis le premier ravi. Il y a eu cette longue période d'inactivité en termes de concerts,

pas de problèmes particuliers pour vous y remettre ?

Stefanie : Non, au contraire. On n'a jamais vraiment arrêté de pratiquer, en en profitant pour répéter parfois trois fois par semaine, notamment avec l'écriture du nouvel album. J'ai l'impression de mieux connaître et maîtriser les morceaux car on a eu plus de temps, contrairement à la fois précédente où on a enchaîné tournées, composition, enregistrement et tournées à nouveau. À l'époque de Burst, on avait fait une pause de quelques mois sans jouer et quand on avait repris, j'avais l'impression d'avoir les bras en spaghettis. Là, je n'ai pas du tout cette sensation. {rires}

Je trouve certaines similarités dans l'artwork de vos trois albums studios, avec ces lignes. Est-ce fait exprès ?

Peter : C'est une bonne question parce que ce n'est pas du tout volontaire mais c'est vrai qu'il y a des sortes de lignes sur les pochettes de tous nos albums.

Stefanie : Il y a deux albums pour lesquels nous avons fait l'artwork nous-mêmes, le premier et le dernier. Le second a été confié à quelqu'un d'autre mais c'est cool que tu aies remarqué cela, ça veut dire qu'il y a une certaine cohérence.



Deux chansons de Unison life ont été dévoilées et sonnent comme du Brutus, le reste sera dans la lignée ou on doit s'attendre à quelques surprises ?

Stijn : Je ne sais pas. Ça reste du Brutus. Après, ça fait plusieurs années maintenant que le groupe existe, on essaie de ne pas refaire exactement le même album. De mon point de vue, il y a des choses sur le disque qui m'ont surpris, des chansons où je me suis dit : «Tiens, c'est différent, on peut aussi faire ça et c'est toujours nous».

Peter : On a essayé d'élever encore notre niveau. On continue sans arrêt de peaufiner, sculpter ce qu'est Brutus, on travaille tou-

jours dessus et Unison life est notre prochaine étape.

Merci à vous pour m'avoir accordé ce temps et j'ai bien hâte d'entendre ça.

Stefanie : Merci à toi et on espère qu'il te plaira.

Merci à Brutus et Vincent de l'Xtreme Fest.

■ Guillaume Circus

Photo p. 18-19. : Eva Vlonk

photo p. 20 : Junk WBZ





BUKOWSKI

BUKOWSKI

[At(h)ome]

Julien Dottel. Faire-part de naissance : Bukowski, épitaphe Bukowski. Album évidemment particulier, album éponyme comme pour revenir à l'origine, comme pour refermer un cycle, et rendre hommage à Julien, disparu à l'automne 2021. Présent à la création du groupe en 2007 avec son frère Mathieu (guitare, chant) et Niko Nottey (batterie), Julien et sa basse ont parcouru cinq superbes albums *Amazing grace*, *The midnight sons*, *Hazardous creatures*, *On the rocks* et

Strangers. Julien avait Buko dans le sang, ancré en lui, encré sur lui. Cet album est à sa mémoire, il est présent sur la pochette, avec sa couronne qui s'élève pour partir au paradis des métallex.

Il a dû en falloir du courage, de cette fameuse résilience pour continuer l'aventure mais ce nouvel album est bien là. Enregistré en 2020 avec Hk (Loudblast, Black Bomb A, Otargos) au studio Vacamara, Buko avait profité des séries de confinement pour finaliser ces 11 titres, en invitant quelques guests (Toni Rizzotti, ex-Enhancer, Wojtek). C'est notamment avec ce dernier que Bukowski explore et étend son pré carré avec un titre en français, plus alternatif et un spoken word entrecoupé de nappes sombres et de riffs acérés ; ou «Breathin' underwater» à la structure complexe, cyclothymique. Mais Bukowski conserve son rock brut et diablement efficace dès l'entame, avec un «From above» suave ; ou stoner comme ce très bon «NCFYC», tout simplement superbe. Dans la continuité de *Strangers*, farfouillant toujours plus dans des directions pertinentes, Bukowski continue donc malgré tout de tracer sa route. Et c'est Max Müller qui reprend la basse déposée par Julien Dottel, et qui rejoint Clément Knäky Rateau à la guitare, Romain Sauvageon à la batterie et Mathieu Dottel pour que Bukowski continue de lâcher les boules de feu, tout en maîtrisant les braises, et en produisant des étoiles.

■ Eric

Photo : Armen Balayan





MISS TETANOS

SSIM SONATET III

[Rockerill Records]

Ça arrive de temps en temps, après un rush d'enfer, de ressortir un disque oublié du tiroir. Le concerné s'appelle SSIM Sonatet III, le dernier album en date des Belges de Miss Tetanos sorti il y a un an via quelques labels dont la bonne crèmerie Rockerill Records (Attic Ted, Slift, Le Prince Harry). Et pourtant, celui-là aurait dû nous sauter aux yeux tant sa pochette est magnifique en tout point. Une œuvre colorée d'Elzo Durt mêlant notamment le thème de l'Égypte avec celui de la manufacture et de l'industrie. Quel lien entre les deux ? Je n'en sais rien, mais la porte aux effets hypnotiques au centre de la pochette exprime à la perfection le ressenti final que j'ai de cet album qui n'est pas de tout repos. Cette transe électro-rock guidée par les sons totalement barrés de thérémine fout le tournis et s'abat sur nos oreilles comme une pluie battante, ses phases cycliques garnies d'éléments kraut et psyché nous possèdent avec une facilité inquiétante, un peu comme La Jungle (autre groupe affilié à Rockerill Records, au passage) dans un tout autre style. Tiens bon la barre, car de «Toby» à «Plopsalad» en passant par «Veel kantoren te huur in Brugge», Miss Tetanos va te secouer dans tous les sens.

■ Ted



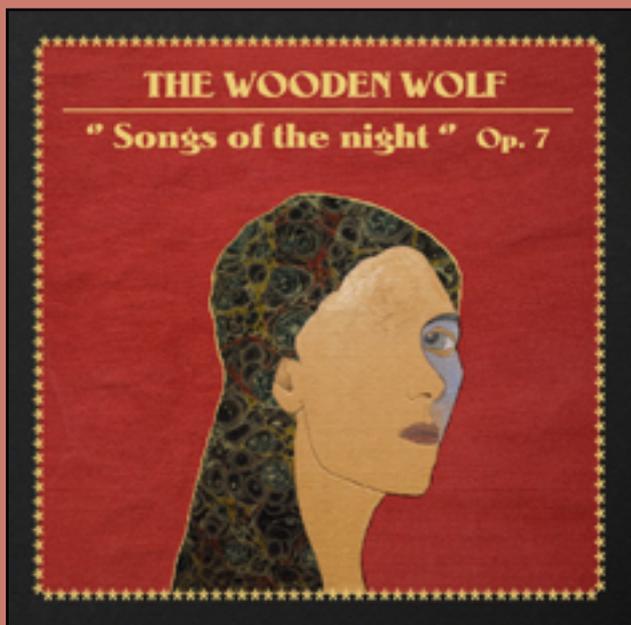
ALI VEEJAY

GIANT HEART

[Dora Dorovitch]

Body Grind Pop. Voilà ce que nous sert Ali Veejay sur ce Great heart au bel artwork (c'est un renard mais on préfère croire que c'est un fenec). «Body», car il n'utilise aucun instrument de musique, uniquement sa voix et son corps, des claquements de doigts et des petites tapes pour battre la mesure, quelques riffs bruités à la bouche, un chant translucide qui fait vivre de jolies mélodies et c'est tout. «Grind», parce que les compositions sont expéditives, on doit être sur du 80 secondes de moyenne sur les 6 plages, on a à peine le temps de rentrer dans le morceau qu'on doit déjà passer au suivant. Sautant sans cesse d'une idée à l'autre, on a un peu de mal à se laisser prendre au jeu et j'éprouve un certain malaise à voir défiler aussi vite quelques belles idées, «Hold on» et sa version française auraient pu être accrochées entre elles pour ne former qu'un plutôt que se faire écho sur une si courte plaque. «Pop», bien sûr du fait de la beauté des harmonies, des lignes très pures, qui touchent directement et qui auraient presque pu (dû ?) nous attaquer sans aucun autre artifice, les onomatopées qui habillent parfois les plages peuvent en effet brouiller le tableau. Bref, Giant heart est un exercice de style à réserver aux amateurs d'expériences sonores et aux adorateurs d'Ali Veejay.

■ Oli



THE WOODEN WOLF

SONGS OF THE NIGHT

(Araki Records / #14 Records / Médiapop Records)

Né à Saint-Pierre-et-Miquelon, un archipel français d'Amérique du Nord, l'Alsacien Alex Keiling débute il y a 10 ans son projet solo The Wooden Wolf avec la sortie d'un premier album. En décembre 2021, son septième opus (déjà !), intitulé *Songs of the night*, voit le jour. Né pendant le confinement de l'année précédente, ce disque a été confectionné à l'ancienne : enregistré grâce à un Tascam 4 pistes à K7, il garde l'énergie, la chaleur et l'authenticité déployée par celui qui a

choisi la guitare folk, la voix et quelques sources sonores d'accompagnement - comme un violoncelle, un clavier Minimoog ou une caisse claire - pour parfaire son art. C'est avec un anglais parfait que The Wooden Wolf chante l'amour, disèque les sentiments humains et la complexité des relations, nous démontre son intérêt pour la métaphysique et a choisi le thème de la nuit comme fil rouge pour ce *Songs of the night*.

Habitué à tisser ses idées la nuit, le folk-man nous rend assez vite accroc à l'ivresse que procure chaque pincement de cordes, chaque couleur d'accord, chaque douloureuse introspection mélancolique instrumentale et vocale. Cette voix qui, d'ailleurs, peut parfois rappeler celle d'un John Vanderslice triste et fragile, cette façon d'attaquer les notes, de les moduler avec une vibration résonnant parfois comme un appel à l'aide. The Wooden Wolf n'est pas loin de l'approche artistique de musiciens de la trempe d'Elliott Smith, Jason Molina ou même de Troy Von Balthazar, même si leurs talents s'expriment différemment. Chaque artiste est unique au final, avec ses petites touches de noirceur et de lumière, ses vagues à l'âme et ses allégres perçants qui font du bien à nos conditions, aussi différentes soient elles. Ce « loup en bois » n'échappe pas à la règle, et nous fait profiter d'un nouveau disque lo-fi intimiste, puissant et touchant à la fois.

■ Ted

Photo : Vincent Michel





SUNSTARE

ZIUSUDRA

[Source Atone Records]

J'adore les groupes qui, au-delà de leur musique, apportent une ouverture sur d'autres cultures, et même si tu peux profiter de ce nouvel album de Sunstare uniquement pour ce qu'il est (une excellente suite d'Eroded), tu peux aussi ouvrir la porte «Ziusudra» et apprendre. Quelques petites recherches t'amèneront à découvrir des mythes et des histoires aussi passionnantes que mystérieuses car bien plus anciennes que

l'Histoire. Ainsi Ziusudra serait le dernier roi de Sumer (un royaume du Croissant Fertile où se sont construites les premières civilisations sédentaires), le dernier avant le Déluge et celui qui aurait construit une arche pour sauver des animaux, une bonne action qui l'amène à l'immortalité, une belle histoire reprise par d'autres cultures qui ont donné un autre nom, bien plus connu, à ce personnage. Chacun des nouveaux morceaux porte un titre évocateur de cette époque de la protohistoire, les amateurs se plongeront dans ce monde avec ses divinités, ses croyances, ses différences sociales... Les autres resteront en surface pour se faire défoncez par des riffs bien lourds (raaaaah cette intro de «Uru»), ressentir toute la pesanteur rythmique («Abgal»), se faire autant caresser par la musicalité («Ziusudra») que laminer par le chant (souvent rocailleux, parfois très -trop- growlé comme sur «Ganzer», l'Enfer pour les Sumériens).

Sunstare est aussi à l'aise pour nous foutre au fin fond d'une caverne qu'en pleine lumière et n'hésite pas à nous trinqueballer d'une ambiance à l'autre et mis à part les passages chantés les plus lourds (plus fréquents sur la fin de l'album), je me plais partout, la beauté des moments clairs étant exacerbée par l'agressivité qui les avoisine.

■ Oli





SUNSTARE

C'EST AVEC PEB, CHANTEUR ET AUTEUR DES TEXTES, QUE L'ON PART EXPLORER LE MONDE DE SUNSTARE, UN MONDE OBSCURE OÙ LES LÉGENDES LES PLUS ANCIENNES PRENNENT VIE...

Est-ce qu'on peut parler de concept album pour Ziusudra ?

Effectivement, on peut le dire. Les chansons, bien que séparées par thématiques, ne prennent véritablement l'intégralité de leur sens qu'en étant associées et mises bout à bout au sein de cet album. La trame narrative en elle-même est portée par l'enchevêtrement des chansons et leurs échos les unes vis à vis des autres.

Le thème porte sur une période peu connue du grand public, qui est passionné de proto-histoire dans le groupe ?

C'est un sujet qui est présent depuis les débuts du groupe et pour le coup, c'est moi qui ai souhaité que l'on aborde cette époque dans nos textes et notre imagerie. Les mythes et la cos-

mogonie sumérienne sont assez riches, aussi bien en termes de visuels que de légendes, pour pouvoir porter tout ce que nous avons besoin de partager dans notre musique. À travers l'utilisation de métaphores ou de personnification, nous nous impliquons personnellement dans la trame narrative, pourtant existante depuis des millénaires.

C'est facile de convertir les autres à cet univers ?

Oui, tout cela s'est fait de manière très naturelle. Si tu parles des autres membres, je crois que ce qui leur importait davantage, c'était le sens derrière tout ça : l'implication émotionnelle, ce qu'on voulait transmettre derrière cet univers emprunté.



Et pour le public ?

Pour le public, je ne sais pas trop. J'ai la sensation que le sujet a été pris vraiment en considération qu'à partir de cet album. L'aspect mystique de la chose prend certainement le pas sur le reste...

En quoi cette période peut avoir un lien avec votre musique ?

L'humain est le facteur principal qui relie l'époque contemporaine, notre musique et cette civilisation antique. Au fin fond de tout ça, il y a avant tout cette notion d'humanité avec ses qualités et ses faiblesses, chose qui n'a que peu évolué en quelques millénaires. Je trouve très intéressant de voir que les leçons que nos ancêtres ont essayé de nous faire passer ont énormément de valeurs et que par manque d'humilité, nous les dédaignons ou les ignorons. Au final, ça n'est qu'un medium d'expression qui a fait écho avec nous.

Vous composez la musique avant d'écrire les textes...

Tout à fait, le texte vient plutôt à la fin. En général, chacun vient avec des idées plus ou moins

abouties et nous les travaillons ensuite ensemble en répétition jusqu'à ce que cela nous convienne. Nous écrivons ensuite les paroles et nous réadaptions la structure du morceau au besoin. La différence avec cet album est que nous avons déjà la trame narrative et que la musique devait s'adapter à cela. De ce fait, les chansons prenaient déjà une direction afin de correspondre à l'émotion concomitante.

La scène doom/post-hardcore est très riche, qu'est-ce qui vous différencie des autres ?

Très riche et de qualité, j'ajouterais ! C'est difficile de te répondre à ce sujet, car j'ai la sensation que la plupart des groupes ont une identité propre et qu'ils ne nous ressemblent pas. Nous sommes un peu à la croisée des mondes, ne serait-ce qu'en termes de genre ou créativement parlant, et même sur nos concerts.

Tu es fan de Neurosis, or sous l'influence de Steve Von Till, le groupe a incorporé du folk. Est-ce que la musique de Sunstare pourrait prendre cette direction ?

Qui sait ? Pour l'instant, ça n'a jamais été évoqué et ça n'est d'ailleurs pas comme ça que

notre musique se compose. Les choses ont tendance à s'imposer d'elles-mêmes, donc si de la folk vient s'immiscer dans notre musique, cela se fera. Mais ce processus de création, il est naturel, il évolue de lui-même, on ne peut pas le forcer. Je suis en tout cas extrêmement curieux de voir la direction que prendra le prochain album !

Source Atone Records est un label qui fourmille de talents, avec quels petits camarades vous aimeriez partager un split ?

Question difficile ! Il y a plusieurs groupes avec qui on aimerait bien faire ça, je pense. Peut-être Korsakov, parce que l'univers nous plaît énormément et que la rencontre avec le nôtre serait certainement intéressante. Si je pouvais rêver d'un truc complètement fou, ça serait de faire un collectif avec les musiciens de Source Atone et d'aller faire un set expérimental au Roadburn. Imagine du Nature Morte, du Sunstare, du Korsakov et du Junon mélangé ! Ça serait incroyable !

En novembre, vous ferez le Tyrant Fest, d'autres dates sont prévues ?

Nous avons une date qui vient de s'annoncer pour le 2 septembre avec les amis de Demande à la Poussière, puis le 28 avec Mad Act. Nous sommes en train d'essayer d'organiser une tournée pour 2023.

Je ne vous ai jamais vus mais il semblerait qu'en live, ce soit plus que de la musique, on peut en savoir plus ?

Pour nous, oui, en tout cas. Le terme qui revient souvent est «possédé» et je pense que cela va bien avec l'état d'esprit dans lequel nous nous mettons pour jouer. L'aspect ritualiste joue beaucoup, puisque chaque concert passe par différentes phases de mutation et de transfiguration. Nous cherchons à toucher tous les sens pour en faire une expérience totale. Nous cherchons également à faire vivre une forme de transe extatique à notre public. La musique touche les oreilles, mais de par son volume, également les corps. Nous utilisons de l'encens, nous laissons le public participer en utilisant la peinture... Il est très important pour nous que ce lien très intime se tisse avec notre public, à créer un partage et à donner énormément.

C'est certainement ce qu'il y a de plus important pour nous dans la musique, l'échange en concert.

Merci à Peb et Sunstare, merci également à Romain de l'Agence Singularités.

■ Oli



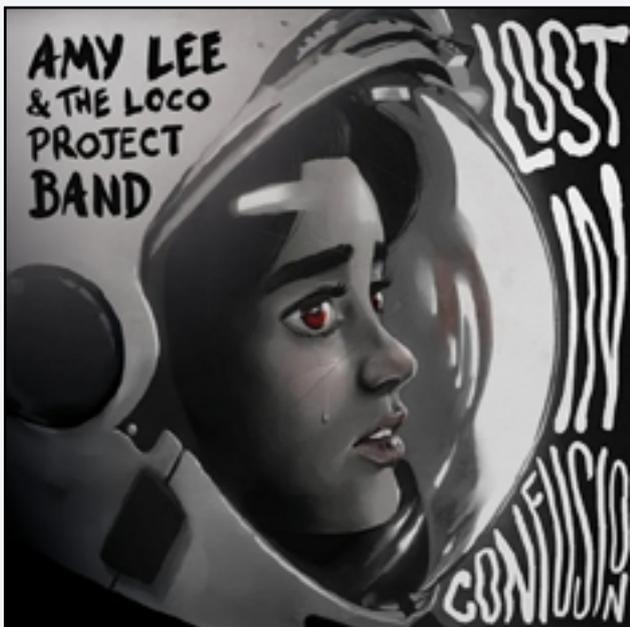
new noise

New Noise magazine, en kiosque tous les deux mois.

www.noisemag.net



Trouvez le point de vente le plus proche en scannant ce code et sur www.noisemag.net



AMY LEE & THE LOCO PROJECT BAND

LOST IN CONFUSION

(Inouïe Distribution)

Jules, Emerson, Hugo et Jérémy aiment bien raconter des histoires. Et pour ce quatuor nantais, autant voir ça en grand, créer une légende urbaine, un univers graphique élaboré, un récit qui se perpétue au fil des opus. Après un premier album éponyme paru en 2018, Amy Lee & The Loco Project Band présente en préambule de cet été *Lost in confusion*. Comme son nom ne l'indique pas, Amy Lee & The Loco Project Band n'est pas emmené par Amy Lee, du moins, The Loco Project Band n'est pas un side project de la chanteuse d'Evanescence (... qui s'appelle Amy Lee pour ceux qui ne suivent pas). Et puis le chant n'est même pas féminin puisque c'est Jérémy qui s'en charge. Alors qui est cette Amy Lee

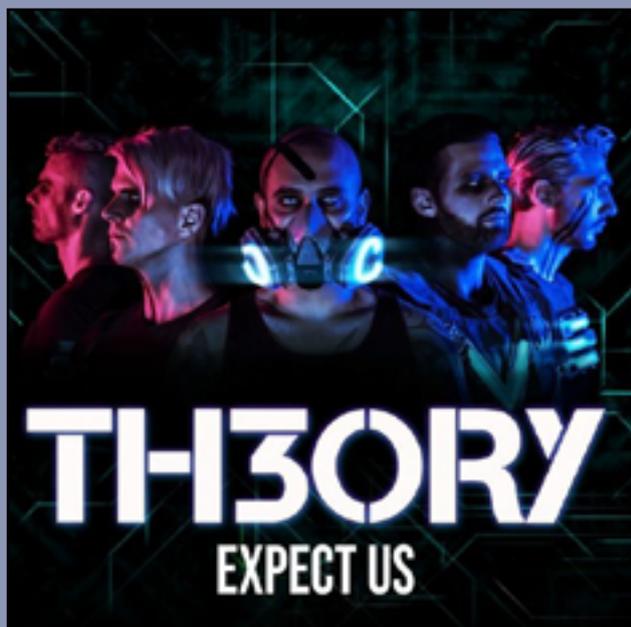
? Eh bien c'est une chanteuse folk des années 80 qui a disparu avec son groupe lors d'un accident d'avion, ne laissant comme seul vestige, son journal. Et Jules Labrune (guitare), Emerson Paris (basse), Hugo Tocqueville (batterie) et donc Jérémy Grollier (chant, guitare, clavier), se sont emparés de ce journal pour redonner vie à Amy Lee & The Loco Project Band. Et pour que cette renaissance soit complète, l'artwork, les clips, le concept de ciné concert, toute l'identité visuelle a été confiée à l'illustrateur et graphiste Maxime Brugnon. Sans aller vers un Gorillaz nouvelle version, Amy Lee & The Loco Project Band a poussé le concept assez loin pour offrir dans un premier temps, un bel imaginaire, et une signature graphique singulière.

Et dans un deuxième temps, on va quand même parler musique, vu qu'à la base, *Lost in confusion* est un album de 10 titres, et pas un album de bédé. Amy Lee & The Loco Project Band propose un pop rock de fort belle facture, au chant clair et au refrain chanté en cœur. Avec une certaine énergie et vivacité, les Nantais nous égayent sur quelques titres power pop entraînants mais peuvent aussi être plus incisifs («Messiah» ou «Lost in confusion»), ou beaucoup plus délicats, comme la ballade «Losing you again» qui clôture l'album ou «Yours and mine» et sa basse sautillante accompagnant des claviers subtils. Amy Lee & The Loco Project Band fricotent autour de Weezer ou The Posies, tout en apportant leur propre imaginaire pop rock folk, que l'on peut retrouver dans les titres clippés / animés. C'est donc un projet artistique multiple que nous proposent les Nantais, qui mérite amplement d'être découvert et suivi. En bref, Amy Lee is not dead !

■ Eric

Illustration : Maxime Brugnon





TH3ORY

EXPECT US

[Autoproduction]

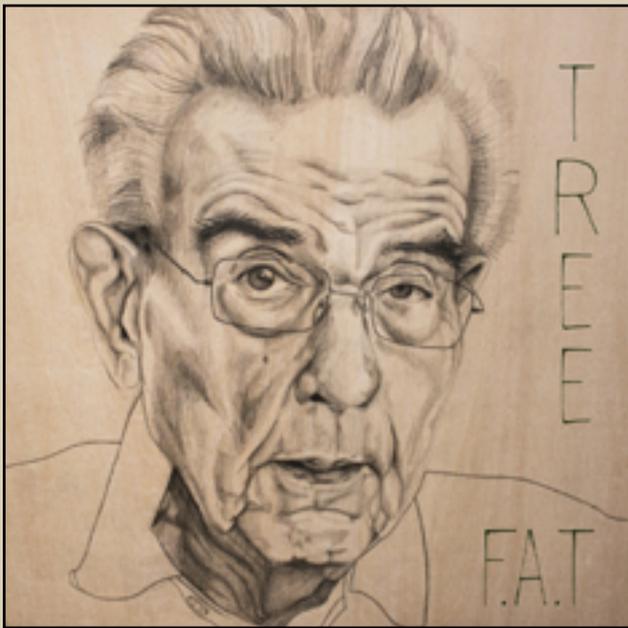
Selon tes lectures, tu verras que Th3ory donne dans le cyber nu-metal ou l'electro-core, ce à quoi j'ajouterais indus dansant pour revenir à la base de leur musique, à savoir l'utilisation des machines pour colorer des rythmes ultra binaires. Déjà auteurs d'un EP en 2019 (Prometheus), les Toulonnais refont surface après des mois de pandémie qui ont coupé leur envol mais leur ont permis de travailler et de revenir avec un son plus propre, des titres encore plus carrés et un véritable show quand ils se produisent en live.

Tu l'as compris, le combo envoie un métal qui pulvérise tout sur son passage grâce à des rythmiques qui donnent autant dans le groove (le boulot de la basse est assez remarquable !) que dans le matraquage de beats, de ce côté-là, la comparaison qui me vient assez rapidement en tête c'est Shaârgot (voire 1Kub), quand il faut que ça défonce avec le smile et que ça procure l'envie de danser n'importe comment, ils sont là. La singularité de Th3ory (c'est pas leur nom !) vient de l'intégration de nombreux codes issus du néo-métal (du slap, du chant hip-hop, des hachures, l'accordage assez bas...) et renvoie à une longue liste de groupes qui ont utilisé un peu l'électro pour se faire remarquer (Static-X, Spineshank, Disturbed, Mudvayne...), ici, les curseurs sont poussés beaucoup plus loin et la fusion des genres rend les limites bien plus floues. Un peu comme si Korn et Skrillex avaient travaillé ensemble et ne s'étaient pas contentés de quelques petites touches enrobées de miel (les mélodies de Jonathan Davis sont belles mais ça ne colle pas trop avec la nervosité des parties électro).

Si tu fais un truc qui te tient à cœur, fais-le à fond, Th3ory aime faire danser les gens et le nu-metal alors ils y vont à fond et ils ont raison ! C'est efficace et désormais, je les attends sur scène où d'autres avant eux ont assuré de gros shows (Skinny Puppy, Rammstein ou nos Shaârgot !).

■ Oli





F.A.T

TREE

[Araki Records / Atypeek Music]

Enregistré à l'été 2019, et s'imaginant probablement sortir leur nouvelle galette en fin de cette même année ou en 2020, les F.A.T ont sûrement dû - comme tout le monde - voir leur plan de sortie foiré à cause du Covid. Si bien que c'est en janvier 2022 qu'est apparu Tree via Araki Records et disponible sur toutes les plateformes de streaming grâce à Atypeek Music. Et peut-être même qu'au moment où ces lignes sortiront, les Lillois seront déjà prêts à retourner en studio pour enregistrer Factory, leur album de rock électro. D'ailleurs, j'aurais peut-être dû commencer par vous infor-

mer de la particularité de F.A.T. Ce dernier est un groupe qui est composé de trois répertoires : Animal pour le post-math-rock (sorti en 2016 et composé par Thomas, bassiste), Tree pour le rock alternatif (composé par Paul, guitariste et chanteur) et qui est l'objet de cette chronique, et Factory pour le rock électro (composé par Pierre, le batteur).

Emballé dans un 2 volets dont la pochette représente le visage d'un vieil homme façon pyrogravure, signée par Anne Sophie Dereume, Tree est donc la version «rock alternatif» du trio. Ça veut dire tout et n'importe quoi en même temps, mais on comprend bien que le groupe n'a pas voulu ou su décrire le contenu de leur œuvre, parce qu'il faut bien avouer que c'est toujours un casse-tête, pas toujours utile en plus. Ça reste du rock brut avec toutes les caractéristiques qui vont avec : énergie («French attitude theme») et douceur («Maybe even better»), mélodie («Another round») et riff («Cowboy moderne»), ombre («What is this for ?») et lumière («Inner shout»), c'est à la fois lourd et léger («Down») avec quelques folies parsemées ci et là («Bretagne»). Au final, la force de ce Tree est le parfait équilibre qu'il y a entre toutes les ambiances définies ci-dessus, et bien évidemment sa créativité et son écriture, qui n'a pas à rougir de ses influences qui doivent probablement se situer dans un large spectre allant de Jeff Buckley à Don Caballero en passant par Disappears.

■ Ted

Photo : Thibaut Vanpeene





UNITED GUITARS VOL3 COMPILATION

[Mistiroux Productions]

Une double ration de guitare par an, voilà le rythme des compils United guitars qui sort donc son troisième volume en toute décontraction et avec toujours la même ambition : faire découvrir des titres portés par un instrument en particulier et mettre à l'honneur des guitaristes venus de tous horizons. Star emblématique (Popa Chubby !), joueur de l'ombre dans les studios, gratteux de groupe, testeur, influenceur, youtubeur, peu importe le rôle de chacun dans cette compilation tant qu'il apprécie et joue bien de la guitare... Je vais évacuer la partie name dropping rapidement en ne citant que quelques contributeurs pour ensuite me consacrer à leurs morceaux. Alors, sur ces disques, tu retrouves notamment Tora, Rockloé, George Lynch (Dokken, KXM...), Mark Lettieri (Snarky Puppy), Harun Demiraslan (Trepalium, Step In Fluid), Guillaume Rabut-Lane, Julien Lacharme (Gnô), Florian Merindol (Disconnected), Julien Bitoun (Julien Bitoun & the Angels), Saturax, NeoGeoFanatic (ADX...), Arnaud Bascuñana (Cylew) et de nombreux autres puisqu'il y a 20 titres et que certaines des plages font intervenir plusieurs adeptes de la six cordes.

Alors, quand on lance les deux disques (pas en même temps, hein, c'est pas Tool non plus) et qu'on se laisse porter par les riffs, arpèges, solos et autres joyeusetés, il y a des morceaux qui accrochent plus que d'autres, forcément, c'est selon ses affinités mais dès la première écoute, on repère forcément «55» de par sa lourdeur,

son accordage et sa rythmique très néo-métal alors que l'ensemble est assez «rock», amalgamant les mesures hachées menues et les solo dans les aigus. C'est un titre qui ne laisse pas indifférent et qui ne parlera certainement pas aux amateurs de blues-rock, perso, c'est un de mes préférés. J'aime beaucoup aussi «How strong is your shield ?» qui donne dans le stoner et une saturation qui emprunte pas mal aux seventies, j'apprécie aussi les divagations quelque peu prog de «Nomad» ou la pesanteur de «Pachyderm walk» qui porte bien son nom et d'où de très beaux sons fusent. On voyage aussi pas mal avec «From Kyoto to Tokyo» qui mélange habilement plusieurs influences. Bon point aussi pour «Another dune» où la dextérité et la vitesse s'allient à la musicalité, comme quoi la technique peut très bien servir le propos, à l'opposé le tempo de «Someone's gone» permet de se délecter de chaque sonorité. Enfin, «Dusty shuffle» bénéficie d'une rythmique bien punchy et d'un bon groove. Voilà pour uniquement 8 des 20 morceaux de cette double compilation qui ravira forcément les fans de guitare.

■ Oli

KICKING FEST

TRABENDO - PARIS

@JC FORESTIER















POPESSA
NEAR









TUKATUKAS

ROYAL BOURBON

[Autoproduction]

J'avais souvenir qu'à la question : «Quelle est la signification de votre nom ?», les Boo-Yaa T.R.I.B.E., à l'époque lointaine où ils faisaient du rap métal, avaient répondu que le «Boo-Yaa» était le bruit du fusil à pompe. Me voilà à me demander, bien des années après, si le Tukatukas ne serait pas le son d'un uzi ou d'une arme à feu particulière ? Mais comme Tukatukas fait du punk rock, on est plutôt sur de la rage revendicative que sur un appel aux armes et à la violence. Tukatukas serait-il alors un animal originaire de l'île de la Réunion comme le sont le 5 membres du groupe ? Le rythme binaire du terme nous renverrait-il à cette énergie déployée tout au long des 16 titres de cet album ? Aucune idée. Mais parce qu'internet est fabuleux, j'ai trouvé que ce terme serait d'origine Marathi, langue indienne parlée dans la partie occidentale de l'Inde, et comme j'ai pas tout compris de son sens premier du terme, je partirais plutôt sur la définition suivante : Tukatukas, nom propre, quintet réunionnais qui balance un bon punk rock old school, aux quelques légères incartades ska et dub, et qui chante en anglais, en français et parfois même en créole.

Et pour leur troisième LP, Laëtitia (chant), Bruno (batterie), Marko (guitare), Nico (Basse) et Loïc (sax) reprennent la bonne recette d'un bon album de punk-rock : 16 titres qui dépassent rarement les 3 minutes, rapides, intenses, qui respectent les codes de la discipline. Même s'il

y a parfois quelques très légères digressions ska et le track «Susan» qui ponctue par deux fois Royal Bourbon par un bon dub des familles, le sax de Loïc n'est pas présent que pour ces instants «cuivrés». Il renforce parfois la partie guitare pour remettre une petite couche (mais bon, ce n'est pas la première fois qu'un sax s'invite chez les punks, et sa contribution a déjà fait ses preuves). La voix de Laëtitia sait aussi jouer sur plusieurs gammes et plusieurs langues. Bref, on s'embarque avec les Tukatukas pour du punk-rock inventif et varié, riche en contrepieds, survolté et personne dans le monde ne pourra passer à côté puisque ce troisième LP est distribué grâce à une vingtaine de labels et partenaires en Europe et en Amérique du Nord (label Mass Prod, Pourvu xa dure, Zone alternative, Mala Hierba Records, et Keupon voyageur, pour ne citer que les partenaires de l'hexagone, et pour les insulaires de l'océan indien, Vinyles Run et Label Maudit Tangué dont on connaît bien les compilations [Maudit Tangué #5]. Immanquable donc.

Et j'ai dit que la très belle pochette était une œuvre de l'illustrateur réunionnais Bayko ? Ah ben je le dis.

■ Eric



CHASING FOXES

THE SUN

[Autoproduction]

Dans le match des années 90 en Angleterre, Chasing Foxes n'a pas pris parti et a préféré prendre le meilleur des deux compétiteurs pour donner, 30 ans après, son interprétation d'un rock aux couleurs britpop. On retrouve donc une certaine nonchalance et la simplicité évidente d'Oasis, tout comme l'excitation et le son un peu plus saturé de Blur. Au petit jeu des influences, on peut élargir et trouver plein de petites choses chez d'autres groupes importants de la vague (l'énergie de Supergrass) mais ce serait réduire le quatuor à cette seule source d'inspiration alors que leur «Sweet psychotic orchestra» démontre qu'ils sont aussi allés chercher dans les années 60 ou 70 des plans très «rock» avec du groove et la volonté de faire bouger le public. La pop-rock anglaise n'a cessé de donner envie de faire (ou écouter) de la musique, le monde entier y est sensible, Angoulême n'échappe pas à la règle et les Chasing Foxes prouvent qu'on peut encore et toujours écrire de bonnes chansons dans le creuset de sa passion.

■ Oli



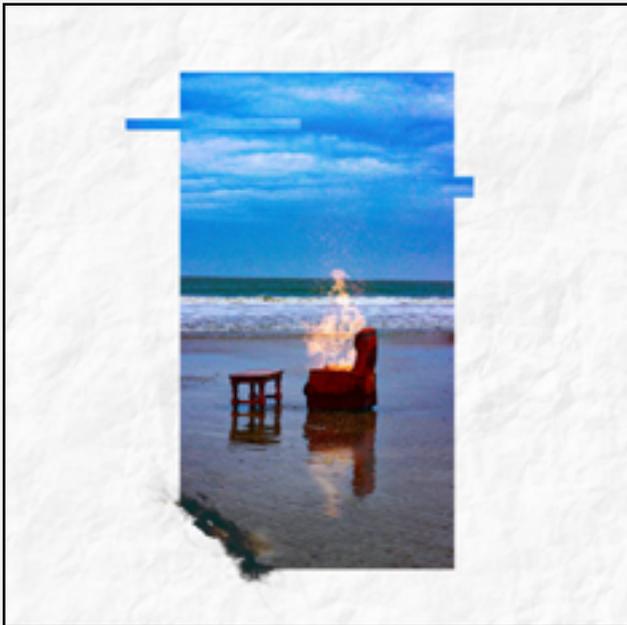
ELSER

I

[Araki Records / Hecate Records]

On ne sait que très peu de choses sur Elser, quintette toulousain de «sombres balades orchestrées». C'est grâce à Araki Records que leur premier EP nommé sobrement I est parvenu jusqu'à nos tympans. Et quelle surprise ! Bonne pour le coup. Cette œuvre immersive et fragile aux touches jazzy est dotée d'une puissante force émotionnelle comparable, par exemple, au A night full of collapses de Les Marquises (pour rester dans les artistes hexagonaux). Une écriture fine et soignée, parfaitement conçue pour un décorum brumeux laissant rentrer la lumière au gré des ondes. Car la musique d'Elser sait évoluer magistralement. D'une teneur feutrée, elle peut se mouvoir progressivement vers des passages tempétueux à la manière du post-rock («Stay») ou du kraut 70s («Tout bas»). L'apport avec parcimonie du cuivre apporte aussi une touche intéressante et singulière, tandis que le chant délicat ne s'épargne rien dans sa mise à nue, même quand il s'agit de s'exprimer dans la langue de Molière (ce qui est - reconnaissons-le - une vraie réussite). I est un disque passionnant pour les passionné(e)s de musiques planantes, éthérées, subtiles, glamour aussi, et qui se délectent de productions mettant à l'honneur la brillance des instruments et leurs acoustiques.

■ Ted



AFFECT

L'ODYSÉE DE L'ESPOIR

[Ellie Promotion]

En regardant la pochette de L'Odysée de l'espoir d'Affect, on pourrait s'attendre à du rock psyché comme Pink Floyd, tant le style de la photo rappelle celui auquel la troupe anglaise nous a habitué. Mais une fois le CD en marche dans la platine, on est vite aiguillé ailleurs : L'odyssée débute par une intro de basse, rapidement suivie d'un chant rappé en français sur un groove de batterie, pour enfin être rejoint par une grosse guitare qui nous jette direct dans le deuxième titre éponyme.

Oublie le rock prog mon pote, là on t'embarque sur un roller coaster de rap-métal. Ou métal, car le chant de Simon n'est pas que rappé, que nenni, le bougre déverse son coffre dans ta tronche avec un chant bien crié. La basse de Bastien est très en avant dans le mix (t'inquiète, collègue bassiste, c'est pas un problème pour moi !), avec des lignes percussives slappées qui rappelleront Mudvayne. Les guitares d'Enzo, elles, puisent un peu partout dans le métal, du heavy groove de Limp Bizkit et Korn jusqu'au métal plus moderne de Slipknot ou Jinjer. Le tout est bien encadré par Amory à la batterie, qui adapte le groove pour bien tout unifier dans un projet avec une personnalité bien à lui, malgré les nombreuses influences que certains éléments cités ci-dessus peuvent rappeler.

L'Odysée de l'espoir est variée en dynamique et en puissance, et s'écoute très bien d'une traite. Je ne suis pas personnellement fan de rap français, mais ceci ne m'a pas dérangé dans Affect, car le chant offre bien plus. Le groupe termine son album avec deux morceaux, intitulé «Merci part 1» et «Merci part 2», donc je vais terminer cette chronique avec un merci à Affect pour cet album très sympa !

■ Jérôme_tFb





BLEAKNESS

LIFE AT A STANDSTILL

(Destructure)

Bleakness fait assurément partie des groupes que je n'aurais certainement pas connus sans la magie du live. Nous ne saurions répéter l'intérêt de respecter les artistes qui font les premières parties des groupes qui le plus souvent sont la raison de notre venue dans les salles obscures.

Merci donc aux Burning Heads d'avoir invité Bleakness lors de leur première date à La Boule Noire pour la sortie de leur dernier et excellent album en date *Torches of freedom*. La découverte était au rendez-vous, dans un registre différent de la tête d'affiche mais de qualité. La surprise est d'autant plus grande que Bleakness officie dans un genre qui paraît s'éloigner de nos vétérans orléanais, mais la base «punk» est bien là. *Life at a standstill*, le nouvel album du groupe qui officie dans un post-punk/dark-punk, est sorti en juin dernier en vinyle via Destructure (le label de Nico, le chanteur) en France, Sabotage en Allemagne, A La Carte et FDL aux États-Unis, et en CD via Bat Cave Production en Pologne. Outre la structure du chanteur en France, tant de labels intéressés par le projet interpelle et laisse augurer un excellent son.

Rencontré avant leur concert à La Boule Noire, Nico nous a d'office offert le CD qui n'était à l'époque pas encore sorti en apprenant que nous étions du W-Fenec. Un geste rare et classe à une époque où certains groupes nous renvoient vers leur page Bandcamp quand ce n'est pas sur les

plateformes d'écoute. Et il a une excellente raison pour cela, l'objet est superbe, noir et or avec un très bel artwork. Avant même d'écouter la première note en live, nous sommes conquis par le soin apporté aux artworks des LPs mais également à tout leur merch. Le groupe, ce soir là, entamera son set par «The closing door» avec une intro au piano qui est tout de suite rabotée par des riffs de guitares et de basses lourds. Il en est de même pour le titre «Hold on» qui ouvre «Cette vie à l'arrêt», dernier LP en date. Une belle façon d'entamer cet envoûtant disque. Il y a de la noirceur et du «cold» dans cette musique, mais elle est aérée. Une pièce sombre qui laisserait passer des rayons de lumière. Et le titre de cette chanson n'y est pas pour rien, il faut tenir, surtout dans le contexte actuel dans un monde en crise et post Covid.

Tout l'album est un mix de punk actuel et de sonorités post-punk des années 80. Pas question, à notre époque, de baisser les bras et le «Resiliation kills» est effectivement là pour remonter les bretelles à ceux qui ne se battent pas. Avec des sonorités froides et sombres, le «Dancing with the darkness» prend une ampleur particulière. Le groupe séduit par son absence de retranchement dans un style particulier. Les sons post-punk, la noirceur le tout avec une maîtrise sans nom. Mais rien d'étonnant car nous n'avons pas affaire à des nouveaux venus : Nico ayant déjà officié dans Amanda Woodward... La formation mérite d'être vue sur scène en ayant bien entendu révisé la discographie, le groupe depuis ses débuts a été très prolifique avec EP et LP aux titres tous évocateurs comme *A world to rebuild* ou *Fonctionally extinct*, et qui sait la première partie sera peut-être à son tour une belle surprise.

■ JC



BLEAKNESS

BLEAKNESS A OUVERT LE 1ER JUIN DERNIER POUR LE PREMIER DES DEUX CONCERTS QUE LES BURNING HEADS ONT DONNÉ À LA BOULE NOIRE POUR LA SORTIE DE LEUR EXCELLENT ALBUM. LE GROUPE A MIS SUR LE MERCH SON ALBUM AVANT SA SORTIE ET DE FIL EN AIGUILLE NOUS ARRIVONS À CETTE INTERVIEW...

Avec un nom comme Bleakness on ne s'attend pas à de la musique joyeuse mais vous faites dans le lourd sans pesanteur. Quelle est la recette de Bleakness ?

C'est clair qu'avec un nom comme ça, on pourra jamais se reconvertir dans le ska festif... En même temps, j'ai pas l'impression que ce soit une envie pour aucun de nous trois (rires). On écrit de la musique en s'inspirant de ce que l'on vit et de ce qui se passe autour de nous, et ce qu'on vit et ce qu'on voit, c'est beaucoup de tristesse, de tension, d'oppression, dans un monde capitaliste et déshumanisé qui fonce dans le mur... La musique c'est une sorte d'exutoire, on essaie de transformer toute cette frustration en quelque chose de positif, en écrivant des paroles et de la musique. On ne veut tout de même pas être résignés. Même si les paroles constatent beaucoup de sombre et de négatif, elles incitent à ne pas baisser les bras, tout comme la musique qui reste effectivement très énergique !

Vous réussissez à allier tension et sensibilité dans cet album sans occulter la mélodie, vous êtes en quelque sorte toujours sur le fil ?

Je pense que cet alliage est à l'image de ce que je décris juste avant, on est effectivement toujours sur le fil entre rage punk et mélodies, disons plus mélancoliques. Ce mélange, c'est depuis la base du groupe, mais au fil des disques, on arrive à l'affiner. Au-delà de l'inspiration puisée dans le contexte actuel et dans nos vies, je pense que c'est le résultat du mélange de nos influences. C'est sûrement ce mélange qui ne nous rend pas facile à «caser», pas facile à ranger dans un style en particulier. Ça peut être un inconvénient mais ça peut être aussi un avantage, c'est ce qui fait par exemple qu'on peut jouer autant avec des

groupes punk rock, hardcore, que des groupes gothique, darkwave, etc... Je trouve ça hyper intéressant, y'a rien de pire que la sensation de tourner en rond et de s'enfermer.

L'album permet de mélanger gothique et post-punk, peu de formations mettent cela dans leur shaker. Quels sont les autres ingrédients ?

C'est clair qu'il n'y a pas tant de groupes qui font ce mélange en ce moment, c'est un peu dans la lignée des groupes dark-punk anglais et le death-rock californien des 80's. Il y a donc bien évidemment dans nos influences ces sonorités sombres du début des 80's. Les débuts du post-punk et la deuxième vague punk est un concentré de superbes mélodies, les riffs de guitare de Killing Joke, de TSOL, de Peter & The Test Tube Babies, de Adolescents, de Skeletal Family, de Agent Orange, de New Model Army... sont très inspirants. C'est pas pour rien qu'ils ont été repris maintes fois par plein de générations, de groupes... En dehors de ces références assez évidentes, on écoute beaucoup de choses à côté : des milliers d'heures d'écoutes de hardcore, de punk plus direct, d'anarcho-punk ou de crust dans nos oreilles ont laissé des traces dans nos riffs ! Et bien entendu, il y a aussi une super scène post-punk contemporaine, extrêmement riche et variée qui nous touche.

Nous vous avons vus en première partie des vétérans Burning Heads à La Boule Noire, scène parisienne, quel souvenir en gardez-vous ? Assez étonnant pour un groupe qui ne se refuse pas à jouer des morceaux reggae d'être allé chercher dans la noirceur de vos morceaux ?

On est très contents d'avoir joué avec Burning

Heads, ça tombait pile sur la sortie de notre deuxième album et on était donc ravis qu'il pensent à nous et nous invitent. En dehors du fait que Phab et Greg ont écouté Burning Heads quand ils étaient ados, j'avais déjà joué avec eux il y a presque 20 ans avec un de mes anciens groupes (Amanda Woodward) et je connais bien leur nouveau chanteur, depuis l'époque où on habitait tous les deux à Caen. Et puis finalement, musicalement, je ne sais pas si c'est si surprenant, je pense qu'on a un paquet d'influences communes, punk 80s anglais et américain par exemple, on ne les a juste pas mixées de la même façon !

Le groupe est assez jeune mais vous avez déjà une discographie chargée entre les EPs et les démos et déjà un deuxième album. Il y a une urgence à composer et créer des morceaux ?

On s'est pas fixé de rythme de composition ou de fréquence de sortie de disque ou choses comme ça, ça s'est fait naturellement. Bon, le Covid qui est tombé juste après la sortie du premier album a quand même certainement précipité l'enregistrement de la suite... Je dois aussi dire qu'on a une méthode d'écriture qui permet d'être assez productifs. Je compose la plupart des morceaux, je fais des sortes

de maquettes que je passe aux autres pour ensuite réarranger les morceaux ensemble au local. Comme on a tous joué dans pas mal de groupes avant, et des groupes qui ont fait plusieurs enregistrements et beaucoup tourné, c'est clair qu'on a des facilités et qu'on met en place les morceaux assez vite. Par exemple, pour ce nouvel album Life at a standstill, j'avais écrit tous les morceaux juste avant le Covid. Dès qu'on a pu se revoir, on a du faire, je crois, 3 ou 4 sessions de 2 jours de répétitions seulement et les morceaux étaient calés. Bon, j'avoue qu'on bosse chacun chez soi pour se permettre ça, et quand on arrive en répétition, on connaît toutes nos parties. Finalement, c'est plus notre vie de groupe, notre organisation de groupe, qui permet ce rythme d'écriture, plutôt qu'une volonté ou un programme.

L'esthétisme de vos pochettes est également important dans votre musique, c'est toujours Jérôme Sztuka Wojny qui se charge de l'artwork ou c'est juste une continuité de palette de couleurs ?

On aime l'idée que toutes les pochettes aient une cohérence graphique. Ce qui est marrant c'est que ce code couleur est arrivé par accident. Quand on a décidé de presser la démo en 45T, notre pote H.P., qui est sérigraphiste pour





Galactica Editions, s'est proposé d'imprimer la pochette et il avait cette idée de faire en or sur papier noir. On trouvait l'idée cool et ça a donc décidé le code couleur pour tous les disques suivants. Graphiquement, c'est cool mais c'est aussi une contrainte, pour se renouveler c'est pas facile. Toutes les pochettes sont aussi très contrastées en deux couleurs, et ça je pense que c'est dû à notre culture graphique : les disques punk à base de collage en noir et blanc, faits à l'arrache faute de moyen à l'époque, ça a forgé nos goûts. Sur les trois premiers enregistrements, on a utilisé des dessins de Sztuka Wojny, Jérôme est un ami de longue date, on a longtemps joué ensemble dans Amanda Woodward et maintenant il est tatoueur, basé à Barcelone. Quand on a enregistré notre première démo et qu'il a fallu réfléchir à la pochette, j'ai pensé à lui, et il était très content qu'on utilise une de ses illustrations. Pour les deux enregistrements suivants, ça s'est goupillé facilement aussi avec lui. Pour la suite, on voulait faire évoluer un peu notre façon de bosser, mais Jérôme n'avait pas de temps, alors c'est moi qui ai fait

le design des deux albums et du 12" sorti entre les deux. Je ne sais pas si je continuerai pour la suite, on verra les idées qui se présentent, je n'exclue rien, il est un peu tôt pour penser à ça !

Un de tes labels s'appelle Destructure, nous sommes actuellement sur une déstructuration avec la fin annoncée de «l'abondance»?

Destructure, c'est le label que j'ai monté en 2001 et que je continue de gérer, avec presque 100 disques produits. Fidèles à nos racines DIY, on a sorti tous les disques en France sur mon label, par contre en Allemagne, ça sort en général sur le label de Bremen, Sabotage. Le dernier album a aussi une version américaine sur le label post-punk Alacarte Records. Ils sont hyper enthousiastes, ça fait vraiment plaisir d'avoir ce label outre-Atlantique ! C'est clair que quand j'ai fondé Destructure il y a plus de 20 ans, je n'étais déjà pas très optimiste sur la direction que les choses prenaient.

Les textes de Bleakness parlent évidemment aussi de ces thèmes, le premier album s'appelle Functionally extinct, qui est employé pour une

espèce qui est techniquement en extinction. Le 12" sorti entre les deux albums est une sorte d'appel à réaction dans une société qui part en vrille, il s'appelle A world to rebuild. Le dernier album Life at a standstill parle d'une période palière où nous sommes à l'arrêt et nous incite à prendre conscience que l'on ne peut pas continuer comme avant, en espérant qu'une pause nous permette de prendre les décisions pour changer de direction... Simplifié de cette manière, je pense que pour beaucoup de gens, ça fait référence à quelque chose qu'on a tous vécue... Si le monde évolue aussi mal que pas mal d'études le disent, j'imagine que le prochain album pourra parler d'un monde après une pause, un monde qui n'a pas retenu la leçon... Ça va être compliqué d'écrire sans paraître désabusé (rires)...

Quelle question je n'ai pas posée et quelle est la réponse à celle-ci ?

On pourrait parler de nos projets ? Avec la sortie du nouvel album qui a été super bien accueillie, on va continuer de jouer un maximum.

On veut vraiment rattraper le temps perdu puisque l'album précédent est sorti quelques mois avant l'arrêt du monde... On part en tournée européenne le mois prochain avec le groupe américain Fotocrime, ensuite on va faire quelques concerts isolés, dont un festival en Grèce en décembre. On va continuer de faire des concerts partout en Europe en 2023, et même s'il y a des idées de nouveaux morceaux, je pense qu'on va se donner un peu de temps avant de ressortir un disque, on a envie de profiter de pouvoir faire des concerts maintenant !!!

Merci aux Burning Heads et à 3C (Pierre et Christophe) et merci à Nico pour sa disponibilité lors de nos échanges.

■ JC

Photos : JC Forestier







IMPARFAIT

TELEMA

(Telema Records)

Tu ne connais pas Imparfait ? On te les a pourtant présentés sur notre numéro 51 avec une belle interview lors de leur passage à Paris, où ils nous avaient bien cloué. Ce n'est d'ailleurs pas pour rien que le groupe s'est chopé des premières parties de grosses pointures tels que Nova Twins, Lofofora, Punish Yourself ou encore Eiffel. Parler de leur dernier album, Telema, est assez compliqué. Effectivement, l'album est tout aussi divers que déroutant. Ça part un peu dans tous les sens, donc je vous recommande de vous accrocher pour le trip, cela peut sonner assez négatif, mais en fait non. Et c'est ce qui rend cet album très digeste, et très loin d'être lassant ! Comme le groupe l'a expliqué, ils sont fans de musique avec un grand M et écrivent tous avec leurs émotions du moment, on se retrouve par conséquent avec des différentes influences qui évoluent constamment au fil du temps. Toujours pour citer le groupe, l'album a été travaillé sur sa texture sonore pour le rendre plus homogène et cohérent. Et je confirme : la production n'a rien à se reprocher, c'est super propre et clair, et on a un vrai sentiment d'unité, malgré les virages parfois assez brutaux entre les genres.

À titre personnel, le groupe m'intriguait d'un point de vue visuel mais également musical. Les clips vidéo sortis, pour «À l'américaine», «Thérapie» et «Rituel», étaient très bien léchés mais offraient peu d'idée sur la «vraie» direction musicale du projet. Pourtant, il a fallu se

rendre à l'évidence : Telema est résolument rock, mais avant tout extrêmement hybride. Quand le disque tourne sur la platine (et oui mon petit bonhomme, on ne chronique que les supports physiques chez le W-Fenec !), on se retrouve dans un trip entre métal, rap français, électro, spoken word, trip hop... et tout ça souvent dans un même morceau ! Effectivement, ça peut passer de gros riffs bien lourds («Rituel») à des moment plutôt rap-électro («Ritournelle»), voire même trip/hop («Piotr»). Il semble que le groupe, mené par Prisca est inarrêtable. En plus du talent incontesté de ses acolytes, cette dernière est multi-instrumentiste, elle rappe, elle excelle au chant et crie !

Vous comprenez maintenant un peu mieux pourquoi écrire une chronique sans analyser chaque titre individuellement est compliqué. Et vous ne souhaitez certainement pas un magazine de 500 pages. Je ne peux donc que vous inviter à vous lever (c'est d'ailleurs ce que «telema» signifie en l'une des quatre langues du Congo) et à aller acheter cet album surprenant et très bien réalisé. Et d'après ce que j'ai compris (et mes collègues du W-Fenec qui ont eu la chance de les voir live acquiesceront du regard), ça dépote grave ! Étant coincé au Royaume du Brexit, cela va m'être un peu plus compliqué, mais si j'ai une occaz', je n'y manquerai certainement pas !

■ Jérôme_tFb



DEATHAWAITS

XX

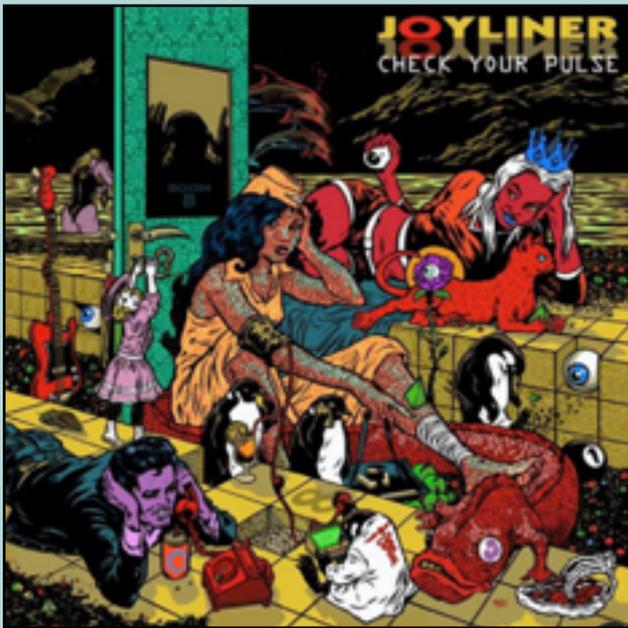
[Metal East Production]

Pour leurs 20 ans, les DeathAwaits se sont offerts un petit kiff : inviter plein de potes sur leur album. Alors, l'ensemble garde la tonalité thrash/death qui caractérise le groupe depuis ses débuts, on trouve sur ces neuf titres plein d'autres petits trucs amenés par les invités mais également par le groupe qui n'est pas avare de petites surprises, même sur les trois titres où

ils sont seuls (le break au piano de «Uprooted», qui l'avait vu venir ?). Les lascars qui sont passés en studio se fondent assez aisément dans le magma métallique parce que eux aussi sont des amateurs de growl et autres hurlements infernaux. Tu trouveras la liste complète un peu partout, on ne citera juste que Julien (Benighted), Renato (Trepalium), Arno (Black Bomb A) et Riley (Allegaeon, ouais, y'a même un ricain !) pour te mettre la bave à la bouche. Au-delà de la guest-list, c'est un album anniversaire où le combo prend finalement assez peu de risques, assurant dans son domaine avec une certaine aisance. Le rabat-joie que je suis aurait aimé qu'ils poussent un peu l'expérience et qu'ils aillent chercher des personnalités hors de leur zone de confort. Pourquoi pas essayer de mixer leurs compositions avec d'autres types de chants ? Celui de Mouss (Mass Hysteria), celui de Vince (AqME, The Butcher's Rodeo), celui de Julien (? Weeks), celui de Yann (Klone), celui de Séb (Headcharger), celui de Reuno (Lofofora), celui de Niko (Tagada Jones) ou je ne sais qui encore, ce serait une vraie expérience, un mélange certainement aussi étonnant que détonnant. Pourquoi pas pour les 25 ans ?

■ Oli





JOYLINER

CHECK YOUR PULSE

[Autoproduction]

« Hé les GuiGui, j'ai un promo de Joyliner, je pense que ça peut vous plaire. » Le nom me disait vaguement quelque chose, je voyais Ted (à l'origine du message) au cours des jours suivants, j'ai donc répondu positivement avant que mon camarade Gui de Champi ne me coiffe au poteau.

Des fois, il faut plusieurs écoutes pour découvrir, appréhender, apprécier un nouveau groupe, un album et pour d'autres, c'est plié en 30 secondes. Il ne m'en a pas fallu une de plus en lançant «Call us», premier titre du disque, pour savoir que non seulement Ted avait vu juste, mais que j'allais suivre Joyliner de près maintenant et prendre plaisir à faire régulièrement tourner Check your pulse. Grosse surprise en me renseignant un peu plus, j'apprends que c'est un groupe parisien qui existe depuis 1995 et sort là son huitième album. Whaaat ?! Mais comment suis-je passé à côté ? Je suis souvent qualifié auprès de mes amis comme celui qui aime le punk-rock mélodique (et c'était sûrement vrai en 1995) mais je préfère - et de loin - la pop à grosses guitares (power pop). Ça tombe bien dis donc, c'est ce que proposent nos quatre compères.

En fouinant un peu sur leur Bandcamp (quoi de mieux pour chroniquer un disque que d'aller écouter ce qui s'est fait avant ?) je constate que la première très bonne impression que m'avait faite le groupe ne fait que se confirmer. Et à

l'instar du bon vin, Joyliner se bonifie avec l'âge car le cru 2022 est à savourer et à consommer sans modération. Check your pulse s'équilibre en effet parfaitement entre quelques tubes-catchy comme «Surface scratcher», «Cringe», «Late» ou encore «Back» et d'autres plus intimistes, mélancoliques que sont les émouvants «I'm OK» et «There». Sur ce dernier, on peut en plus remarquer la présence très classe de Jon Auer, guitariste-chanteur de The Posies. Tranquille... Je ne sais pas s'ils en ont rêvé tous les jours mais j'aurais bien «checked their pulse» quand ils ont reçu ses parties. Ça devait battre la chamade. S'ils ont forcément beaucoup écouté The Posies, nul doute que des groupes comme Built To Spill, Guided By Voices et peut-être Sebadoh ont aussi beaucoup squatté leurs platines. Plus près de chez nous, la musique de Joyliner me fait également penser par moments aux obscurs mais talentueux Appletop de Toulon et aux tout aussi obscurs et regrettés Dot Dash! de Montpellier.

Et au milieu de tout ça, auquel on peut rajouter une très jolie pochette et un accent anglais parfait, accompagné de chœurs savamment posés, il y a ce morceau OVNI, «Bad dancers, unite». Le plus long de l'album (plus de 5 minutes) avec sa ligne de basse hypnotique et dansante et cette débauche de guitares sur le refrain qui doit fonctionner du feu de Dieu en concert. J'aurais aimé terminer par : ça tombe bien dis donc, ils jouent la semaine prochaine près de chez moi mais je n'ai pas vu de date de prévue. Ça viendra, je check your date, Joyliner...

■ Guillaume Circus



PIT SAMPRASS

NAKED

[Kicking Records]

Écrire, en guise d'introduction à cette chronique, que *Naked*, premier album de Pit Samprass est une surprise relève d'un doux euphémisme. Pourtant bien informé des dernières news concernant la micro sphère du punk rock en France, je n'ai eu vent à aucun moment de ce projet. Et même si le meilleur de mes informateurs m'avait balancé le tuyau, j'aurais crié au bullshit et à la fake news. Pit Samprass, un album solo acoustique ? Et puis quoi encore ?? Et pourtant, c'est bien ce projet que l'infatigable label Kicking Records s'apprête à mettre dans les bacs en mode LP en octobre prochain.

La première écoute de *Naked* fut, elle aussi, surprenante. Pour l'avoir vu (beaucoup) et entendu (passionnément) avec les mythiques Burning Heads, l'idée de retrouver Pierre seul avec sa guitare était excitante. Surtout que la tracklist équilibrée a de quoi réjouir le punk que tu es et l'amateur de folk rock songs qui sommeille en toi. La première partie du disque fait la part belle aux influences évidentes de Pit (NOFX, Hüsker Dü, Snuff, Descendents) tandis que la seconde face laisse la part belle au jardin secret de Pierre. Docteur Hardcore and Mister Sensibility. Et une fois n'est pas coutume, je vais poursuivre ma chronique en parlant d'abord de la face B, ma préférée.

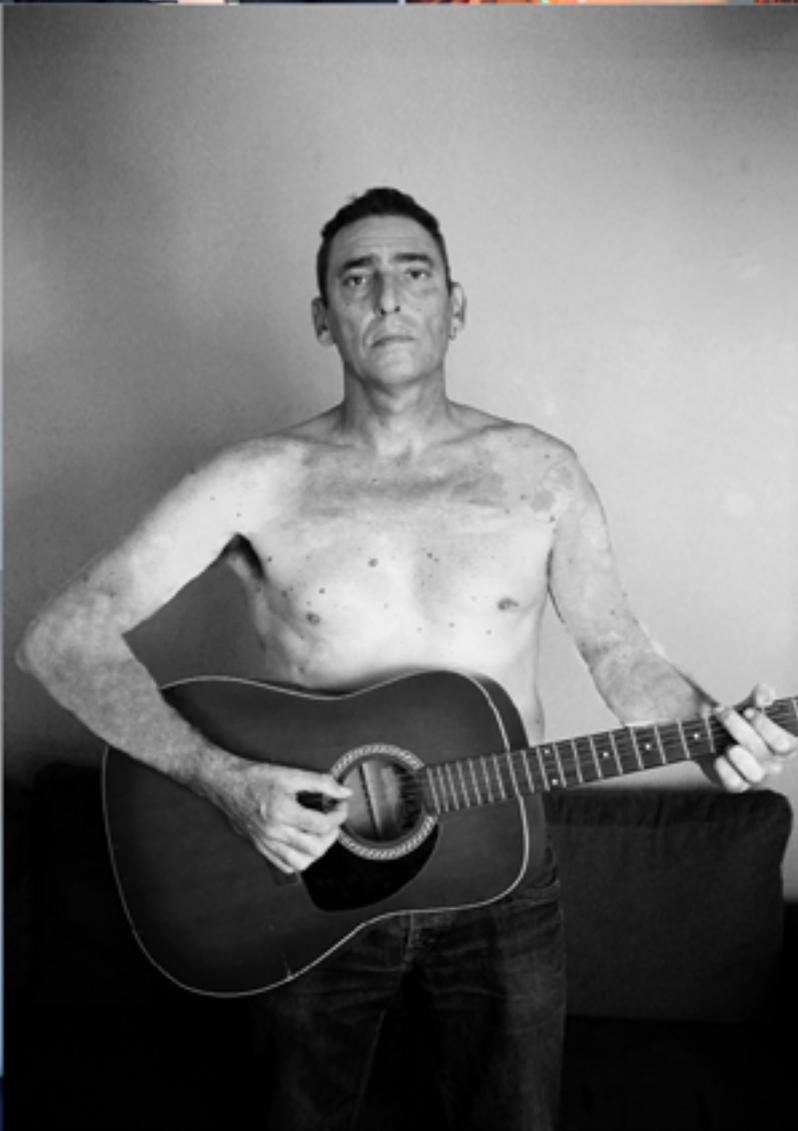
Pourquoi ? Pour de multiples raisons. Jamais, tout d'abord, je n'aurais soupçonné Pierre en

train d'écouter, de jouer et de chanter des chansons d'Adriano Celentano (la cover d'«I want to know» est pour moi le plus beau morceau du disque et me procure des frissons à chaque écoute), de poser des instruments sur un morceau originairement a capella de Tracy Chapman et d'angliciser «La chanson de Prévert» de Serge Gainsbourg. Et pourtant, il l'a fait, et avec talent. La cover de «Script» de NRA en format balade est également une réussite. Et que dire du génial «Further on up the road» de Bruce Springsteen joué à la façon Johnny Cash ? Que c'est une tuerie, tout simplement ! Et comme un bonheur n'arrive jamais seul, la magie a opéré à la première écoute. Quasi instantanément. Une guitare, quelques arrangements bien léchés et la voix qui a bercé notre insouciance adolescente. Il n'en fallait pas plus pour toucher ma sensibilité.

Tu vas penser que je ne suis pas objectif quand il s'agit de parler de près ou de loin de ceux qui œuvrent ou ont œuvré pour l'un des meilleurs groupes du monde (rien que ça) et assurément le plus accessible de l'univers. Eh bien, tu te trompes, car j'admets être resté sur ma faim lors du premier passage de la face A. Il faut dire que transposer à la guitare acoustique (en y rajoutant quelques soupçons de gratte électrique) des brûlots comme «Silly girl» des Descendents ou «Don't want to know if you are lonely» de Hüsker Dü peut se révéler sacrément casse gueule. La mise à nue de morceaux si énergiques m'a tout d'abord décontenancé, pour, au fil des multiples écoutes, susciter un certain intérêt et enfin me convaincre du bien-fondé de la démarche : rendre un hommage à ses héros sans artifice et toute humilité. La reprise de «Police and thieves» des Clash en mode Opposite est une belle réussite, tandis que «Bob» de NOFX en mode Frank Turner et «Save your generation» de Jawbreaker font le job (je mets volontairement de côté dans mon énumération la cover de Snuff qui ne me fait ni chaud ni froid - c'est certes un peu cash mais Pit ne me reprochera pas ma franchise).

Tu pourrais te faire à l'idée, en terminant la lecture de cet article, que *Naked* est un album mi-figue, mi-raisin. Il n'en est rien. *Naked* est un album sans compromis, aussi brut qu'attachant. Comme l'artiste qui l'a réalisé.

■ Gui de Champi



PIT SAMPRASS

QUELLE SURPRISE DE RETROUVER PIT SAMPRASS AKA PIERRE MESTRINARO DANS UN PROJET SOLO REMPLI DE COVERS DE CHOIX ! TU PENSES BIEN QUE NOUS N'ALLIONS PAS LOUPER LE COCHE ET POSER QUELQUES QUESTIONS À CELUI DONT LA VOIX A BERCE NOTRE ADOLESCENCE. JAMAIS PRIS À REVERS, LE MUSICIEN NOUS DIT TOUT (OU PRESQUE) À PROPOS DE NAKED, SON PREMIER ALBUM.

Salut Pierre, ça fait plaisir de te retrouver avec Naked, un disque «surprise» ! Le titre de l'album et la photo de la pochette ne laissent pas de doute : tu te mets à nu sur ce disque. Même si je sais que tu avais fait quelques représentations acoustiques pendant la tournée des 30 ans des Burning Heads, j'ai été surpris de savoir que tu préparais un disque acoustique. C'est quelque chose que tu voulais faire depuis longtemps ? Peux-tu nous faire un rapport sur la genèse de ce disque ?

Salut ! Au tout début, quand j'avais 16 ou 17 ans, il traînait une fausse Télécaster à deux balles chez moi, et un pauvre ampli 10 watts avec un trémolo. J'ai tout de suite été séduit par le son d'une guitare amplifiée et c'est ce qui m'a fait rentrer dans la musique. Ensuite, chez des potes, j'ai compris qu'avec une simple guitare acoustique on pouvait s'amuser direct, sans avoir à trimballer tout un merdier de matos. J'ai fini par avoir une Washburn électro-acoustique, qui tenait l'accordage, contrairement à cette pauvre Télécaster, et j'ai compris que pour composer des morceaux, c'était l'outil idéal. La plupart des chansons des Burning ont été d'abord jouées en acoustique avant d'être électrifiées. Le temps est passé, un jour Guillaume des Vulgaires Machins m'a rapporté une acoustique de Montréal. Cette guitare est dans mon salon depuis plus de 15 ans et est accessible à tout instant pour se défouler, composer, s'évader. J'adore ce côté direct-play. Et puis, il y a peu de temps, Lucie, ma compagne et chanteuse dans Monde De Merde, et moi avons été conviés à chanter un ou deux morceaux chez des potes en soirée, on s'est donc tapé quelques reprises et on s'est bien amusés. En début de cette année 2022, j'ai commencé à bosser la reprise de NOFX façon Frank Turner, et j'ai posté sur les

réseaux sociaux une version à l'arrache enregistrée avec mon téléphone. Et d'un coup, j'ai reçu une demande de ma fille, Malou, qui voulait que je fasse tout un album acoustique. J'ai trouvé l'idée cool, et j'avais le temps et l'endroit pour le faire chez moi sans que ça ne coûte à personne. Je me suis amusé à chercher ce que je pourrais reprendre, en essayant d'aller à l'essentiel, en changeant les tonalités, mais sans rajouter une tonne d'instruments. Sur ces reprises, il n'y a donc pas de basse, ni de batterie, les guitares et la voix sont donc un peu à nu, d'où l'idée de ce titre Naked.

Le tracklisting est riche avec des choix presque évidents (NOFX, Hüsker Dü, Descendents) et des interprétations qui rappellent Opposite («Police and thieves») dans la première moitié du disque, et des morceaux plus surprenants dans la seconde partie. C'est important pour toi de sortir du spectre punk hardcore et de présenter des titres d'artistes qui ne viennent pas forcément du rock ? Ce sont des morceaux que tu jouais souvent chez toi ?

Le tracklisting est aussi l'ordre dans lequel j'ai enregistré les morceaux. J'ai donc naturellement commencé par des chansons avec lesquelles j'ai passé la moitié de ma vie, et puis petit à petit j'ai essayé d'aller aux racines de ce que j'aimais, c'est à dire les groupes que j'ai écoutés gamin (Gainsbourg, Celentano) et des artistes qui ont occupé une partie de ma vie quand j'étais étudiant (Tracy Chapman, Suzanne Vega), il y a donc cet effet naturel d'éloignement des classiques punk rock pour aller vers quelque chose de plus large musicalement. J'ai toujours écouté d'autres styles de musique, et essayé de comprendre de quelle façon certains artistes arrivaient à poser des

textes engagés (comme «I want to know») ou des textes qui parlent de sujets difficiles («Behind the wall» : les violences conjugales). Je n'ai jamais cessé d'écouter pleins de styles différents, histoire de pouvoir m'en inspirer et de me renouveler. À partir du moment où la musique que j'entends est faite de façon sincère, honnête, ça me touche.

Quels ont été les critères pour composer ce tracklisting ?

Essayer de ne pas toujours choisir les titres les plus connus des groupes, tenter de conserver l'esprit, rester dans un ton de voix qui est le mien, tenter de composer une musique à partir de l'a capella de Tracy Chapman sans changer la mélodie de voix, essayer de faire une version en anglais d'un morceau de Gainsbourg, histoire de changer un peu. Essayer de ne pas trop ajouter d'arrangements et de pistes superficielles. Souvent, j'ai commencé par rechercher le tempo original, poser une guitare acoustique à gauche, une autre à droite, et les quelques petites notes de solos de guitare en électrique, telles qu'elles existaient déjà dans les originaux.

Malgré une adaptation d'un titre de Gainsbourg, tous les morceaux sont chantés en anglais. Pourquoi ne pas t'avoir essayé à une reprise en français sachant que tu l'as déjà fait avec des cover des Vulgaires Machins ?

«I want to know» de Celentano est en italien. Je ne suis toujours pas à l'aise avec le français en musique. Il n'y a vraiment pas beaucoup de groupes dans l'esprit Rock'n'roll qui chantent bien en français. Tout le monde ne peut pas prétendre écrire comme les Vulgaires Machins. D'ailleurs, c'est même pas du français c'est du québécois ! Je suis peut-être capable de chanter en français, mais ça me demanderait un boulot de ouf, alors que j'ai toujours bossé l'anglais depuis mes 16 ans. Ça serait presque comme un nouveau départ et j'ai pas le temps en ce moment.

J'ai une affection toute particulière pour ce «I want to know» d'Adriano Celentano. Ta version, lente et épurée, est tout simplement magnifique. Tu t'es pris un peu la tête sur les arrangements ou bien c'est venu assez

naturellement ?

L'album de Celentano commence par une version épurée de cette chanson et on retrouve une version plus rock sur la face B. J'ai essayé de coller au plus près de cette première. Les arrangements me sont apparus de façon assez vite et évidente, c'est comme si je devais suivre une liste déjà toute faite dans ma tête. Comme s'il n'y avait pas de doutes sur ce que je devais rajouter pour finir le morceau. C'était un peu pareil pour les arrangements des autres morceaux. Je ne sais pas ce que j'ai dans le crâne mais ça sort naturellement et au bon moment, je t'avoue que ça m'arrange un peu.

As-tu reçu des coups de main pour réaliser, arranger et enregistrer ce disque ?

J'ai tout enregistré, mixé et masterisé seul. Mais à chaque titre qui sortait, j'ai tenté de le faire écouter à mes amis proches et à Lucie pour avoir un avis direct, histoire de voir si ça tenait la route ou pas. Comme je bosse dans des salles de concerts ou des théâtres, j'ai squatté de façon assez malhonnête les sonos pour y balancer mes enregistrements et demander l'avis de mes collègues techniciens. Ça m'a permis de garder confiance et de finir le projet.

Envisages-tu de présenter Naked sur scène ? Si oui, redoutes-tu l'exercice de jouer devant un public, seul avec une guitare acoustique ?

J'ai déjà une petite semaine de calée et je répète en ce moment chez moi pour jouer cet album sur scène sans trop galérer. Pour le moment, je suis programmé sur des petites scènes ou bien dans le bar de la salle. C'est plus intimiste, ça colle mieux avec ces chansons, j'ai moins de stress à jouer ces reprises car j'aime tellement les versions originales que je suis prêt à tenter de les représenter. Au fond j'espère faire découvrir ou redécouvrir ces standards de la musique. J'aimerais que ça donne envie aux gens de réécouter les titres originaux.

Tu penses déjà à une suite ? Avec des compos peut-être ?

Pas pour le moment, je suis dans cinq projets musicaux que j'essaie de mener de front. J'ai encore quelques surprises à présenter avant

de me remettre à composer en acoustique. Mais pourquoi pas, un peu plus tard... qui sait ?

Comment s'est passé le deal avec Kicking Records ? C'était évident pour toi ?

Steph (Mr Cu) est un vieux pote, on s'est croisé pas mal de fois sur les routes. C'est le premier label à qui je l'ai fait écouter. Oui, c'était un peu comme une évidence de lui demander à lui. C'est un label honnête, il m'a juste demandé si j'étais capable de jouer ces titres en live, histoire de l'aider à vendre les disques. J'avais déjà pensé à la photo de Pierre Wetzel pour la couv, et Franck Frejnik m'a aidé pour la mise en place final de l'artwork. Au départ, il m'a proposé de faire un CD, je lui ai dit, tu me connais, avec ma gentillesse habituelle, qu'un CD c'était

de la merde, du coup il m'a proposé un vinyle + un cd + un t-shirt et j'étais emballé !

Tribune libre cher ami. S'il y a quelque chose à ajouter, c'est le moment !

Merci Gui pour tes questions et l'intérêt que tu portes à aider les musiciens à exister. Longue vie aux zines !

Merci Pit, merci Guillaume Gwarddeath.

■ Gui de Champi

Photo p. 60 : Turtle Grace

Photo p. 63: Pierre Wetzel





SCORPIONS

ROCK BELIEVER

[Vertigo]

Bon, je suis le premier du mag à chroniquer du Scorpions. Faut-il vraiment les présenter après quasiment soixante années d'activité ? Allez, on sait jamais, je vais le faire pour qui vient de sortir d'une boîte temporelle hermétique au hard rock, pour qui n'a vraiment osé s'approcher du son ou pour qui vient de débarquer tout frais en voyant ici une musique d'une autre époque.

Un peu d'historique ne fait jamais de mal pour voir clair. En 1965, le groupe Scorpions se forme à l'initiative de Rudolf Schenker. Quatre ans plus tard, le guitariste est rejoint par son frère

Michael Schenker (Michael Schenker Group, ex-Scorpions, ex-UFO) pour le poste de guitariste soliste. En 1979, ce dernier sur le départ sera remplacé par Matthias Jabs. C'est aussi à cette période que le groupe trouve définitivement son chanteur en la personne de Klaus Meine. Il y a eu plus de mouvements sur la section rythmique. Pawel Maciwoda est arrivé à la basse en 2004. Mikkey Dee (ex-King Diamond, ex-Don Dokken, ex-Motörhead) a pris position derrière les fûts depuis 2016. Il faut toujours un peu de scandale pour se faire un nom dans le rock. C'est avec les pochettes de ses albums que Scorpions va remplir cette mission en écopant régulièrement de censure. Le troisième album de la formation (In trance sorti en 1975) démarre une longue série en exposant un femme seins nus tenant sous elle une guitare. Les Allemands frappent fort sur le suivant (Virgin killer, 1976) avec une jeune fille prépubère entièrement nue. Ils enchaînent avec une critique militaire sur un cinquième opus (Taken by force, 1977) dont la photo de pochette illustre des adolescents jouant avec des armes à feu dans un cimetière. Le suivant (Love-drive, 1979) prend le relais avec un homme dont la main comme collée étire le sein d'une femme. Cette série semble se terminer avec la septième galette (Animal magnetism, 1980) qui illustre une femme agenouillée devant un homme avec un chien à ses côtés. La réputation est faite. Mais le contenu ? À ses débuts, Scorpions berce davantage dans le rock psychédélique. Le style du groupe évolue progressivement vers le hard rock. Le titre «In trance» permet à la formation de se faire connaître en Europe et même au Japon. «Holiday» et «Zoo» vont participer au succès du groupe. En 1982, Blackout permet à



Scorpions d'embrasser un succès international avec notamment son titre éponyme mais aussi la ballade «When the smoke is going down». Dans la suite, Lovedrive enfonce le clous sur «Rock you like a hurricane» et «Still loving you». Les années 90 montrent une formation très productive mais parfois moins pertinente. En 2001, le live Acoustica permet à Scorpions de prendre un nouveau souffle. Après cette session débranchée, suivent les albums Humanity : hour 1 et Sting in the tail qui sont à nouveau bien inspirés.

Dix-neuvième album du groupe, Rock believe est arrivé dans les bacs en février après sept années de silence. Alors les anciens ? Soucieuse de montrer que l'âge ne l'affecte pas, la formation montre sur l'ouverture de l'album un visage très dynamique. Les chœurs participent largement à cette projection en avant. Avec une recette similaire, Scorpions poursuit sa course sur un «Roots in my boots» qui montre le duo Schenker/Meine en pleine forme. Jabs ne veut pas se faire oublier et dégage à cette occasion un bon solo. Les sonorités de «Knock 'em dead» rappellent à l'époque savoureuse de Blackout. «Rock Believe» montre une formation équilibrée. Un morceau en mesure de faire entendre du classique

Scorpions pour celui qui prend le train en route. Bizarrement, «Shining of your soul» se laisse aller à quelques influences reggae sur sa structure hard rock. Mikkey Dee cogne fort sur l'amorce de «Seven sun» pour garder droit un morceau lent seulement agrémenté à son démarrage par la voix nue de Meine. Les riffs s'intègrent ensuite et les chœurs sont à nouveau utilisés dans une composition bien sentie. La formation se donne à l'exercice d'une cadence rapide avec «When I lay my bones to rest». Franchement, ils tiennent une forme de folie pour des mecs de 70 piges ! Que les amateurs de ballade ne prennent pas peur, Scorpions sort de cet album avec une petite sucrerie pour eux avec le titre «When you know, (when you come from)». Petite folie, le morceau possède sa version acoustique sur la version deluxe de l'album. Une fin idéale pour se laisser dire que Scorpions joue toujours sa musique à merveille. Avis aux amateurs.

■ Julien





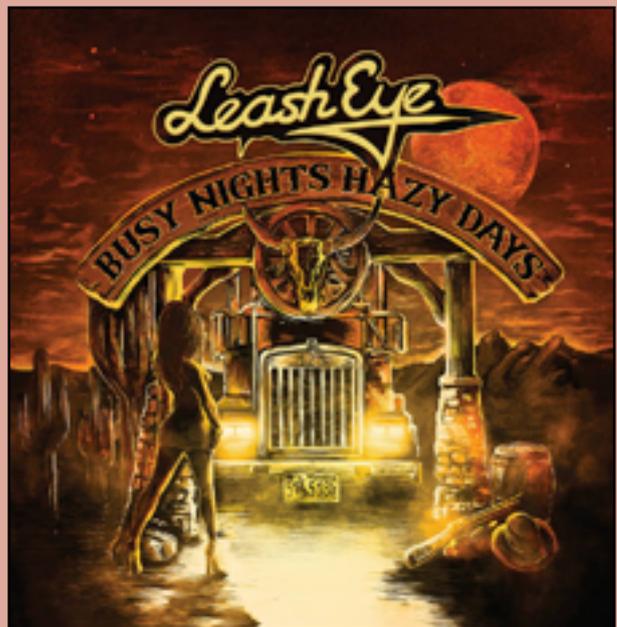
HENCHMAN

PICTURES ON THE WALL

[Araki Records]

Sorti chez une multitude de labels dont le bien connu Araki Records qu'on ne vous présente plus ici (L'Effondras, Sheik Anorak, Pauwels, Chafouin, ou encore Jack And The Bearded Fishermen font partie de ses représentants...), Pictures on the wall est le deuxième album et quatrième disque du trio parisien HENCHMAN. Un album qui prouve encore une fois que le rock, et plus particulièrement le punk, est loin d'être encore mort. Ici, la décharge se résume à 10 titres d'une durée totale avoisinant vingt-cinq minutes de vélocité, de massivité, de riffs bien tendus, de mélodies sous haute tension et de vocalises quasi monocordes à la fois assourdissantes et affectées. Un sacré jackpot pour celles et ceux qui ne décrochent plus de cette substance sonore attractive et puissante et qui n'ont cure des grands principes académiques. Car HENCHMAN envoie la sauce sans se soucier véritablement de la parfaite maîtrise de son art, d'une quelconque recherche de «patte artistique», ni-même de ses solos de guitare tout pétés. L'importance et l'intérêt de ce Pictures on the wall est autre part : la sincérité du projet, être droit dans ses bottes, s'amuser, et partager des bons moments. Et concernant ce dernier, le meilleur endroit pour ça reste la scène, le fameux révélateur, et à coup sûr le meilleur moyen d'apprécier l'art d'HENCHMAN.

■ Ted



LEASH EYE

BUSY NIGHTS HAZY DAYS

[Autoproduction]

Leash Eye est un groupe polonais, basé à Varsovie. Son quatrième album, Crazy nights hazy days, sorti le 11 mars dernier sur leur propre label Leash Eye Recordings, offre un hard rock teinté de blues qui vacille entre le classique et le moderne. On y trouve évidemment des riffs hard rock plutôt bluesy, mais également un clavier très présent dans les compositions qui peuvent rappeler Deep Purple, parfois même Iron Maiden, ainsi que des solos qui sonnent un peu comme Black Label Society, notamment sur le titre «...Of the night». La production, quant à elle, est très moderne et soignée. Les instruments sont grandement mis en valeur, et si la voix du chanteur Lukasz Podgorski est très rock, et monte parfois assez haut dans les aigus, on peut y ressentir l'influence de Glenn Hughes ou Myles Kennedy. L'ensemble rappellera beaucoup Black Country Communion, principalement dû à la présence importante du clavier, mais cependant avec plus de «poils sous les bras», grâce à cette guitare plus influencée par le hard rock comparée à celle de Joe Bonamassa. L'écoute des neuf titres du disque est plaisante de bout en bout, toutefois, on ne sera pas pris de court par l'originalité des morceaux. Mais si on apprécie le style, on ne sera certainement pas déçu par cette galette.

■ Jérôme_tFb



WNT RHLTR

DEU.ILS

[Autoproduction]

Franz Xaver Winterhalter est un peintre né en Allemagne qui traverse le XIX^{ème} siècle et l'Europe pour peindre les familles royales de l'époque, il compte parmi sa fanbase Napoléon III ou la reine Victoria ! Un artiste académique que l'on retrouve dans l'arbre généalogique de Thomas, chanteur et guitariste qui monte un projet, d'abord solo, pour partager ses émotions. Un coup de balai sur les voyelles et voilà Wntrhltr, un peu de partage

et voilà que le trip solo devient un groupe, enregistreur (chez Francis Caste) et ouvre même son tracklisting à la voix de Laure (ex-Igorrr) pour débiter et conclure un album qui évoque le deuil provoqué par le décès d'un père à qui on n'a pas eu le temps de tout dire mais également la dualité : Deu.Ils.

Après un «prologue» aux allures de prière, c'est véritablement «Sonar» qui nous plonge dans le bain révélateur de l'identité Wntrhltr : lourd, tranchant, guttural mais aussi parfois lumineux, un post-HxC d'un niveau excellent dans la lignée des maîtres du genre (Cult of Luna, à moins que tu ne veuilles en débattre ?). Le travail de sape de ce premier vrai morceau est impressionnant, il nous laisse pantois avant un «Caught» marqué par une ligne directrice étincelante et un tempo plus dynamique, les deux s'effacent peu à peu, repris par la volonté d'alourdir et assombrir le propos, les éclaircies ne reviennent qu'avec le bien nommé «Light», un titre avec pas mal de relief qui fait une très belle carte de visite, même si «Adored» se défend assez bien également. Plutôt qu'un épilogue ou une épitaphe, c'est avec le «Deuil» (et toujours Laure) que l'on quitte Wntrhltr, un moment assez sourd, qui avance des idées quasi chamaniques de façon assez masquée et porte une réelle douleur.

■ Oli





DIRECT HIT !

EMBARQUÉ À L'XTREME FEST, J'AVAIS PRÉVU DE FAIRE UNE INTERVIEW PAR JOUR. LE SAMEDI, MON CHOIX S'EST PORTÉ SUR DIRECT HIT !, QUATUOR AMÉRICAIN DE POP/PUNK-ROCK, DÉCOUVERT COMPLÈTEMENT PAR HASARD AU FEST EN FLORIDE EN 2010 VIA LEUR SPLIT 45T AVEC MIXTAPES. DEPUIS, LE GROUPE MENÉ PAR NICK WOODS (MEMBRE ORIGINEL ET COMPOSITEUR PRINCIPAL) A SORTI PLUSIEURS ALBUMS, DONT DEUX SUR FAT WRECK CHORDS ET FAISAIT SON RETOUR SUR LE SOL EUROPÉEN. L'OCCASION D'EN SAVOIR PLUS, AUTOUR D'UN ENTRETIEN TRÈS DÉCONTRACTÉ.

Pour info, j'ai choisi de vous interviewer parce que vous êtes en tête d'affiche de la soirée de samedi, donc c'est vous les stars, et aussi parce que je vous ai vus lors de votre première tournée française avec mes amis de Maladroit...

Nick (guitare/chant) : C'est génial ! Trop cool ! Merci !

Devon (guitare/chant) (rires) : Est-ce que Adi (NDLR : précédent bassiste de Maladroit) refuse toujours de manger des légumes ? Quand on a tourné avec eux, il ne mangeait rien de ce qui venait de la terre.

Nick : Wow ! Rien à voir mais ce café est excellent !

On est en France, ce n'est pas votre jus de chaussette, l'Americano. (rires)

C'est votre première tournée européenne depuis le Covid, première fois que vous reprenez l'avion pour venir jouer, comment vous sentez-vous ?

Nick : Oui, ça fait sept ans qu'on n'était pas revenus en Europe, c'est notre première véritable tournée depuis 2019, quand on était partis avec Masked Intruder mais c'était aux USA... J'en parlais justement à l'instant avec Kevin des Copyrights (NDLR : groupe ricain de punk rock dont ils sont proches et présent également sur le festival), les enjeux sont assez importants. Pour être honnête, j'étais encore un peu anxieux il y a quelques semaines à l'idée de monter dans un avion, tout ça... Ça ne m'était jamais arrivé avant ! Mais ça a diminué progressivement et là c'est surtout de l'excitation.

Et vous avez déjà repris les concerts aux USA ?

Nick : Oui, on a fait notre premier weekend il y a environ un an, après le confinement, à Chicago et autour. Puis quelques dates par ci, par là, quand on nous les proposait mais sans jamais trop chercher de notre côté, ce qu'on avait coutume de faire avant. On n'avait pas trop de nouvelles chansons à proposer non plus... Or là, j'en ai écrit une quinzaine pour un nouveau disque, je n'avais pas trop le goût de les maquetter donc on va en tester un peu sur la tournée.

J'allais justement vous demander comment vous aviez occupé ces deux années précédentes.

Nick : Au début, j'avais comme plan de répéter 3-4 fois par semaine, composer, enregistrer des démos et finalement, je me suis recentré sur ma famille, j'ai renoué certains liens et c'était très chouette. Bon, désolé, je sais que c'est pas une réponse très punk-rock (rires). Mais c'était vraiment une période bizarre, de vivre une espèce de vie normale, ne plus partir continuellement en tournée comme on le faisait, ne plus penser aux prochains concerts, au disque d'après... Ça a finalement été une période plus commode que je ne l'aurais pensé. Je suis même allé visiter tous les parcs nationaux autour de chez moi, dans le Wisconsin, alors que je ne suis pas vraiment une personne qui aime la nature et ces trucs de plein air (rires). Et vous les gars vous avez fait quoi ?

Devon : Euh... pas mal de jeux vidéo, j'ai aussi bossé sur de la musique perso, enregistré quelques démos chez moi et me suis globalement tenu éloigné de tout le monde. J'ai traîné un peu avec Joram mais je suis principalement resté à la maison.

Nick : J'aurais peut-être dû commencer par dire que j'ai aussi construit un studio d'enregistrement dans ma maison. Ça m'a permis d'apprendre pas mal de nouvelles choses en lien avec la musique, autre que juste écrire des chansons.

Joram (basse) : Moi aussi, je me suis reconnectée avec mes proches, ma famille... en me disant : «ah, c'est ça la vie sans le groupe». Mais ça ne me semblait pas tout à fait normal.

Logan (batterie) : Moi j'ai convaincu ma copine de déménager sur Milwaukee, on a acheté une maison et on s'est fiancés.

Tous : Yeah ! Félicitations !

Qu'est-ce qui vous a alors motivés à remonter dans le van et repartir pour cette vie de tournées dans des conditions parfois précaires ?

Nick : Oh, mais parce que j'adore tout cette «merde» ! J'espère que c'est évident que j'aime ma fille, ma femme, le reste de ma famille, mais la musique est toute ma vie. Je n'avais qu'une envie, c'est que tout ça





reprenne ! En même temps, c'était un peu bizarre d'avoir ces sentiments confus à l'approche de cette tournée mais elle avait déjà été repoussée deux fois, il fallait que ça ait lieu. Déjà qu'elle était prévue au départ pour avril 2020 et qu'on avait sorti deux albums chez Fat Wreck Chords sans pouvoir jouer ces morceaux en Europe. Et puis j'adore découvrir des nouvelles cultures, rencontrer des gens dans leur environnement, savoir ce qu'ils font dans la vie, ce qu'ils mangent, ce qu'ils écoutent... ce sont des expériences hyper enrichissantes et ça me manquait vraiment. Bien plus que jouer des chansons et faire la fête. D'ailleurs, faire la fête est quelque chose qui me branche de moins en moins, j'ai 37 ans maintenant ! (rires)

Et c'est toujours possible de tourner en 2022 sans perdre de l'argent ?

Nick : Oui, bien sûr ! Tu fais référence à mon article dans Vice en 2014, c'est ça ? (NDLR : You don't have to lose money on tour. An idiot's guide to touring cheap.) Encore une fois, tout dépend de ton train de vie, mais c'est vrai qu'en ce moment, le prix démentiel de l'essence plombe de plus en plus le budget. Après s'il faut dormir à même le sol pour économiser une nuit d'hôtel, on le fait. On est loin d'être des divas, comme tu peux le constater (rires).

Malheureusement pour nous les Français, vous ne faites qu'une seule date dans notre beau pays. Pourquoi ?

Nick : Je ne sais pas, ce n'est pas moi qui ai calé la tournée. J'aurais bien aimé.

Devon : C'est surtout quand on était avec Maldroit qu'on a joué dans plusieurs villes en France. Lyon, Paris... ah mince, je ne me rappelle plus des autres. Mais c'était cool !

Nick, tu parlais de Fat Wreck Chords, votre prochain disque sortira à nouveau chez eux ?

Nick : Aucune idée ! On doit déjà être sûrs que nos morceaux sont bons avant de leur proposer parce que sinon ils n'en voudront pas. Ils ont encore bon goût. (rires)

À l'époque, dans les 90's, ça voulait dire quelque chose de sortir un disque avec le label Fat Wreck Chords, en termes d'exposition,

promotion. C'est toujours le cas maintenant ?

Nick : C'est clair ! J'ai découvert le punk rock un peu tard, à 15-16 ans, dans une toute petite ville loin de Milwaukee et quand on tombait sur un concert, un disque d'un groupe Fat Wreck Chords, même si on ne le connaissait pas, on y allait sans réfléchir. C'était forcément punk. Je raconte parfois cette anecdote mais ma tante m'avait offert un mini-disc pour mon anniversaire et je suis allé dans un Best Buy (NDLR : équivalent américain de Cash Converters) pour l'échanger contre tous les disques Fat Wreck Chords que je pouvais en CDs et j'ai passé 3-4h sur le parking à les déballer, les écouter. Je m'en rappelle comme si c'était hier, je me rappelle de ce logo... Il y avait entre autres Leche con carne de No Use For A Name. Et ils sortent toujours des très bons groupes : Dillinger Four, The Lawrence Arms, Pears,... nous ! (rires)

Et sinon, c'est quoi votre truc avec les lettres majuscules (NDLR : beaucoup de leur communication sur les réseaux se fait ainsi) ?

Nick : GET PUMPED ! Ahaha ! Je ne me rappelle plus exactement quand j'ai commencé à faire ça mais c'est parti d'un gars, dont le pseudo était Zodiac chéplukoi, qui n'arrêtait pas poster des trucs désobligeants en lettres majuscules sur Alternative Press. Et quand tu faisais défiler les commentaires, tu étais certain de ne pas le rater. Je me suis dit, tiens et si je faisais pareil, comme ça quand les gens scrollent, ils savent direct qu'il y a des infos concernant Direct Hit !.

Devon : Oui et puis la blague est devenue une blague, on fait des blagues dessus... c'est sans fin et ça fonctionne. Les gens l'adorent. Regarde, tu nous en parles. (rires)

Question un peu classique mais toujours intéressante, je trouve : vous écoutez quoi en ce moment ? Des nouveautés à conseiller ?

Nick : Là, je suis dans une période Tom Petty et Turnstile en boucle, quotidiennement. Après, je ne sais pas trop ce qui sort en ce moment.

Devon : Teenage Halloween, j'adore ce groupe ! Turnstile aussi, pas mal de Decent Criminal, Planet Smashers...

Nick : J'ai une fille de 6 ans, tout ce qu'on écoute à la maison sont des chansons de dessins animés et Olivia Rodrigo. Ah si, j'ai mis Cannibal

Corpse l'autre jour et elle a aimé. (rires) D'ailleurs ils jouent en novembre dans un petit club de Milkauwee, The Rave, et j'ai prévu d'y aller. J'en profite parfois quand ma femme et ma fille ne sont pas là pour écouter du metal.

Perso, j'ai découvert Cannibal Corpse dans le film Ace Ventura...

Nick : Pareil ! Au début, je croyais que c'était un faux groupe, des figurants mais pas du tout !

Première date de votre tournée à l'Xtreme Fest, c'est quoi la suite ?

Nick : Et bien demain on joue à Leipzig. Donc on fait notre concert, on va prendre une douche à l'hôtel, puis on a un avion pour Berlin à 6h50. De là, on prend un train avec notre merch pour Leipzig. On fait notre concert, on y dort puis on retourne à Berlin pour y jouer. Le lendemain, on prend un avion pour Londres, on roule de l'aéroport jusqu'à Stafford.

Logan : On pourra enfin dormir à Leipzig ? Cool.

Mince, vous n'allez pas pouvoir profiter du lac de Cap Découverte.

Nick : Quoi, il y a un lac ? Mais non ! Pourquoi tu

nous as dit ça ?

Devon : On rate aussi l'after à base de sexe et coke, c'est ça ? (rires)

Nick : C'est cool de savoir qu'il y a autre chose que des couloirs et des portes, c'est tout ce qu'on a vus pour l'instant.

Merci à vous pour votre temps, je vous laisse vous préparer pour votre concert tout à l'heure.

Nick : Merci à toi de t'intéresser à nous, on apprécie vraiment et c'était très sympa.

Merci à Direct Hit !, l'Xtreme Fest et tout particulièrement Vincent.

■ Guillaume Circus

Photo p. 68 : Junk WBZ

Photos p. 70-71 et 73 : Vincent BN





ADULT.

BECOMING UNDONE

[Dais / Modular]

Si tu aimes les trucs un peu froids et technoïdes accompagnés de voix mi-scandées, mi-parlées voire possédées sur des synthés analogiques et boîtes à rythmes, alors ce *Becoming undone* risque d'être ton disque de chevet pour un bon petit moment. Écrit et composé par ADULT. - un duo formé en 1998 par le couple d'artistes Nicola Kuperus (photographe) et Adam Lee Miller (peintre), eux-mêmes co-fondateurs du label electro-punk Ersatz Audio, sur lequel sont sortis leur deux premiers albums - ce neuvième disque

cultive un côté ténébreux, électro et punk à la fois, avec un peu de folie comme on les aime. Cette potion sonore qu'on appellera «synth-punk» a sûrement dû être nourrie par l'univers historiquement froid et industriel de Détroit (située dans la *frost and rusty belt*), ville connue aussi pour sa richesse musicale abondante (de la Motown à Eminem en passant par Iggy Pop).

Situé quelque part entre Nitzer Ebb, Cabaret Voltaire et Throbbing Gristle (dont le son des claviers est proche), l'univers d'ADULT. se divise entre des morceaux dynamiques et sautillants («*Undoing / Undone*», «*Fools (We are)*», «*I am nothing*») et des titres beaucoup plus sombres et mystérieux («*Normative sludge*», «*She's nice looking*», «*Teeth out Pt. II*») pour appuyer des textes qu'ils le sont tout autant. Les thèmes abordés par le groupe font froid dans le dos : le deuil (le père de Nicola étant décédé pendant l'écriture du disque) prend une part importante, mais également celui de notre monde condamné à sa perte en passant par d'autres sujets comme la psychose. *Becoming undone* est par ailleurs marqué par l'apport de nouveaux équipements que le duo s'est procuré tout récemment, à savoir une pédale de boucle vocale et des pads de percussion Roland, ce qui renforce le caractère à la fois hystérique et énigmatique de ces huit titres d'une durée de près de 40 minutes qui, je n'en doute pas, ne manqueront pas de vous retourner le cerveau.

■ Ted





DISCONNECTED

WE ARE DISCONNECTED

[Black Clouds Prod / Le Pool x FUGA]

Y a-t-il quelque chose que Disconnected ne sait pas faire ? Le groupe Troyen semble en piste pour une belle carrière. En effet, en 2019, le groupe commençait à faire des premières parties de gros noms : Tremonti, Judas Priest, entre autres... Puis ensuite, le calme plat suite au rhume casse-noisettes que nous avons tous connu.

Cependant, le groupe s'est attaqué à 2022 avec force : un spot au Hellfest, et le sujet de cette chronique : We are disconnected, le 2e album du groupe, sorti en avril dernier. Les revues de leur passage sur scène sont plus que positives, et

à la première écoute de l'album, on se rend vite compte qu'on a à faire à de grosses pointures. Disconnected se qualifie de «métal moderne», une qualification peu descriptive pour se faire une idée du son. Le groupe puise effectivement de partout pour se forger leur son : Les influences sont nombreuses et variées. On a des moments qui rappellent Chimaira, d'autres qui font penser à Periphery, Sylosis, Devin Townsend, Deftones... Il s'inspire aussi des genres rock plus «mélodiques», où on peut parfois ressentir Alter Bridge ou autre groupe de métal plus «commercial».

La production de l'album n'a rien à envier aux collègues américains. We are disconnected offre huit morceaux descendant rarement en dessous des cinq minutes. On se retrouve donc avec un album varié, mais résolument métal de 42 minutes pendant lesquelles on ne s'ennuie pas du tout. Le groupe est impressionnant de ressources, il semble que tout ce qu'il touche brille, quelque soit le genre qu'ils décident d'approcher. Les morceaux sont très dynamiques, l'ambiance est changeante en passant à n'importe quel moment du chant sur arpèges mélodiques aux cris bien gutturaux sur des grosses rythmiques qui peuvent flirter avec le thrash ou le djent. Si le groupe continue sur cette voie, je pense que Disconnected va se frayer un beau chemin sur la scène internationale, où ils ne feraient absolument pas tâche sur une affiche avec les gros noms du métal. À recommander !

■ Jérôme_tFb





TRANSMISSION

TRANSMISSIONS

(Figures Libres Records)

L'association Figures Libres organise des concerts et tâche de faire vivre les musiques actuelles à Vendôme, elle rayonne principalement grâce au festival des Rockomotives (fin octobre), elle est depuis quelques mois à l'origine d'un projet un peu fou appelé Transmission. Le nom, lui, n'est pas fou, on a, au bas mot, une vingtaine de groupes qui s'appellent déjà comme ça (notamment le side project de mecs de Killing Joke et The Verve) mais l'idée est plus alléchante car il s'agit d'«enfermer» dans une cabine téléphonique des électro-rockeurs pour qu'ils laissent libre cours à leur imagination et fassent parler

leurs boucles et leurs rythmes. L'objectif ? Être crédible pour monter sur la scène du festival Hop Pop Hop (à Orléans à la mi-septembre 2022) puis sur celle des Rockomotives en 2023. Le cœur de l'équipe de choc est composé de Johan Guillon (Ez3kiel), Lionel (Geysir) et James (Buriers), deux amateurs de trifouillages de sons et un chanteur qui pose sa belle voix sur des nappes envoûtantes. Pour gagner en relief et en variété, les invités sont les bienvenus, Transmission reçoit donc les appels de Benjamin Nerot, Felix Classen ou Victor Neute.

Même si l'ensemble des Transmissions est assez homogène de par le choix des sons, on reçoit des ondes différentes : assez brutes et marquées sur «Mussolini mistress», plutôt douces et oniriques sur «Self portrait as a confidant and well liked genius» (alors que le chant est assez similaire au premier morceau), très rock pour «Jane Austen», intrigant pour «Pick up» au spoken word grave, plus pop pour «What about it ?»... L'album étale ses idées sur plus d'une heure et on ne s'ennuie pas. Vivre cette expérience en live doit être un sacré voyage, espérons que cette création exceptionnelle ne se limite pas à son programme prévue...

■ Oli



JIM

LE RENDEZ-VOUS DES INDÉS ET DE L'AUTOPRODUCTION

Vend 07 & Sam 08
OCTOBRE 2022

ZOMBIE ZOMBIE,
JOHNNY MAFIA,
PRINCIPLES OF JOY,
AL'TARBA,
WE HATE YOU
PLEASE DIE,
THE BUTTSHAKERS,
GARGÄNTUA,
PROLETER, UNSCHOOLING,
LAURA LLORENS &
THE SHADOWS OF LOVE,
GWENDOLINE, ENAÉ
+11 ARTISTES EN SHOWCASES

(CONCERTS : 10 EUROS)

LE HANGAR - THÉÂTRE ANTOINE VITEZ
IVRY-SUR-SEINE (94) / M^e MAIRIE D'IVRY
INFOS : JIMFESTIVALDEMARNE.ORG / 01 45 15 07 07





SOHO RIOT

SQUARE ONE

[Mistiroux Productions]

Difficile de juger un livre par sa couverture. Quand on regarde la pochette de Square one de Soho Riot, on voit des gratte-ciels vus du dessus avec des effets qui donnent une touche assez futuriste à l'image. Le logo de Soho Riot se trouve au centre de cette image, superposé sur des ombres de paysage de villes, un au-dessus (que je n'ai pas su identifier), et celui de Londres en dessous en guide reflet. Par déduction, je suppose que le premier paysage est celui de Manhattan, car il y a un Soho là-bas, tout comme à Londres. Mais je m'é gare. La pochette attire donc l'attention, c'est un bon départ, mais elle fait penser à un groupe de prog', qui ont tendance à utiliser ce style d'imagerie.

Cependant Soho Riot, c'est surtout du bon heavy rock made in France (mais chanté en Englische), avec tous les ingrédients qu'il faut : les gros riffs de guitare, des solos, une basse bien présente, et de la batterie bien solide. Pour ce qui est du chant, on fait face à la voix très puissante d'Edoire Dornier, qui monte plutôt haut dans les octaves. On est projeté dans la cour de jeu des Myles Kennedy ou Bruce Dickinson pour ne citer qu'eux. La recette prend, tout marche, on se retrouve avec une bonne galette. Square one et est «polished» que cela soit d'un point de vue musical ou au niveau production ; j'irai même jusqu'à dire presque parfait de bout en bout. Le groupe n'a pas grand-chose à envier à ses contemporains américains.

Mon seul et principal reproche serait que je trouve Square one un poil générique et peu innovant : une recette connue, mais sûre d'être appréciée, qui ne surprendra pas l'auditeur. Mais bon, je suis un vieux ronchon, et force est à constater que l'on réagit tous différemment à la musique. Perso, j'aime me sentir un peu testé avec une glace au reblochon (si si, j'ai testé) plutôt qu'un steak-frites. Mais comme tout le monde, j'aime mon steak-frites aussi !

Cet album sera certainement au top pour un fan d'Alter Bridge ou Black Country Communion (sans le clavier) qui sont les principales influences que j'ai ressenties au fil de cet album... il y a pire comme références !

■ Jérôme_tFb





ZENTONE

CHAPTER 2

[Jarring Effects / Black Dub]

Il aura fallu attendre quinze ans après leur première rencontre immortalisée sur disque pour que Zenzile et High Tone donnent une suite à leur premier opus. Le nouvel album coproduit par Jarring Effects et Black Dub prend la forme d'un CD qui regroupe les 10 mix version Zenzile, alors que le double vinyle met à l'honneur les mix d'High Tone. Deux salles, deux ambiances...

Les mêmes pistes, mais mixées de manières différentes par les deux groupes. Le disque a été conçu pendant la pandémie et la retranscription live à laquelle nous avons pu assister lors de leur passage parisien à l'Élysée Montmartre démontre que ces compositions avaient besoin de prendre toute leur ampleur sur scène. Les neuf musiciens de High Tone et Zenzile ont donné vie à un album extrêmement chaleureux et fait pour vous faire chalouper en live. Même les plus réfractaires à ce style de musique, dont je confesse faire partie, dodelinaient avec un chaloupement plus ou moins marqué lors de la prestation scénique de ce sound system. Les deux groupes fusionnés ont décidé d'enregistrer en live leurs morceaux ce qui leur a permis de laisser plus de place à l'improvisation lors de la session studio. Et cela se ressent parfaitement sur les enregistrements, tant sur la version CD que sur la version vinyle. La conception de ces titres en pleine pandémie les a poussés à se délaier des modes d'enregistrements modernes pour retourner à l'analogique qui a pour effet de don-

ner plus de chaleur et de rondeur au disque toute en lui conférant une sorte d'humanité qui tranche avec la période pandémique de sa conception. Comme si les deux groupes n'étaient pas suffisamment nombreux, ils ont convoqué les voix de Nai-Jah, Jolly Joseph (Dub Shepherds), Rod Taylor et Nazamba pour donner encore plus un côté familial au disque. Ces choix tournés vers des chanteurs live de sound system amplifient la chaleur qui ressort de l'album tout en lui donnant plus de relief tant sur CD et que sur vinyle.

Les collectionneurs apprécieront les deux mix. Chaque groupe étant reparti du studio pour poser sa patte sur les titres. Ceci donne deux visions différentes d'un même morceau. Dire que le dub est un style qui est maîtrisé dans notre magazine serait un mensonge éhonté, mais dire que cet album a toute sa place dans nos discographies est la preuve que les bons disques s'écoutent même si vous n'êtes pas familiers du genre. Le titre «Dub revolution» résume le mieux ce disque : «this is a dub revolution / come mel me tell yuh musical education» pour conclure sur le «Good music mek di people dem rock». Effectivement, même les personnes les moins sensibles à ce style sont entraînés par cette vibe qui se consomme également dans un live enfumé. Ce n'est pas pour rien que Zentone sort un EP Zentone Live le 21 octobre 2022 toujours sur Jarring Effects et Black Dub, comme pour donner encore plus envie de les suivre sur la tournée.

■ JC



ZENTONE

LA FORMATION, UNE FUSION DE ZENZILE ET HIGH TONE, ÉTAIT DE PASSAGE À LA CAPITALE LE MÊME SOIR QUE LES BURNING HEADS À 200 MÈTRES. FACILE ET COMMODE DE PASSER DE LA BOULE NOIRE À L'ÉLYSÉE MONTMARTRE, POUR ASSISTER À QUELQUES TITRES EN LIVE ET VOIR COMMENT RENDAIT CE PROJET. LA REPRISE DE LA TOURNÉE ET LA SORTIE D'UN EP ÉTAIT L'OCCASION RÊVÉE D'ÉCHANGER AVEC EUX SUR LEUR DEUXIÈME OPUS COMMUN.

En 2006, vous avez initié le projet commun Zentone. Quel a été le déclencheur, qu'est-ce qui vous a poussés à travailler ensemble ?

High Tone avait initié une série de collaborations avec les principaux groupes de dub français (Highvisators avec Improvisators Dub, Kaltone avec Kaly Live Dub et High Damage avec Brain Damage). Ils nous ont proposé de prendre la suite.

Pour revenir sur le nom, c'était essentiel de fusionner le nom des deux groupes et d'avoir une identité propre et différente de vos deux formations pré-existantes ?

Oui, je crois que c'est l'essence même du projet, mélanger les univers des deux groupes, afin de créer une nouvelle entité.

En 2006, vous vous «accouplez» pour sortir un Zenzile meets High Tone, il s'agit d'une rencontre («meets») ou d'une fusion ? Une entité bicéphale ou un être nouveau ?

Une fusion. Les line-ups ont été mélangés au gré des compositions, et ce en fonction de l'inspiration de chacun. Les deux groupes sont «dissous» dans Zentone.

Pourquoi avoir gardé un «Zen mix» et un «Tone mix» ? Une volonté d'avoir une sorte de face A et une face B ?

Après une session de studio d'une semaine pour enregistrer les tracks où nous étions tous ensemble, chaque groupe est reparti mixer chez soi l'intégralité des morceaux. Là, l'approche particulière de chacun s'est exprimée et il en a résulté deux visions différentes de chaque morceau. Il nous a donc semblé pertinent de proposer ces deux versions, réparties sur le CD et le vinyle.

Principe que vous avez également conservé sur le «chapitre 2» avec toujours ce split CD et vinyle, pourquoi ne pas tout sortir sur les deux supports ?

Avant tout, pour des raisons économiques ! Il aurait fallu un quadruple vinyle pour tout mettre. Mais qui sait ? Peut-être sortirons nous bientôt le Tone Mix en CD et le Zen Mix en vinyle ?

Quel a été le déclencheur quinze ans après de vous relancer dans cette aventure ? Vous aviez regagné les points de vie perdus lors des précédentes tournées communes ?

On s'est recroisé en 2019 pour une date commune et on a évoqué l'idée d'un deuxième chapitre à notre collaboration. Le Covid s'est chargé de nous rendre disponibles pour pouvoir le réaliser.

Vous avez confié les pochettes de ce chapitre 2 à Superscript² et même si la pochette est du plus bel effet, la bichromie est tout de même éloignée de votre musique colorée. C'est pour feinter l'auditeur ?

Son «minimalisme complexe» en est proche, lui.

Vous avez choisi d'intégrer un certain nombre de guests notamment le Nigérian de Lyon Nai-Jah sur «Open gate», le Clermontois Jolly Joseph sur «Desobey», le jamaïcain Rod Taylor sur «Hot». C'est un peu un All Star Game. Y a-t-il des featurings que vous auriez rêvés de faire et qui ne sont pas sur le disque ? À la fois dans le domaine du possible parmi vos contacts, mais également un featuring fou ou impossible ?

En tant que fans de reggae, il y a une longue





liste de featurings que l'on aurait adoré faire ! Par exemple, Horace Andy, pour le possible, et maintenant Lee Scratch Perry pour l'impossible !

Tous ces guests ne limitent-ils pas les prestations scéniques, vous arrivez à reproduire tous les morceaux en live ?

On n'a pas essayé de reproduire les chants des chanteurs absents. Mais on a la chance d'être accompagné sur scène par le talentueux et inspiré Jolly Joseph, qui s'est approprié les riddims sur lesquels Rod Taylor et Nai-Jah ont posé. Le public peut donc profiter en live de deux inédits !

En parlant de live, vous avez joué début Juin à l'Elysée Montmartre, vous remettez cela à la Maroquinerie et sur une tournée, vous semblez émus qu'un hebdo «culturel» vous mette en couverture de son supplément concerts. C'est à la fois une consécration mais un basculement vers le «mainstream», non ?

Je vois plus cela comme une reconnaissance du chemin parcouru. À nos débuts, il aurait semblé impensable de faire la couverture de ce type de publications. Depuis, le dub a fait son chemin en France, de nombreux groupes sont apparus, de nombreux festivals, le public

a grossi. «Mainstream», c'est quand ton audience s'élargit ?

Ceux qui ne vous auraient pas vus en live, soit ensemble, soit séparément, doivent s'attendre à quoi lors des concerts ? Avez-vous l'intention de convoquer des guests du disque sur scène ?

Nous reprenons des titres issus des deux opus Zentone, et comme je le disais précédemment, accompagné par Jolly Joseph. Peut-être profiterons-nous des dates proches de leurs domiciles pour inviter Rod Taylor et Nai-Jah ? Nous avons aussi pensé aux fans historiques de nos deux groupes et incluons un titre emblématique de chacun.

Quelle est la question que je n'ai pas posée et la réponse à celle-ci ?

«Un Chapter 3 est-il prévu ?» Qui sait...

Le mot de la fin ?

Venez nous voir en live !

Merci aux groupes pour leur réactivité et leur disponibilité et à Kix de Mélodyn Productions.

■ JC

Photos : JC Forestier (Elysée Montmartre)











HONEY FOR PETZI

OBSERVATIONS + DESCRIPTIONS

[Sor]

Plus de 25 ans que ce trio de gentlemen (from Lausanne, Switzerland) existe et une petite vingtaine d'années que je les connais, après un concert organisé par le Noise Olympique (asso de feu Marvin) au Baloard ou au Peanuts à Montpellier. Je n'avais jamais creusé davantage, ni possédé de disques chez moi, c'est maintenant chose réparée avec ce digipack Observations + Descriptions. Et quelles sont donc les miennes, d'observations et de descriptions ?

Tout d'abord que ce groupe que je croyais instrumental, comme ça se fait beaucoup dans le math-rock, a incorporé du chant dans ses morceaux au fil des années. Et en français s'il vous plaît (mais aussi parfois en anglais), ce qui me surprend quelque peu quand arrive «Infini», troisième chanson plutôt posée de ce huitième album où la voix ressort bien. Je ne m'en étais pas rendu compte à la première écoute de «Écoute» [ahaha] qui ouvre ce disque, titre pour lequel je m'étais davantage focalisé sur son côté entêtant et entraînant. Sur le deuxième, «Island», c'est la basse, empruntant beaucoup au thème de Mission Impossible et toute aussi prenante, qui avait retenu mon attention. Le chant était du reste en anglais.

Je parlais de math rock car c'est ainsi que les Suisses étaient compartimentés dans mes souvenirs mais cet album tire davantage vers une indie-pop presque électronisante, suivant

ainsi le virage amorcé en 2011 avec leur précédent méfait. Oui, à part AC/DC et les Ramones, qui a envie de refaire indéfiniment la même musique ? Bon, OK, certains ne devraient peut être pas s'aventurer sur des plates-bandes qu'ils ne maîtrisent pas ou ne leur conviennent guère, mais Honey For Petzi n'a plus grand-chose à prouver et s'en sort de fort belle manière. Même si certains morceaux sont plus efficaces que d'autres, me concernant. En plus d'«Écoute» précédemment cité, c'est le cas des deux méga tubes placés en fin d'album que sont «Fall» et «Apnée», et dans une moindre mesure «Géométrie».

C'est marrant car pendant que le CD tournait sur ma platine, je me disais qu'il y avait une ambiance générale qui me rappelait un autre groupe mais je n'arrivais pas à mettre la main (enfin le nom) dessus. C'était assez flagrant, je l'avais sur le bout de la langue et à la deuxième écoute, bim, c'est devenu évident : Pinback. Bon sang, mais c'est bien sûr ! « Marrant » disais-je, car en allant fouiner sur le site du W-Fenec, je tombe sur la chronique de General thoughts and tastes, leur album précédent rédigée par Cactus, que je ne connais absolument pas car plus dans la team et de qui parle-t-il pour qualifier la musique en pleine évolution de Honey For Petzi ? Yep, le duo magique de San Diego.

■ Guillaume Circus



THE T.A.W.S.

FROM ASHES

(AuR records)

À la fin du siècle dernier, je carburais pas mal à Guano Apes, un groupe allemand resté assez méconnu par ici malgré d'évidentes qualités, je prends toujours plaisir à réécouter quelques vieux tubes et quand un groupe donne dans le rock-metal ultra tonique avec une chanteuse, j'ai tendance à chercher la comparaison... Quelle agréable surprise donc de découvrir The T.A.W.S., un combo niortais pas si jeune (premières répétitions en 2011, déjà un EP et un album sous le

bras), carleur From ashes coche à peu près toutes les cases de ce que j'aime dans Guano Apes. Ce mélange de sonorités rock avec un accordage assez métallique, une puissance rythmique qui n'oublie pas que le groove est plus important que la pesanteur, des passages «à l'ancienne» avec des breaks, des chœurs ou des solos, ces petits trucs qui sont l'essence du rock et qu'on n'entend plus forcément au rayon «alternatif» et un chant qui déménage, Élodie canalise à merveille cette énergie et la transmet à l'auditeur qui en oublie du même coup quelques petites facilités dans la composition [quelques enchaînements cousus de fil blanc]. Aussi à l'aise dans les parties dures que sur des titres très posés («Stuck»), The T.A.W.S. aime mélanger ces opposés («Stuck», «Mindgame») mais ce ne sont pas ces compositions contrastées qui ont ma préférence, c'est «Breath». C'est un morceau qui ose balancer un gros break assez épuré ainsi que des notes de guitare qui racontent quelque chose, c'est surtout un hit qui bénéficie d'une ligne mélodique aussi puissante que catchy, difficile de résister à ce refrain qu'on peut se réécouter à l'infini sans se lasser. Les deux plages «plus tranquilles» qui terminent l'opus sont de fort belle facture également mais comme je retiens surtout le dynamisme des Deux-Sévriens, c'est «Breath» que je t'encourage à utiliser comme porte d'entrée de leur univers.

■ Oli





BUÑUEL

KILLERS LIKE US

[Profound Lore Records]

La pochette et le titre du troisième album de Buñuel ne te surprendra pas, si tant est que tu connaisses ce projet d'Eugene Robinson, artiste-performeur-écrivain dont la liste des expériences s'élargit d'année en année (frontman d'Oxbow, Whipping Boy et Black Face ayant déjà collaboré avec Old Man Gloom, Xiu Xiu, Zu, Ken Mode, Ultraphallus ou encore Dead Kennedys), accompagné ici d'un trio italien de heavy noise avant-gardiste italien plutôt expérimenté en matière de musique. Killers like us est donc le troisième et dernier volet d'une trilogie débutée en 2016 avec *A resting place for strangers*, et qui poursuit son devoir d'expérimentation sonore lourde, sombre et intense.

Bien qu'il soit relativement difficile de présenter Buñuel par l'expression d'un genre particulier, il est en revanche beaucoup plus aisé d'en décrire ses composantes et les ressentis que nous en avons. Sommairement, ce nouvel album alterne le combo lourdeur/lenteur, qu'on retrouve aussi bien dans la noise-rock que le doom, avec des déflagrations punk noise totalement imprévisibles. Il y a dans ses dix compositions à la fois une certaine forme de magie stimulante et une sensation de cauchemar ultra tourmenté. Et si on parle de tourment, c'est bien parce que la voix d'Eugene Robinson est le cœur de cette œuvre. L'artiste américain est presque tout sauf un chanteur, il utilise ses cordes vocales pour vociférer, chuchoter, parler, hurler, il est un instru-

ment complet à lui seul ! Il impose son rythme au groupe qui fait corps avec lui.

On connaissait déjà ça avec Oxbow, rien n'est surprenant au final, sauf que la petite différence ici est peut-être l'apparition de sa femme, la photographe Kasia Meow, auteure de la fameuse pochette du disque représentant un revolver 44 Magnum appartenant au chanteur, sur l'excellente «Crack shot». Cette chanson fait figure de contraste avec ce refrain chanté de façon très naturel et soigné. Pour autant, Buñuel dessine ici des paysages lugubres, crades, subtils à l'excès, vallonnés et *Killer like us* pourrait se définir comme un album collaboratif que Sleep («Hornets»), The Jesus Lizard («A prison of measured time») et pourquoi pas Motorhead («Roll call») aurait pu écrire et réaliser ensemble dans un lointain passé.

■ Ted



JULIEN BITOUN & THE ANGELS

LITTLE ONES

(Mistiroux Productions)

Comment ai-je entendu parler de Julien Bitoun, peut-être vous demandez-vous ? Eh bien, son nom résonne pas mal dans les couloirs quand on va aux concerts de Christophe Godin, Bumblefoot ou Freak Kitchen. Des endroits où j'avoue aimer traîner. Bitoun a aussi travaillé chez Guitar Part, magazine musical pour les gratteux en herbe, et comme j'en ai pas mal consommé les

vingt dernières années, son nom m'a dit tout de suite quelque chose.

Bref, la carte de visite prouve de suite que ça tricote à la guitare. Ceci dit, associé à ses «Angels», Bitoun ne nous envoie pas une déferlante de notes ou du métal zarbi sur cet album. On y retrouve en réalité du rock'n'roll à l'ancienne, avec des couleurs bluesy. La technique musicale ne s'impose pas du tout, bien au contraire, c'est toujours très raffiné tout en étant super bien joué. On ne passera pas non plus à côté de la qualité du mix et du son qui ont clairement été très soignés et qui rend un très bel hommage au style.

Little ones offre douze titres rock très propres et bien produits, avec une voix douce et fragile, le tout chanté en anglais. Les morceaux se suivent et ne se ressemblent pas : on se retrouve transporté dans le passé, avec une vibe très 70's, et ce, jusqu'à la pochette de l'album qui est assez psyché. La section rythmique sert les morceaux à leur juste valeur avec une basse carrée et une batterie assaisonnée aux percus. Enfin, une guitare très riche en ressources passant de l'électrique à l'acoustique, de la 12 cordes au slide... Pour faire court, un très bon album assez rétro qui met de bonne humeur !

■ Jérôme_tFb



THE TERRIBLE

X-TREME FEST







XTREME FEST

WE ARE AN XTREME FAMILY

28-29-30-31 JUILLET 2022

**FLOGGING MOLLY | MILLENCOLIN
CIRCLE JERKS | COMEBACK KID
ANTI-FLAG | SATANIC SURFERS
BRUTUS | AUTHORITY ZERO | THE FLATLINERS
BORN FROM PAIN | NEMLESS | CLOWNS | SUZI MOON
IN OTHER CLIMES | CHANGE | HIGHER POWER | DIRECT HIT!
RYKER'S | GET DEAD | THE LAST GANG | GRADE 2 | WAR ON WOMEN
THE VENOMOUS PINKS | NO TRIGGER | THE COPYRIGHTS | BLOWFUSE
FATAL MOVE | LES RAMONEURS DE MENHIRS | LADIES BALLBREAKER
THE ROADIES OF THE D | DAMANTRA | HOUBA | NOTHING FROM NO ONE
VERBAL RAZORS | POESIE ZERO | LØVVE | ONE BURNING MATCH | THE CABRONES**

CAP DECOUVERTE/TARN/FRANCE

WWW.XTREMEST.FR

XTREME FEST 2022

DEPUIS PLUSIEURS ANNÉES, CHAQUE ÉTÉ, FIN JUILLET, JE TÂCHE D'ÊTRE DE LA PARTY À CAP DÉCOUVERTE, AU-DESSUS D'ALBI, POUR L'XTREME FEST ET SON CADRE (ON PEUT PRENDRE LE TÉLÉSIÈGE ET SE BAIGNER DANS LE LAC LA JOURNÉE, SI C'EST PAS COOL ÇA !), SA ZGUEN ATTITUDE, SON RESPECT DES FESTIVALIERS ET SA PROGRAMMATION PUNK-ROCK ET HARDCORE. Y AVAIT AUSSI DU METAL SUR LES PREMIÈRES ÉDITIONS MAIS POUR MON PLUS GRAND BONHEUR, ILS L'ONT VIRÉ DE LA PROG. CHACUN ET CHACUNE VIT UN FESTIVAL À SA MANIÈRE, LES AUTRES MEMBRES DE L'ÉQUIPE NE SE SERAIENT PEUT-ÊTRE PAS ATTARDÉS SUR LES MÊMES GROUPES, TOI NON PLUS MAIS VOICI UN REPORT COMPLÈTEMENT SUBJECTIF, EN MODE GONZO, DE MON XTREME FEST 2022.

Jour 1 (jeudi 28 juillet)

À l'affiche de la soirée d'ouverture, on retrouve Les Ramoneurs de Menhirs (et leurs bignous), Ladies Ballbreaker (et leurs reprises d'AC/DC), The Roadies Of The D (et leurs reprises de Tenacious D). Je préfère aller m'échauffer à la Secret Place TAF, salle underground rock mythique près de Montpellier, avec Clowns et leur punk HxC Rn'R, qui rappelle parfois The Bronx, en tout autant énergique et encore plus fun. Leur no-look à base de petits shorts de sport, mulets, moustaches y contribuant pour beaucoup. L'été, les concerts ont lieu en extérieur, il n'y a pas forcément foule mais le public est très vite conquis par l'enthousiasme communicatif et la prestation des Australiens. Bonne entrée en matière.

Jour 2 (vendredi 29 juillet)

Il y a un camping (très sympa) sur le site du festival mais notre team se la joue crust carviar. Petite halte à l'Air Bnb de Carmaux donc et direction Cap Découverte.

16h45. Hey ! Ho ! Let's go to the billetterie récupérer nos pass, au son de The Cabrones, groupe basque qui ouvre cette journée et fait des reprises des Ramones... à la mode Ramones. C'était la fin du set, on ne les verra pas sur scène mais ça avait l'air cool. Parfaite bande son pour régler un petit problème logistique et upgrader le pass 3 jours de ma camarade Dina en pass presse, donnant accès au

bar «VIP» bénévoles / presse, permettant de se poser parfois la journée ou en soirée et, au contraire, poursuivre les festivités une fois le dernier concert fini. Le temps de faire un petit tour des lieux, voir ce qui a changé depuis 2019 (en 2020 il n'y avait rien eu, 2021 c'était une édition spéciale, à base de groupes français uniquement et je n'avais pu m'y rendre), claquer quelques bises/checks aux connaissances et amis présents, je rate également les Clermontois One Burning Match et leur crust punx HxC, récoltant des bons échos de leur prestation. Ça fait un moment que ce nom (et ce groupe) tourne, je m'y intéresserai plus en détails la prochaine fois, c'est promis. Le timing est serré, onze groupes sont programmés sur deux scènes (Zguen Stage à l'extérieur et Family Stage à l'intérieur) et dès qu'un groupe lâche son dernier accord, le suivant rentre en scène de l'autre côté. Tout est extrêmement bien huilé et il n'y aura aucun temps mort, ni répit pendant tout le weekend. Ces enchaînements à la minute près font que par moments, certains groupes débiteront devant peu de personnes, la foule se compactant et grossissant au fur et à mesure.

17h40, place maintenant à The Venomous Pinks, sous un soleil de plomb. Le trio d'Arizoniennes envoie un punk-rock à la sauce Distillers, de bonne facture mais n'est pas Brody Dalle qui veut. Les 45 minutes de set passent néanmoins très bien et ce temps à transpirer dehors (atténué par les quelques bénévoles





©Junk WBZ





©Vincent BN



©Vincent BN

qui sillonnent la fosse avec des brumisateurs] donne envie de se désaltérer. Il y a beaucoup de monde derrière le bar et on attend très peu, voire pas du tout pour récupérer sa bière, ce qui est toujours un plus dans un festival. Je n'étais de toute façon pas pressé d'aller voir Ryker's dans la salle. Les vétérans du hardcore allemand (depuis 1992) balancent de la zik pour gros costauds et vu la taille de mes bras, je traîne plutôt au frais dans l'espace merch, avec à l'étage celui des groupes (pas encore très rempli à cette heure) et en bas celui des fringues de l'Xtreme Fest et les bacs à disques (bien remplis) de Kicking Records et de sa distro pour l'occasion.

19h10 c'est l'heure de se déhancher au son de Get Dead. Les Californiens ont plusieurs disques à leur actif sur Fat Wreck Chords et brassent de multiples influences : punk-rock, bien sûr, mais aussi un peu de ska, de reggae, de hip-hop parfois, avec un chanteur charismatique à la voix éraillée. Les gars sont rodés à la scène et livrent un très bon concert. Je ne m'attarde pas car j'ai RDV avec les Belges Brutus pour mon interview de la journée (présente dans les pages de ce Mag #52). Elle a lieu pendant le set d'Authority Zero, autre groupe en provenance d'Arizona, existant depuis le milieu des 90's et qui bénéficie d'un statut de culte dans le groupe Facebook Ceux qui aiment le punk mélodique. Allez-y faire un tour si vous avez du temps, des fois ça s'écharpe sur NOFX, c'est marrant. J'espère cependant ne pas m'en faire bannir en disant que je n'ai jamais accroché à AZ mais aux dires de tous, c'était encore une fois un très bon concert et c'est bien là l'essentiel. De mon côté l'interview avec Brutus s'est plutôt bien passée, la musique et le sérieux du groupe détonnant quelque peu avec l'ambiance plutôt fun de l'Xtreme Fest...

20h45, la température est plus clémente sur la Zguen Stage mais elle va monter d'un cran avec le concert de Suzi Moon. La guitariste gauchère de Civet (chez Hellcat Records, label de Tim Armstrong de Rancid pour situer le genre) a donc monté son propre groupe et sera pour moi la meilleure surprise de la journée. Je m'attendais à un concert sympa, jouant peut-être avec les clichés de la pin-up (elle est arri-

vée avec cheveux roses, bottes et combi léopard) et j'ai pris, pardon, on a tous et toutes pris une putain de leçon de punk-rock ! J'avais regardé 2-3 clips avant et les morceaux, mélodies, refrains me sont revenus en tête direct, preuve qu'ils étaient efficaces. Il n'y a pas eu un seul temps mort dans le set, les musiciens qui l'accompagnent envoient le pâté et l'attitude offensive, punk qui va avec (plutôt datée ?? avec des groupes comme Dead Boys ou même The Stooges avant) et la Suzi n'est pas en reste. N'hésitant pas à monter et jouer debout sur les barrières, au milieu de la foule et du circle pit qui l'entoure après nous avoir fait un temps asseoir puis nous lever et nous déchaîner. Rien ne semble cliché ou surjoué, elle transpire le punk et nous le partage sans concession. Si elle passe par chez vous, foncez. Autant dire que la prestation de Millencolin derrière paraît un peu plus fade. Quand bien même j'ai écouté ce groupe et ses albums en boucle quand j'étais ado et que j'ai assisté à des concerts d'eux où c'était beaucoup moins carré. À part la voix du bassiste-chanteur Nikola Sarcevic, qui pousse moins qu'en studio, comme pour s'économiser, ses camarades de jeu bougent, échangent de place sur scène, font le show, les tubes sont joués («Bullion», «No Cigar»...) mais cela sonne plus calibré, moins authentique que ce qu'on a vécu juste avant. Plein de festivaliers apprécient néanmoins, grand bien leur fasse et ça fait moins de monde aux food trucks. Tout le monde est content. Ce sera donc un burger pepper option végété pour moi.

22h40, il fait désormais nuit noire dehors, parfait pour en prendre plein les yeux et les oreilles avec Brutus. Les Belges faisant figure d'OVNI dans la programmation de la journée, voire du festival, avec leur post-hardcore metal. Beaucoup ne les connaissent pas ou auront du mal à rentrer dans leur concert, ce qui ne sera pas mon cas. Guitariste à gauche, bassiste au centre et batteuse-chanteuse à droite, iels envoient un set sans fioritures, plus aéré que les autres groupes, tout en émotions et intensité contenues puis lâchées, dévoilant quelques chansons inédites de leur troisième album à venir. Parfait avant de rentrer à l'intérieur, dans la Family Stage, se reprendre une





©Vincent BN

MILLENCOLIN

dose de punk-rock ricain avec Anti Flag. Plus de 25 ans maintenant qu'ils écument les salles, festivals de tous les pays, débordent d'énergie et scandent leurs hymnes anticapitalistes et autres «fuck racists, nazis, homophobics and police brutality !» Ça ne mange pas de pain et peut paraître un peu facile, superflu, démago mais c'est toujours bon de le rappeler. Outre le bassiste Chris No.2 qui saute partout, les chants qui alternent rajoutent aussi de l'intensité en live. Pas forcément beaucoup de surprises pour qui les a déjà vus mais un concert d'Anti Flag est toujours un bon moment, c'était à nouveau le cas. Avec quand même à souligner, l'absence du deuxième guitariste, isolé dans le tour bus pour cause de Covid et remplacé au pied levé par le roadie, avec le manager assurant les chœurs en cinquième homme derrière. Si je n'avais pas été bien renseigné, je n'y aurais vu que du feu.

00h40, c'est déjà l'heure du dernier groupe, Clowns, quintet de Melbourne vu la veille à la TAF. Sauf que là le public est bien plus nombreux, bien plus chaud et que nos Australiens livrent le dernier concert de leur folle tournée d'un mois et demi en Europe. On peut dire qu'ils ont rentabilisé leurs billets d'avion. Ce n'était pas le groupe le plus connu, réputé de la journée, en revanche pour terminer, c'était parfait. Je n'ai pas de disques d'eux mais c'était la quatrième fois que je les voyais en live et sûrement la meilleure. Toutes les conditions étaient là : fun, passion, énergie, public en liesse, zguen attitude et pendant 1h le batteur a martelé ses fûts, le chanteur s'est trémoussé comme lors d'un cours de gym tonic, les guitaristes chevelus ont envoyé riffs rapides et mélodiques agrémentés de nombreux soli et la bassiste s'est donnée plus que ses quatre compères réunis. Après le final, le chanteur et l'un des gratteux ont slammé, se sont retrouvés pour se faire un smack et le premier, toujours porté par la foule, a fini son slam sur le comptoir du bar, a sauté derrière pour se servir lui-même une bière. Merci, au revoir. Enfin presque, le temps de boire une dernière bière au bar VIP, d'y croiser le chanteur de Clowns s'enfiler un shot et rejoindre ses camarades pour un beer pong. On a également le droit à un concert d'un groupe plus ou moins local dont je n'ai

pas bien saisi le nom, ni le concept, pastiche de glam hard-rock avec perruques et consorts mais ils souffrent pas mal de la comparaison avec ce qu'on s'est pris toute la journée et on se croirait davantage le 21 juin qu'autre chose. Allez, zou, cette fois c'est vraiment l'heure de rentrer.

Jour 3 (samedi 30 juillet)

Parmi les nombreuses particularités et qualités de l'Xtreme Fest, il y a les concerts dans la X-Cage au camping, le troisième et quatrième jour vers 12h15. Une expérience généralement bien wild, en plein cagnard, avec le public positionné à 360 degrés tout autour d'une cage en métal à la Mad Max, et aujourd'hui c'est Poésie Zéro (PZ) qui s'y collait. Mes camarades de Air Bnb ne connaissaient pas, je les ai bien motivés et ils n'ont pas été déçus du voyage. Déjà, de base, un concert de PZ c'est pas tout à fait un concert comme un autre avec cette combinaison de punk basique (Fikce au chant, Goose à la guitare et Jay (Djé ?) aux chœurs et aux samples) et de stand up entre les morceaux mais dans ce contexte précis, ça allait au-delà de mes espérances. J'ai mis «punk basique» parce que c'est ce qu'on perçoit en premier et surtout ce qu'on se prend en pleine gueule, en plus des postillons, insultes et autres confettis de merde mais si l'on fait effort de gratter un peu le vernis des paroles, on y trouve une critique assez acerbe, bien vue et nihiliste de la société de consommation, du capitalisme, du travail aliénant, de l'État policier (c'est quoi un arbitre de foot sinon «un flic en short»)... Le pogo et la destruction («Cocktail molotov», «Char d'assaut», «Casser des trucs») étant un autre thème récurrent dans les textes. Bref, pendant 30-40 minutes on s'est fait engueuler (mais moins que Jay, le souffre-douleur de Fikce), on a hurlé les refrains, rigolé comme des gros débiles et on en a redemandé.

La journée et soirée de la veille avait laissé des traces, la sieste s'imposait et a fait qu'on a raté le thrash Tourangeau des Verbal Razors (mince), ainsi que le HxC metalcore des Belges Fatal Move que je ne connaissais pas mais qui ne m'avait pas donné envie de me presser. En revanche, à 17h45, le soleil qui cognait encore



©Vincent BN





©Vincent BN



©Vincent BN



©Vincent BN



©Vincent BN

ne m'a pas empêché d'être devant les Copyrights, c'est-à-dire au niveau des barrières. Ça faisait moins d'une heure que les ricains étaient arrivés sur le site, de leur date la veille en Italie, ils se sont installés et ont linechecké aussi rapidement et efficacement que ne sont leurs chansons. 1-2-3-4 ! et c'était parti pour 45 minutes d'autoroute de tubes pop punk rawk, repris en chœur par le public de connaisseurs autour de moi. La suite c'est In Other Climes du thrash metal HxC de Nice sur la Family Stage. Très bien fait mais pas pour moi. La programmation a en tout cas été sagement pensée, avec les groupes punk-rock plutôt sur la Zguen Stage et les groupes plus musclés sur la Family Stage ce qui induit qu'on me verra moins souvent à l'intérieur le samedi. Je trouve d'ailleurs que les concerts sonnent paradoxalement mieux à l'extérieur, ce qui m'arrange.

Ce petit moment de pause est l'occasion de flâner un peu sur le site, d'aller regarder l'évolution de la fresque de la team Kronik, collectif de dessinateurs, illustreurs et même tatoueurs, qui éditent régulièrement des fanzines et donc se déplacent parfois sur des événements pour réaliser une grande fresque personnalisée. Le festival est vraiment à taille humaine (quelques petits milliers de spectateurs) donc on se retrouve, se croise souvent. On croise aussi plusieurs brigades à chasubles violettes, là pour faire de la prévention contre les violences sexuelles, sexistes et tout autre comportement intolérable et nuisible. Pollux Asso veut une fête sûre et responsable pour tous et toutes, faire entendre haut et fort ses C.R.I.S (Convivialité, Respect, Inclusion, Solidarité) et on peut dire que la mission a été réussie.

19h15, un des moments très attendus et encore plus à l'échelle locale, c'est le concert de Nemless, groupe d'Albi de punk-rock hardcore mélodique, actif entre 1996 et 2003, reformé pour un concert en 2010 avec les Burning Heads et donc en 2022 pour cette date unique avec trois guitaristes, l'un, Jo, ayant dû arrêter avant la fin pour se consacrer pleinement à Babylon Circus. Ils jouent à domicile, certains fans attendent ce show avec des étoiles dans les yeux (dédicace à Junk WBZ et mes potes

Chanmax) et d'autres voient leurs papas sur scène pour la première fois. C'était presque émouvant ces enfants qui hallucinaient à la fois sur le public en train de pogoter, slamer, chanter et leurs pères sur scène en train de transpirer et s'en donner à cœur joie. On voyait que ces derniers étaient vraiment contents d'être là et leurs émotions mêlées d'une certaine humilité étaient très communicatives. Très bonne ambiance, très bon concert qui a ravi tout le monde et qu'on peut retrouver comme quasi tous les autres (si les groupes ont donné leur autorisation), sur la chaîne Youtube du Wallabirzine.

La suite pour moi c'est l'interview très fun de Direct Hit ! (à lire dans ce Mag #52), en lieu et place du concert de Ordem, groupe Toulousain remplaçant les Anglais de Higher Power, ne pouvant être présents. Je traîne ensuite au fond de la Zguen Stage pour découvrir Blowfuse, groupe espagnol qui mixe un punk-rock qui galope par moments, avec quelques éléments crossover fusion. Ça change un peu, me rappelle un spirit 90's, c'est sympa et les gars se bougent bien sur scène mais je décroche au bout d'une vingtaine de minutes. Est-ce dû à l'appel du succulent burrito végété qui me faisait de l'œil la veille ? Sûrement... À l'intérieur c'est Born From Pain groupe HxC metal néerlandais qui met le feu et mosh le pit, mais je préfère garder des forces pour les trois derniers groupes de la soirée.

22h40, c'est Satanic Surfers que j'attends. Ils ont bercé mon adolescence, je les ai vus plusieurs fois dont la dernière ici même mais dans la salle, où ils étaient 5 sur scène avec Rodrigo (batter-chanteur mythique) se contentant du chant et là, stupeur, les Suédois ne sont que 3 à s'installer. En mode trio, ça va être une première. Après le premier morceau, ils annoncent que Magnus, leur guitariste originel est resté en Suède, malade et lui dédie la chanson suivante, «Egocentric»... et celle d'après, «Hero of our time», qui renvoie tous les quaranténaires comme moi en 1995. Et ce n'est pas «The treaty and the bridge» qui suit qui va changer la donne, ni «Puppet», «Head under water» ou «Armless skater» du même album jouées également. «La chanson avec un message», nous explique le bas-





©Vincent BN





©Vincent BN



©Vincent BN

siste (NDLR : elle parle d'un skateur amputé ne pouvant plus se masturber), dont la jovialité tranche avec l'attitude pince-sans-rire de Rodrigo. Il fait quand même quelques petites blagues, comme le fait d'avoir apporté ses baguettes quand le bassiste nous raconte que non seulement ils sont venus en avion sans guitariste mais aussi sans matos, prêté ici par Dirty Fonzy. La formule en trio fonctionne très bien en tout cas et le concert fini, je file à l'intérieur, pour me placer sur la balustrade, à l'étage et profiter ainsi de Comeback Kid et d'une vue en hauteur du pit endiablé. C'est le seul set du weekend que je verrai en entier dans la salle, mais d'une, on m'avait vanté leur prestation au Hellfest, de deux, les Canadiens ont en effet envoyé du gros hardcore, fait transpirer les corps (les leurs et ceux du public déchaîné) et mis tout le monde d'accord, et last but not least, ils ont joué en dernier le titre «Wake the dead», pour nous achever.

00h40, si Clowns la veille n'était pas franchement le groupe le plus connu pour clôturer la soirée, Direct Hit ! l'est encore moins. Ce ne sont pas les plus pros, ça chantait parfois faux, n'appuyait pas toujours sur les bonnes cases et pourtant, là encore, ça a marché. Beaucoup de sourires, de sueur, d'énergie sur scène, le groupe a peu parlé si ce n'est exprimer leur immense satisfaction d'être ici (on peut imaginer pire contexte pour débiter une tournée européenne) et a balancé une pelletée de titres pop punk rawk (dont «Werewolf shame»), à l'instar de leurs camarades The Copyrights plus tôt mais avec un batteur encore plus vélocé et un guitariste ayant une bouille de nerd à jouer dans Stranger Things. Un final un peu moins fufou que le vendredi mais qui termine là encore sur une note fun. Un dernier cocktail pour la route, Kraken Coca façon granita au bar VIP et c'est l'heure de reprendre des forces pour le lendemain.



©Junk WBZ





©Vincent BN

Jour 4 (dimanche 31 juillet)

C'est la flemme, pas de concert dans la X-Cage au camping (désolé Verbal Razors), ni de LOVVE, autre groupe Tourangeau encore plus vénère, déjà vu dans un squat en banlieue parisienne et pas de Nothing From No One (is innocent ?) non plus. Non, à la place on prend le télésiège pour descendre au lac, essayer de trouver un peu de fraîcheur. Le petit tour dure 5-10 minutes quand même, la vue est superbe mais je profite de ce temps pour réfléchir à des questions pour Grade 2. C'est War On Women, groupe de Canadiennes que j'étais très chaud de revoir en live et que j'avais prévu d'interviewer à la base mais j'ai appris vers 14h qu'elles étaient bloquées avec leur van près de Reims et ne pourraient venir à l'Xtreme Fest. Pas glop. En vérifiant vite fait la prog, mon choix s'est donc reporté sur les jeunes Anglais, dont je commençais pas mal à entendre parler, en bien. Il fallait donc bosser un peu pour ne pas paraître trop ridicule devant eux. Au bord du lac, la fraîcheur se trouve finalement à la guinguette ombragée et dans un Panaché.

17h25 c'est l'heure de se reprendre une deuxième dose de Poésie Zéro, à nouveau en plein cagnard. Quand on aime (la merde), on ne compte pas. Et c'est reparti pour les insultes, les fachos (de merde), les bourgeois (de merde), le pays (qui est à chier, ah, tiens, ça change), le public (de merde)... et tout le monde éructe, siffle, applaudit, s'assoit quand Fikce nous le demande et engueule les récalcitrants... avant de jeter le micro et se casser de scène après un «voilà un public qui se tient sage» (copyleft David Dufresne), laissant les gens assez circonspects. Fin de concert punk. On se remet de nos émotions et on ne crache pas d'aller se mettre à l'ombre, dans la salle, pour voir No Trigger. Le groupe de punk-rock HxC ricain jouit d'une belle réputation scénique mais va quand même peiner à motiver le public, assez clairsemé / fatigué / peu enthousiasmé (vas-y, fais ton choix). Le chanteur essaie pourtant, on ne peut pas lui enlever ça. Il parle beaucoup entre les morceaux, nous dit qu'il comprend que c'est notre trois-quatrième jour de festival, que lui aussi est quarante-

naire... Je trouve ses interventions sympas au début (on le sent très sincère) mais devant le peu de réaction, peut-être aurait-il été plus judicieux d'enchaîner davantage les morceaux car là ça manque d'intensité et j'ai du mal à rentrer dedans. Du coup, je sors dehors.

18h55, c'est l'heure du concert de Grade 2, je vais voir ce que ça donne et affiner mes questions pour l'interview prévue. Premier constat : les trois protégés de Tim Armstrong de Rancid (il a produit et sorti leurs deux derniers albums) sont vraiment des minots, avec un bassiste au look oi! (cheveux rasés, polo Fred Perry, bretelles, Doc Martens). Deuxième constat : ils maîtrisent vraiment bien leur sujet, à savoir la scène et les morceaux entraînants. Sans surprise, ils donnent dans le street punk avec des chansons plus frontales, d'autres plus mélodiques. Le bassiste et le grand guitariste (qui fête aujourd'hui ses 24 ans !) échangent fréquemment de micros, chantent respectivement et le batteur défonce derrière. Vraiment. Le public ne s'y trompe, répondant de plus en plus présent et commençant tout juste à être chaud bouillant quand c'est malheureusement la fin. 3-4 chansons de plus et ça aurait été le feu. Excellente surprise donc et je suis très content de pouvoir échanger quelques mots avec eux plus tard.

War On Women ayant déclaré forfait, c'est le groupe de punk mélo Fastlane de Bordeaux qui l'a remplacé au pied levé. Enfin, ils ont dû appuyer sur l'accélérateur pour être là en temps et en heure. La rumeur dit qu'ils étaient en plein barbecue chez eux, le midi, quand on leur a proposé de venir. Et ils ont accepté, merci à eux, même si de mon côté la déception était grande. Je me rattraperai au Fest en Floride à la Toussaint, où War On Women est programmé, au milieu de 250 autres groupes de punk rawk et assimilé.

20h30, je retourne sur la Zguen Stage pour The Last Gang, qui n'est pas le dernier groupe à jouer... ni le dernier gang à sonner comme The Distillers. C'est qu'elle en aura influencées, Brody Dalle, et motivées des meufs à prendre la guitare et chanter, et c'est tant mieux. «More women on stage» comme on dit et si l'équité est loin d'être atteinte, on dénombre quand



©Vincent BN

même environ un quart des groupes avec au moins une musicienne, en espérant que bientôt on n'ait plus besoin de compter. On pourra en revanche toujours compter sur les Californiens de The Last Gang pour envoyer du bon punk-rock. Et les vieux Californiens de Circle Jerks alors ? Ont-ils encore de bons restes ? Ce sont quand même des papys historiques du punk HxC qui sont sur scène, avec le chanteur Keith Morris (Black Flag, Off...) et ses dreads qui lui arrivent aux genoux, le guitariste originaire Greg Hetson (Bad Religion, Redd Kross), l'imposant bassiste Zander Schloss qui n'est là «que» depuis 1984 et nouveau «gamin» dans la bande, le batteur Joey Castillo (Queens Of The Stone Age, The Bronx) qui n'a que 56 ans. On est un peu sur un culte culte clan, là, non ? [Désolé, j'ai maté hier un docu sur Arte et les gogols en cagoules blanches...] Les morceaux dépassent rarement la minute 30, avec souvent quelques sauts de cabri de Greg et Keith parle beaucoup entre les titres. On est à mi-chemin entre un concert et un prêche mais respectueux, on se tait et boit ses paroles. Pas de «ta gueule et joue» déplacé à déplorer. À la fin du set, je retrouve Jack, guitariste de Grade 2 que j'avais précédemment hélé pour l'interviewer mais il avait souhaité que ça se fasse après le concert de Circle Jerks. Normal. Un peu de flottement pour récupérer tout le groupe mais je remercie Vincent et Victoire, Xtremes organisateurs, de s'être démenés pour que cet excellent moment ait lieu. Notamment quand ma camarade Dina, pleine de spontanéité et pour marquer le coup avait acheté un cadeau sur un stand pour fêter l'anniversaire du Jack, qu'on voyait pour la première fois ! Il était tout surpris et ému. Interview à retrouver dans le prochain numéro, le 53. Le feeling est tellement bien passé à discuter, rire, que le temps aussi, nous faisant complètement rater le concert des locaux de Dirty Fonzy sur la Zguen Stage, annoncés quelques semaines auparavant en remplacement des Canadiens Flatliners initialement prévus. [Petit aparté, beaucoup de groupes sont contraints d'annuler des tournées (ou parties), avec l'augmentation de tous les coûts, etc..., ça ne va pas s'arranger et le meilleur moyen d'endiguer cela, c'est encore d'aller aux shows et de prendre ses places à l'avance, quand on le peut.] Bien dég'

mais on se console comme on peut avec la vidéo du Wallabirzine et le très joyeux bordel qui s'en dégage, avec le final sur «My baby left me for a dirty fonzy» où le groupe fait monter sur scène tous les bénévoles. Moins Vincent, le chargé de comm', qu'on retient avec notre interview. Désolé encore Vincent, j'espère être quand même invité à nouveau l'année prochaine. Smiley. Tout ça pour rappeler que leur «We are an xtreme family» n'est pas qu'un slogan. Cela se ressent sur les larges sourires et rides ornant les visages, synonymes d'une fête bien réussie.

23h15, le final dans la salle est assuré par Flogging Molly et leur punk-rock celtique américano-irlandais (on pense bien sûr aux Pogues). Il fallait prolonger la zguen attitude (marque déposée) et bonne ambiance des Dirty Fonzy juste avant et la troupe menée par Dave King s'y est bien employée. Rien à redire là-dessus. Après, je concède être un peu sectaire donc comme pour les binious, les mandolines, violons, banjos ou autres accordéons dans mon punk-rock ne me ravissent guère. Mais encore une fois, en scrutant le public et en échangeant avec celles et ceux qui attendaient Flogging Molly, tout le monde semble avoir passé un bon moment, et c'est bien là l'essentiel. Je crois que j'ai déjà écrit ça précédemment mais va trouver trente formules différentes pour parler des groupes et postule donc au W-Fenec.

C'est Change qui avait la lourde tâche de clôturer cette neuvième édition de l'Xtreme Fest à l'extérieur. Pas forcément ma tasse de Kro, ni la leur d'ailleurs, le groupe de punk HxC ricain étant straight X edge (pas d'alcool, de drogue...). Ce qui leur permet de courir, sauter partout, lever bien haut les manches des guitares, même si d'autres groupes moins sobres le font tout autant. Un bon petit high kick et coup de massue derrière la nuque pour se dire au revoir et prendre rendez-vous sans faute l'année prochaine afin de souffler la dixième bougie de ce très très chouette festival, qui coche toutes les bonnes cases. Et que dire de cet after bénévoles-VIPs à base de karaoké ! Il a mis un peu de temps à se lancer (faut dire qu'on attendait pas sagement et bien d'autres étaient encore en train de bosser) et nous a

fait perdre Sid et Jacob, bassiste et batteur de Grade 2, en day off le lendemain avant un concert à Paris, qu'on avait débauchés et que j'avais inscrits pour chanter du Arctic Monkeys (avec leur consentement bien évidemment) ! Jack, le guitariste fêtant ses 24 ans ne pouvait, lui, pas partir comme ça et est donc resté avec d'autres festivaliers amis s'étant tapés l'incruste, à chanter, danser, jusqu'à ce qu'on se fasse gentiment virer vers 5h-6h du mat.

Jour 5 (lundi 1er août)

C'est donc frais comme des Gardois un lendemain de feria qu'on quitte notre Air Bnb à midi pétante, pour rentrer sur Montpellier et tomber en rade 1h après, sous un soleil de plomb, à attendre la dépanneuse au bord d'une 2x2

voies, nous amenant dans un garage perdu au milieu d'une zone artisanale à 15 kms de Rodez, sans agence de location de voiture disponible autour. C'est finalement un covoitureur qui nous sauvera la mise.

Festival trop chouette, after épique, retour apocalyptique et RDV en 2023 pour encore plus d'xtreme et de zguen.

Un grand MERCI à Pollux Asso, son staff, les bénévoles et plus spécialement à Vincent. Coucou à toutes les personnes positives et amies croisées sur ce fest.

■ Guillaume Circus

Photos : Junk WBZ et Vincent BN



@Vincent BN



PILORI

QUAND BIEN MÊME L'ENFER ET LE DÉLUGE S'ABATTRAIENT SUR NOUS

[Terrain Vague]

Âmes sensibles s'abstenir. Pilori, c'est une forme d'urgence grind-punk mêlée à un son black-metal et à la puissance du hardcore, bref, ça défonce.

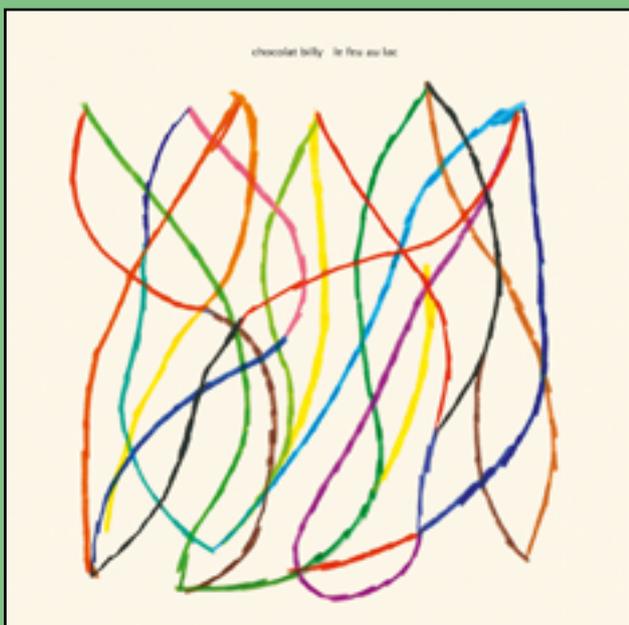
Noire, glauque et expéditive, la musique du combo ne fait pas franchement dans la dentelle (encore que l'ultime «... Et le déluge», plus doom, laisse entrevoir un goût certain pour des éléments plus clairs), il faut donc s'accrocher avant de se lancer dans l'écoute de l'album. Le titre est une première alerte, Quand bien même l'enfer et le déluge s'abattraient sur nous, il ne

donne que peu de place à l'espoir, tout comme l'artwork, très réussi, qui présente une forme de tsunami acéré faisant passer la vague d'Hokusai pour un spot de hipster apprenti-surfer. Passés ces avertissements, on fait face à une déferlante de riffs qui s'abattent sous notre crâne, occupant tout l'espace sensoriel pour nous isoler du monde et nous matraquer jusqu'à l'épuisement. Les Rouennais apprécient les instruments de torture et se servent de leurs instruments, de leurs mots (en français et écrits dans le digipak car peu audibles vu le niveau de growl) et de leur son (capté par Bertrand Lebourgeois, mixé par Cyrille Gachet qui s'est aussi occupé de Year Of No Light, Yarotz, Fange ou Verdun et masterisé par Brad Boatright, (guitariste de From Ashes Rise) qui a un très long CV où apparaissent Kyle-sa, LLNN, Bossk, Torche... une équipe qui était déjà à l'œuvre pour leur sortie précédente, À nos morts).

Plus qu'un simple poteau sur lequel tu te fais afficher, Pilori est un rouleau compresseur qui fait vraiment très mal par là où il passe mais derrière cette brutalité, on peut trouver quelques déflations lumineuses (j'aime beaucoup cette phrase : « D'influenceur à équarisseur, il n'y a qu'un seul clic, ou un pouce en l'air comme dans les jeux du cirque. »... Quand bien même l'histoire n'a pas validé cette idée du «pouce» pour décider du sort du gladiateur), quelques respirations pour un métal plus aérien mais tout aussi saturé. De quoi pouvoir se soigner quelque peu l'âme avant de se remettre la tête dans la bête.

■ Oli





CHOCOLAT BILLY

LE FEU AU LAC

[Kythibong Records]

L'air de rien, les Bordelais de Chocolat Billy fêtent cette année leurs vingt ans, en même temps que la sortie de leur septième album, *Le feu au lac*. On retrouve à travers ce disque tout ce qu'on adore chez le quatuor : une pop joyeuse, cette folie légère provoquant de nombreux sourires et une palette sonore large pour éviter la monotonie. Aux premières écoutes, on vit avec cette sensation de doutes : «Bon sang, est-il bon ou mauvais ?». Assurément, moins immédiat et

rock que *Délicat déni*, *Le feu au lac* est comme un bon thé, il doit être chauffé à bonne température et doit se laisser diffuser selon un temps précis, sinon son apport n'est pas optimal. Après plusieurs écoutes, l'avis devient plus définitif : c'est une réussite.

Chocolat Billy, c'est quand même un joyeux bordel très expressif. Dansant à souhait, ce nouvel album fout le feu sans embraser le dancefloor. Plutôt construit pour un voyage intérieur, *Le feu au lac* nous emmène vers des contrées mélodiques empruntant autant à l'indie-pop («Où vas-tu Zolatala») au post-punk («Watch out»), à la musique caribéenne ou africaine («Jacques revient de la pêche», «Cinecitta»), au slam («Je danse dans le noir») ou encore à la soul-world psychédélique («Contre toute attente»). Contrairement aux apparences, cette formule hybride à doses expérimentales n'est pas indigeste, bien au contraire. Elle séduit parce que non seulement cette œuvre est bien écrite, maîtrisée et soignée, mais surtout parce que les membres de Chocolat Billy ont assez d'expérience pour savoir rendre ses morceaux concis (excepté «Devant derrière Californie», aucun titre ne dépasse 4 minutes), les aérer et les équilibrer, éviter les redites, trouver les bonnes sonorités pour les graver dans le cerveau de l'auditeur sans le gaver, comme ce clavier lead qui joue un peu le rôle de fil rouge dans ce *Le feu au lac*.

■ Ted





NOISE

MUSIC

IT'S A TEAM
IT'S A TEAM
IT'S A TEAM

IT'S A TEAM
IT'S A TEAM

WEB ZINE

CRITIQUE

MATH

YOUR HEAD

M



TEAM!

PURE PASSION



CHRONIQUE

O

W

IT'S A TEAM!

DIY BUT HONESTY

1997 VS 1998

TEA M

MUSIC DEBONER!!!



ICI LE MMS

NO

BEN SI

EN FAIT!

PERSEVERANCE AMOUR



MINDED

MENNINGS & RNR

WARVIN

MOWNO

QUI NE CONNAIT PAS MOWNO ? DEPUIS 25 ANS, CE MÉDIA EN LIGNE - QUI A DÉBUTÉ SOUS LE NOM DE BOKSON - S'EST FAIT UNE PLACE PRÉPONDERANTE EN FRANCE DANS TOUT CE QUI TOUCHE À LA MUSIQUE INDÉPENDANTE. QU'ELLE SOIT ROCK, HIP-HOP, FOLK, PUNK OU JAZZ, MOWNO BALAIE L'ACTUALITÉ MUSICALE DE MANIÈRE TRANSVERSALE. MATTHIEU CHOQUET, SON FONDATEUR, NOUS A ACCORDÉ UNE INTERVIEW À L'OCCASION DE CET ANNIVERSAIRE, RÉCOMPENSÉ PAR UN TRÈS JOLI LIVRE D'INTERVIEWS ILLUSTRÉES QUI ONT MARQUÉ L'AVENTURE MOWNO.

Bonjour Mowno, avant toute chose, l'équipe du W-Fenec vous souhaite un joyeux anniversaire pour vos 25 ans. Que reste-t-il du Mowno de 1997 ?

Matthieu Choquet (fondateur de Mowno) : Merci Ted ! Je dirais qu'il reste le principal : la curiosité, l'impatience constante de découvrir de nouvelles choses, le plaisir de les partager avec nos lecteurs, le bonheur d'avoir la possibilité de faire cohabiter les rock stars et ton groupe de potes, toujours tenter de concrétiser les envies qui nous passent par la tête et qui font sans cesse grandir Mowno. 25 ans, c'est un cap franchi, mais je crois qu'on s'amuse encore plus qu'à la première heure aujourd'hui. En regardant par dessus mon épaule, je dois avouer que je suis assez fier du chemin qu'on a parcouru sans jamais renier notre passion, en soignant une certaine éthique. Ce qu'est Mowno aujourd'hui, c'est assez chouette !

Avant de parler du livre spécial anniversaire, commençons par le commencement. Pourriez-vous revenir sur la genèse de cette belle aventure et définir les grandes lignes de son histoire ?

Cette aventure, elle est à l'image de tout un chacun : les choses se jouent souvent sur un coup de dé. En ce qui me concerne, ce sont surtout des rencontres de l'époque lycée. Des potes qui jouent dans des groupes, qui te mettent le nez dans leur collection de disques et de fanzines, qui te laissent repartir de chez eux avec des piles de vinyles sous le bras pour en faire des cassettes. De là, tu découvres un univers, une culture à part entière à laquelle tu as envie de contribuer. Puis c'est l'âge où tu prends bien soin de cultiver ta différence !

Je n'étais pas assez bon - du moins, pas assez bosseur - pour être musicien, donc j'ai vite trouvé ma place de l'autre côté de la barrière. Ça, c'était en 1997. De là, sous le nom de Bokson, on a sorti quelques numéros qu'on distribuait comme beaucoup de confrères chez les disquaires. Puis internet est arrivé, et un ami qui se lançait à l'époque dans la conception de sites m'a proposé de m'en faire un. Je le dis souvent mais, en échange, il m'a fait promettre de bien le remplir et je crois avoir tenu parole. À l'époque, il me semble qu'on était parmi les tout premiers en France à migrer en numérique. Bokson a ainsi fait son chemin jusqu'en 2009, date à laquelle on a décidé de profiter d'une refonte totale pour changer de nom. Depuis, les versions de Mowno s'enchaînent, on améliore régulièrement comme on peut, et on laisse libre cours à nos envies d'évolution.

Quelles étaient vos références médias à l'époque du démarrage ?

Pour ce qui est des magazines, Rage a été assez déterminant je dirais. C'était le plus fanzine des magazines et leur ligne éditoriale avait tout du parti pris. Sinon, je lisais autant de fanzines que possible. Je me souviens de Positive Rage, de Ramasse Ta Jambe, de Punk Planet pour les USA. Mais le plus important a été Kérosène, un fanzine de Nancy dont chaque sommaire était une explosion de découvertes et de confirmations. C'est grâce à Dan qui en avait la charge que je me suis lancé. À ce moment là, je n'avais aucune idée de la façon dont fonctionnait un fanzine. Peut être que je me faisais toute une montagne de ces initiatives finalement très artisanales... J'ai donc écrit une lettre à Dan - il n'y avait pas les

mails encore - avec une multitude de questions auxquelles il m'a répondu par retour de courrier. J'étais comme un dingue. J'ai donc suivi ses conseils à la lettre, puis il a toujours soutenu chacune de nos sorties jusqu'à ce que Kérosène s'arrête. Là, j'avais presque déjà atteint mon but ! (Rire)

Comment fonctionne Mowno ? Est-ce qu'on se trouve sur un schéma avec une sorte de grand gourou et des disciples qui partent à la guerre ou c'est vraiment collégial ? De manière générale, comment vous répartissez-vous les tâches au sein de l'équipe ?

Il faudrait interroger l'équipe mais je crois qu'on est entre les deux ! Je dois avouer qu'on a un fonctionnement très pyramidal mais sans la rigidité qu'on pourrait imaginer. J'ai toujours considéré que, pour le sérieux et l'image de notre média auprès des artistes, labels, et attachés de presse, il fallait un garant de la ligne éditoriale, un interlocuteur principal qui aille aussi à la guerre. Je ne flique pas, par contre je contrôle tout, je veux constamment savoir ce qui se passe. Je suis à la cool, mais je veux m'assurer que chaque rédacteur respecte ses engagements et deadlines, tout en ne perdant jamais de vue qu'ils sont tous bénévoles et qu'il font tout ça par plaisir. Mais ce plaisir ne doit pas «coûter» à Mowno en termes de «professionnalisme» vis à vis de chacun de nos interlocuteurs. C'est très long de se construire une image, mais on peut très vite la détruire. Une fois cela bien intégré de part et d'autre, j'intègre les goûts de chacun, je relaie les propositions ou propose/incite moi-même en fonction des affinités musicales de chacun. J'ai aussi mis en place des outils internes qui permettent aux rédacteurs de se positionner sur des chroniques ou interviews quand il peuvent, quand ils veulent, et d'être autonomes. Nous sommes une petite trentaine désormais donc ça nécessite forcément une organisation bien huilée. L'équipe comprend des rédacteurs, des photographes, nos fidèles alliés de We Are Blow qui veillent sur le site, et Louise, notre responsable partenariat, qui occupe une place très importante et stratégique aujourd'hui.

Quel est votre statut ? Association ? Entreprise ? Aucun ? J'imagine que pour éditer un

livre, il faut le faire via une structure.

On a longtemps été en association puis, pour des raisons de simplicité administrative, on est récemment passé en auto-entreprise. Aussi parce que je passe un temps fou sur Mowno et que ça peut me permettre de me récompenser un peu selon ce qui reste après frais, charges et dépenses. Cela dit, je ne crois pas que l'édition d'un livre impose un quelconque statut.

Pour financer les frais, vous passez par le shop et la publicité. Est-ce que cela suffit ? N'est-ce pas compliqué de bien choisir ses annonceurs car j'imagine que vous avez déjà eu des propositions farfelues ?

Le shop ne finance pas les frais, il s'auto-finance lui-même. Que l'on fabrique des t-shirts ou qu'on imprime des livres, le premier objectif est de se rembourser, ce qui n'arrive pas toujours très rapidement. Et quand ça arrive, les gains sont généralement réinvestis pour de nouveaux modèles ou d'autres initiatives, comme le livre. Quant à la publicité, c'est très variable mais c'est quelque chose que l'on développe depuis quelques mois parce que c'est notre principale source de revenus. Mais ce n'est pas open-bar pour autant : dans la très grande majorité des cas, nous travaillons avec des annonceurs musique pour ne pas polluer le site et rester cohérent avec ce qu'on a toujours été, et l'image qu'on a toujours donnée. En résumé, si une pub est efficace et apporte une information supplémentaire à nos lecteurs, tout le monde est gagnant.

Un point important à aborder qui fait l'essence d'un media : la ligne éditoriale. Mowno passe en revue l'actualité rock, pop, folk, électro mais également le hip-hop et le jazz. Cette ouverture a toujours été là dès le début ou s'est-elle construite au fur et à mesure de l'évolution de son lectorat ?

Contrairement aux fanzines que je lisais à mes débuts, très souvent punk/hardcore/noise, Bokson a immédiatement pris le parti de la diversité. Dès le départ, je me suis entouré de deux potes afin qu'on se répartisse les esthétiques : Tony Fanouillet s'occupait du hip hop, Benoit Beauchaine se chargeait du reggae, et moi du rock. Les choses ont fait que la ligne éditoriale n'est pas restée aussi comparti-

mentée par la suite, mais on est toujours resté très ouvert. Le fil rouge de Mowno, c'est très clairement le rock, le noise, le punk, le post-hardcore, l'émo 90, le math-rock, le garage, le psyché qui sont mes genres de prédilection. Le reste, c'est l'équipe qui l'amène et qui le fait évoluer au fil des arrivées et des départs. J'ai beau avoir la décision finale d'une publication, je tiens à ce que tous ceux qui contribuent prennent plaisir et parlent de ce qu'ils aiment. Ça a eu le mérite d'offrir à Mowno une évolution très naturelle, et finalement assez cohérente.

Qu'en est-il de la partie «Partenariat» ? Est-ce que vous êtes plutôt un média qui gère ses affaires de son côté ou vous ouvrez à des collaborations ou des partenariats de temps en temps ?

Tout dépend de quel type de partenariat tu parles. Les seuls que nous avons se font sur des événements, concerts ou festivals, ou sur des sorties d'albums, comme lorsqu'un groupe ou label nous offre la possibilité de proposer un album ou EP en avant-première exclusive

avant sa sortie. Ce qui est très souvent le cas sur Mowno. Mais nous sommes ouverts à toute proposition !

Combien Mowno représente-t'il d'heures par jour à titre personnel ? J'imagine que vous avez d'autres activités à côté ?

Il y a vraiment toutes les professions représentées au sein de l'équipe Mowno, ce qui explique les contributions très variables, tant en termes de quantité que de régularité. On compte même un volcanologue ! Personnellement, j'y passe une très grande partie de mes journées et de mes semaines, au grand étonnement de ceux qui savent ce que tout ce temps passé me rapporte. Sinon, je suis freelance en communication et promotion digitale, en web-marketing et en graphisme. J'ai beau expliquer aux gens qui m'entourent que Mowno est une passion, un plaisir, pas un travail, ils ne comprennent pas. Et comme toute passion dévorante, ça ne va pas sans quelques sacrifices : Mowno régit totalement ma vie, ce qui demande beaucoup de compréhension et de





patience de la part de ta compagne et de tes enfants. Et de ce côté, je suis plutôt bien loti !

Nous remarquons, en tant que média ayant le même âge que Mowno, que ce qui a été finalement le plus compliqué pour continuer à traverser ces nombreuses années, c'est de garder cette fraîcheur et notamment une équipe de collaborateurs fiables. Comment gérez-vous cet aspect-là, le recrutement et l'organisation de l'équipe ? Car on sait que pour produire du contenu régulier de manière efficace, ça passe par une équipe compétente, forte et souvent soudée autour du projet.

L'actualité est tellement riche que j'ai le sentiment qu'on ne sera jamais assez pour la couvrir. C'est pourquoi nous faisons régulièrement des appels à contribution qui nous permettent de recruter de belles plumes, et des profils toujours très différents. Je vois en chacun une richesse ajoutée. Il n'y a pas d'âge, de formation ou tout autre critère auquel répondre pour nous rejoindre. Il faut être passionné, avoir envie de contribuer sérieusement à un projet sérieux, savoir un minimum écrire, maîtriser grammaire et orthographe. Et les débutants

sont évidemment les bienvenus : la plupart de nos recrues en sont d'ailleurs. Je leur laisse toujours le temps de s'améliorer, puis si vraiment le mur est infranchissable, on se quitte en bons termes. Bien sûr, je n'ai pas toujours eu que des satisfactions : certains passent rapidement pour ajouter une ligne à leur CV, pour parler de leur groupe ou celui de leurs potes... Mais heureusement, ce sont généralement des personnes douées et dévouées, ravies de prendre le train en marche, qui se greffent à l'aventure. Et effectivement, j'ai toujours été très surpris par l'investissement de chacun, cette fierté que certains expriment en se retrouvant sous notre bannière. Ça fait super plaisir toutes ces ondes positives !

Ce qui est frappant chez Mowno, c'est le soin apporté à votre média, le site est très joli, intuitif et complet, il y a des playlists Spotify, une radio, et même un rayon shop. Combien de temps cela vous a pris pour arriver à le rendre aussi complet ?

Merci déjà pour tous ces compliments ! Je dirais que les news, les chroniques, les interviews et articles sont la colonne vertébrale

de Mowno depuis les débuts de Bokson. C'est donc surtout la forme qui a été travaillée au fil du temps, grâce à We Are Blow encore qui a conçu un site qui puisse évoluer. C'est pourquoi, depuis disons 2015, je m'amuse régulièrement à refaire la vitrine ! Le reste est venu au fur et à mesure, au fil des opportunités ou de ce que j'ai pu apprendre en travaillant longtemps au sein du service commercial digital d'une maison de disques. C'est comme ça que les playlists sont apparues. Elles ne sont d'ailleurs pas que chez Spotify, chez Deezer et Youtube aussi. Le shop est arrivé dans sa première version en 2009 lorsque nous avons lancé notre première série de t-shirts, et la web-radio a été lancée en 2017, parce que c'est drôle à faire et que ça complète un peu cette idée de média «transversal» que je nourris un peu secrètement...

Concernant les playlists et la radio, qui fait les choix ?

Moi. Je mets les playlists à jour quotidiennement, au fil de l'actualité, et par cohérence : si on parle d'un nouveau single dans nos pages, il doit forcément être playlisté. On est sur le même fonctionnement pour la radio qui, elle, est mise à jour toutes les semaines. Vu qu'il n'y a ni pub ni bla-bla, ce ne sont que des playlists thématiques, selon l'heure ou l'humeur. On ne passe pas les mêmes morceaux la nuit et l'après-midi par exemple. Les principaux nouveaux titres y sont d'abord playlistés au sein du créneau nouveautés (deux heures par jour), avant de se répartir par genre ou mood.

Vous n'avez jamais pensé à devenir un label dans le prolongement de votre mission de faire découvrir des artistes ?

Ça nous a parfois effleuré l'esprit, mais c'est quand même une grosse responsabilité de prendre à sa charge l'oeuvre d'un artiste. Il ne s'agit pas que de fabriquer, de mettre en vente sur son site : il faut faire la promotion du disque et le distribuer pour qu'il existe vraiment et qu'un groupe n'ait pas l'impression d'avoir donné de la confiture à des cochons. Ce n'est pas notre travail. Par contre, on va prochainement s'en rapprocher, d'une certaine manière...

Vous avez organisé à un moment donné des

concerts à travers les soirées «Mind your head» à Paris. On a vu de très beaux concerts grâce à vous, c'est définitivement fini ou en suspens car il n'y a pas la moindre trace de nouvelles soirées depuis bien longtemps. Peux-tu revenir sur ce sujet et me décrire la charge que représente l'organisation des concerts ?

C'est une longue histoire. Au départ, on voulait organiser ces soirées pour nous faire plaisir, communiquer autour du nom Mowno et en sortir du contenu vidéo qui puisse être diffusé sur notre site. Pour ça, on a collaboré avec des programmeurs sur le principe de cartes blanches produites par leurs salles : leur réseau solide permettait de décrocher une tête d'affiche, puis nous activions notre propre réseau pour compléter le plateau et axer sur la découverte. Ça n'a pas vraiment fonctionné sur la première à la Maroquinerie (dDamage, Lab°, I am un chien), donc on a dévié vers La Flèche d'Or où on a fait un gros sold-out avec Marvin, GaBLé, Papier Tigre et Fordamage. Puis on est parti sur un rythme de croisière plus modeste, toujours à la Flèche d'Or, puis au Point Ephémère, et enfin à Petit Bain. Il y a eu de jolis coups comme Metz, Cloud Nothings, Civil Civic... Malheureusement, certains tourneurs refusaient de plus en plus de «brander» leurs concerts, des programmeurs nous ont rapidement laissé avec notre seul réseau, donc on s'est un peu essoufflé, avant d'abandonner. On a fait une vingtaine de soirées, chacune a toujours été précédée d'une grande excitation, mais quand le public ne répondait pas forcément présent, on se sentait responsable vis à vis de la salle alors que ça nous coûtait toujours plus que ça nous rapportait. Donc on s'est finalement épargné une pression inutile et coûteuse. Encore une fois, c'est un autre travail, et pas vraiment le nôtre...

Quel regard portez-vous sur l'évolution de la musique indépendante et de son «industrie» (labels, tourneurs, RP) en 25 ans ?

Tout ce petit monde s'est quand même fortement professionnalisé. J'ai du mal à comparer les époques en ce qui concerne les labels et tourneurs. Je ne sais pas s'il y en a plus ou moins. Ce qui est sûr, c'est que tous travaillent autrement parce que les outils ne sont pas les mêmes, le public non plus, les tendances mu-

sicales encore moins. Puis internet a quand même tout bouleversé. L'évolution la plus notable que je puisse constater se situe plutôt du côté des attachés de presse, indispensables et omniprésents aujourd'hui alors qu'ils étaient un luxe au début des années 2000. Il y a peut être moins de charme à tout ça, mais force est de constater que ça fonctionne beaucoup mieux du point de vue du média que nous sommes. Sinon, plus globalement, on se réjouit particulièrement du retour de l'objet qui ne soit pas CD ; et en ces temps de pénurie de matières premières, on déplore la main mise des majors sur la production de vinyles qui relaient salement les initiatives artisanales plus précaires au second plan en ne leur laissant que les miettes.

Est-ce que vous suivez la presse musicale papier et en ligne ?

Je suis plutôt la presse en ligne que je consulte plusieurs fois par jour dans le but de relayer les dernières actualités sur le site. Cette veille quotidienne complète bien tout ce que l'on peut déjà recevoir par mail. Mais du coup, elle ne laisse plus beaucoup de place à la presse papier que je lis très occasionnellement faute de temps, mais toujours avec plaisir.

En ce moment, New Noise alerte sur la possible fin prochaine de ses activités du fait d'un manque de ventes. Auriez-vous pu vous investir dans un projet de magazine papier comme celui-là ?

Ça m'attriste forcément parce que c'est très important qu'un magazine comme celui-là existe. Il est sans doute en train de faire naître des vocations, comme Rage a pu le faire il y a 25 ans. J'ai du mal à imaginer qu'il puisse disparaître alors qu'il est seul sur cette esthétique. Pour moi, il ne fait pas de doute que les lecteurs fidèles vont se mobiliser et que les différents acteurs de la musique rock en France ne vont pas laisser faire. Durant notre parcours, oui, il est arrivé quelque fois que ça me traverse l'esprit mais ça m'a finalement toujours paru être un cap trop difficile à franchir. Je ne me voyais pas me lancer dans un tel chantier, et prendre autant de risques. Puis il y a eu ce livre, le plaisir retrouvé de la page blanche, de la mise en page, de l'objet. Ça nous a donné envie de poursuivre dans

cette voie et de lancer un support papier pour Mowno. Ça ne sera pas vraiment un magazine, pas un mook non plus, ce terme mis aujourd'hui à toutes les sauces... Sans jouer sur les mots, on préfère celui de 'revue' qui ne sous entend pas une réelle régularité. Il sortira tous les trois mois environ, sans pression, et sera disponible uniquement via notre shop en ligne. Il sera du même format que le livre, avec une couverture rigide également, et comprendra au moins 120 pages. Pour la diffusion, pas de kiosque ou de dépôt vente : on a très envie de compter uniquement sur notre communauté, et de développer notre circuit fermé. Ce qui est Mowno n'est disponible que chez Mowno. Point barre. L'idée est donc de proposer un objet qui se collectionne, de s'éloigner autant que possible du magazine conventionnel même si le contenu sera assez similaire avec des interviews, des articles, mais aussi quelques chroniques et rubriques pensées spécialement pour ce support. Surtout, il comprendra - systématiquement si on le peut - un split 45t avec des titres inédits. Le premier réunira It It Anita et La Jungle qui ont chacun enregistré un nouveau morceau pour nous. Et pour connaître le tracklisting du second, je peux te dire qu'on a déjà hâte de le sortir. Voilà, on continue d'ajouter des cordes à notre arc, on poursuit cette quête de transversalité comme je te le disais. Mowno reste définitivement sur le web, mais ne sera plus vraiment un webzine, pas vraiment un magazine, pas vraiment un label, mais un peu tout ça à la fois. C'est très excitant, très ambitieux et même un peu flippant car on cumule toutes les crises et pénuries au sein d'un même projet. Mais si ça passe en cette époque bien pourrie, que nos lecteurs nous suivent, et que les choses s'améliorent ensuite, on aura peut être fait le plus dur...

Passons maintenant au livre anniversaire, il s'agit d'un bel ouvrage illustré de photos contenant 100 conversations réparties sur 25 ans avec des artistes de tous bords. Comment est né cette belle idée et pourriez-vous nous en parler en détail ?

C'est quelque chose que je voulais faire depuis longtemps, et qui a généré pas mal de frustration durant ces dernières années, au sein de ma vie professionnelle notamment qui me



donnait l'impression de perdre beaucoup de temps. À vrai dire, il n'y avait pas une grande ambition derrière ce projet, commerciale en tous cas. J'ai juste réalisé que tout ce temps passé sur Mowno était finalement confié à un serveur. J'avais l'impression de ne rien posséder, que tout pouvait disparaître du jour au lendemain. J'ai donc eu une énorme envie de toucher tout ce travail, pour qu'il reste, qu'il passe de génération en génération, que mes gosses puissent garder ça précieusement le jour où je ne serai plus là. Je dis souvent que si je n'avais pu faire que 3 ou 4 exemplaires, je l'aurais conçu avec la même passion. Il se trouve que, finalement, c'est une réussite car nous l'avons d'abord imprimé à 200 exemplaires qui ont quasi tous été vendus avant même la sortie, seulement via notre site. À l'heure où je te parle, nous lançons un second tirage pour éviter la rupture de stock ! Quant au contenu, j'en ai fait une affaire toute personnelle : il s'agit des 100 interviews qui signifient le plus pour moi, parce qu'il s'agit de groupes plus ou moins connus que j'adore, de légendes vivantes ou non qui incarnaient chacun un but à atteindre, et des groupes ou artistes indépendants prestigieux que, étant plus jeune, je n'aurais jamais pensé décrocher en interview. Et pour chacune, je me suis chargé du graphisme dans un esprit proche du fanzine. Dans cette aventure, j'ai eu la chance de pouvoir être soutenu et accompagné par quelques photographes de talent, notamment Titouan Massé dont vous avez certainement déjà admiré le travail. La générosité dont il a fait preuve à mon égard a été une vraie chance, et s'est avérée déterminante pour l'existence de ce livre qui a une énorme valeur sentimentale pour moi.

Pour terminer, voici des questions courtes pour des réponses courtes (ou pas !)

Combien d'articles en 25 ans ?

À l'heure où je te parle, le site compte 22372 posts, tous formats et rédacteurs confondus.

Combien de personnes derrière Mowno depuis 25 ans ?

Impossible de te dire précisément. J'ai tenté de toutes les lister dans les remerciements du livre mais j'ai très certainement dû en oublier.

À vue de nez, je dirais environ 80.

Combien de lecteurs ?

Depuis 25 ans ? Impossible de le savoir. Mais si tu connais une combine pour répondre précisément à cette question, je suis preneur !

Combien d'heures d'écoutes musicales par jour ?

J'écoute constamment de la musique. Ça doit représenter au moins 6 heures par jour, je dirais. Mais je dois avouer que, étant aussi très intéressé par l'actualité sportive, je me laisse aussi pas mal aller à quelques talk shows radio. J'aime assez l'ambiance PMU, quand ça s'engueule, et que ça sent bon le Ricard et les cacahuètes, ahaha.

Combien de claques musicales par an ?

C'est très variable. Jamais assez semble être une réponse appropriée.

La plus grande satisfaction que vous avez eue depuis 25 ans ?

Ça peut paraître con, mais le seul fait d'avoir toujours gardé cette motivation et cette passion intactes est une vraie satisfaction. Et bien sûr, on tire aussi pas mal de fierté du chemin parcouru, d'avoir emmené Mowno jusqu'à une certaine reconnaissance.

La pire chose (ou le pire choix) que vous ayez fait avec Mowno ?

Il n'y en a pas, en tous cas aucune qui me vienne. Ou alors peut-être le fait d'avoir parfois ouvert très ponctuellement notre ligne éditoriale à des groupes un peu plus mainstream histoire de voir si ça flattait nos statistiques. Heureusement, notre éthique a toujours pris le dessus.

Avez-vous déjà pensé à tout stopper ?

Plein de fois, forcément. Mais ça fait un bail que ça ne m'est plus arrivé.

La meilleure interview ?

Au-delà de celles qui sont d'ordre affectif et qui restent en mémoire parce que tu les as longtemps attendues, les meilleures sont souvent celles où le courant passe bien, où le groupe est intéressé par tes questions et se livre, jusqu'à dévoiler des choses très personnelles.

Je me souviens de ce long début de soirée en terrasse de café avec Fink, un entretien génial avec Dennis Lyxzen (Refused) dans les loges du Trianon, un autre plein de franchise et de sincérité avec Joe Talbot (Idles) abordant les décès de sa fille et de sa mère... Et il y en a plein d'autres. Tous sont dans le livre !

La pire interview ?

Même chose. Quand un groupe est en promo, n'a pas - ou plus - envie et expédie l'interview, tu rentres toujours chez toi un peu frustré. Malheureusement, ce n'est pas rare !

Le meilleur concert ?

Sans hésitation Fugazi dont je suis un énorme fan, jusqu'à la mort. J'ai eu la chance de les voir en 1995 à Angers, puis deux soirs de suite en 1999, à Poitiers et Nantes. Pour moi, il n'y a pas meilleur groupe sur scène, il n'y a pas plus intense et généreux. Je pourrais aussi citer le concert furieux d'At The Drive-In au Confort Moderne juste avant qu'ils sortent Relationship of Command, la reformation de Refused au Bataclan, et plus récemment Idles au Primavera au milieu de milliers d'anglais festifs et bienveillants chantant les chansons par coeur.

Le pire concert ?

Je n'en ai pas le souvenir. J'ai du très vite l'oublier.

La meilleure anecdote ?

En 1998, au festival Aucard de Tours, j'ai interviewé NRA avant leur concert. À l'époque, je prenais également des photos pour illustrer mes articles et je me suis donc retrouvé en fosse photographe pendant leur set. À un moment, le guitariste m'a tendu la main pour me faire monter sur scène, ce que j'ai refusé par timidité. Le public des premiers rangs a commencé à me siffler donc, par orgueil, j'y suis allé. Il a alors retiré sa guitare pour me la passer et me faire jouer devant les milliers de spectateurs présents. Je grattouillais un peu dans ma piaule à l'époque, mais j'ai été incapable de sortir un accord, j'étais au bord de la syncope. C'était gênant sur le moment mais j'en ai toujours gardé un bon souvenir car, pendant 10 secondes, j'ai pu me rendre compte de l'effet que ça faisait de jouer devant tant de monde !

La pire anecdote ?

J'ai un souvenir qui me revient mais qui reste finalement une belle histoire. En 2007, j'ai eu l'occasion d'interviewer El-P - aujourd'hui dans Run The Jewels - à l'occasion de la sortie de son deuxième album solo. J'aime beaucoup cet artiste depuis l'époque Company Flow et le rencontrer était une des étapes que je comptais bien cocher sur ma liste. Bref, l'interview démarre, le mec est à fond, me donne des réponses bien développées et, au bout d'une dizaine de minutes, je me rends compte que mon enregistreur n'a pas démarré. Je me suis totalement liquéfié et lui, à l'image de son implication dans ses réponses, s'est pris la tête à deux mains, désespéré. On a continué l'interview et, à la fin, il m'a gentiment proposé de répondre de nouveau aux questions du début, ce qu'il a fait comme rien ne s'était passé. Le chaud et le froid dans une seule et même interview...

Où vous voyez-vous dans 25 ans ?

Certainement pas devant un ordinateur à écrire sur la musique : Macron aura beau réformer la retraite autant de fois qu'il le veut, j'y serai bel et bien. Là, je prendrai le temps d'écouter mes disques.

Un conseil à donner à une personne qui souhaite monter son média en ligne en 2022 ?

Qu'elle soit certaine de là où elle met les pieds si elle veut le faire sérieusement parce que, pour constituer et fidéliser une cible 'de niche' comme la notre, ça demande beaucoup d'abnégation et de persévérance. Mais si l'essentiel y est - c'est à dire passion, motivation, et envie de partager ses goûts et opinions - tout est possible !

Un dernier mot à ajouter ?

Vraiment ? Tu en veux encore ? Je n'ai jamais autant parlé de ma vie. Merci à vous, ainsi qu'à tous ceux qui m'accompagnent depuis le début, et aux lecteurs qui nous suivent le plus fidèlement possible.

Merci à Adrien et Matthieu

■ Ted

Photo p. 133 : Fanny Billard



CAÏMAN

A LA LUEUR

[Autoproduction]

S'auto-définissant assez librement comme «un groupe indé chantant en français», Caïman est une chouette respiration pour l'auditeur que je suis, tellement habitué aux envolées survoltées et amplifiées de la passionnante musique qu'on appelle communément le Rock. Un peu de finesse dans un monde de brutes, beaucoup de tristesse dans ce monde abrupt : bienvenu dans l'univers torturé de Caïman.

Premier album du trio mené par la voix sensible et énigmatique de Chloé Serme-Morin, *À la lueur* est un disque qui mérite plusieurs écoutes attentives pour tenter d'en percer tous les secrets. Voici typiquement le genre d'album que je pourrais laisser de côté très longtemps, et qui, une fois sur ma platine, va happer mon esprit et hypnotiser chacun de mes sens pour me laisser envouter par le chant de sa sirène. Un peu comme il y a (déjà) un quart de siècle quand je me suis pris de passion pour la candeur et la délicate violence des Tourangeaux de Cornu (dont le timbre de voix de Chloé me rappelle Julie Bonnie). Chanson noire («Gris»), morceaux pop rock sans complexe transpirant l'urgence («Le dehors», «Les oiseaux de nuit»), musique atmosphérique et libérée («Météores», «A la lueur»), tout convient à Caïman qui excelle dans cette garde-robe sonore sans limite.

Il y aurait tellement à dire à propos des sensations procurées par Caïman que le mieux est de se laisser bercer par les mélodies entêtantes de ce premier album sans faute et si délicat. Lâcher prise pour mieux apprivoiser ses émotions et succomber au talent de composition et d'interprétation de Chloé, Tommy et Jonathan.

■ Gui de Champi





RED MOURNING

FLOWERS & FEATHERS

[Bad Reputation]

Si tu pensais que les Red Mourning allaient se ramollir après leur passage par la case acoustique (quelques titres regroupés sur l'EP *Unchained*), c'est raté, le combo nous revient chargé à bloc avec des compos ciselées pour nous mettre à genoux. Soit que l'on s'incline face à la beauté des harmonies couplées à la puissance des riffs, soit que l'on se retrouve avec les rotules désarticulées par le groove imparable qu'ils injectent dans leurs titres. Les puristes du «c'était mieux avant» pourront avancer que le chant clair et mélodique a supplanté les parties les plus bourrines (même s'il en reste des traces sur le furieux «Aeon's crest» ou «Forget I'm alone») mais les Parisiens ont toujours joué sur les deux tableaux, c'est juste que la balance finit plus par pencher du côté lumineux. Leur amour du blues et des guitares pures se ressent également davantage («Blue times», «Alien language» ou «Auburn» pour ne citer que les titres où c'est le plus évident), le combo peut être pris en exemple quand il s'agit de mélanger les ambiances, les instruments et faire honneur à différents styles et influences sur un seul et unique morceau (le très beau «Six-pointed star»). Place aux fleurs et aux plumes, place donc à davantage de douceur pour des plages poignantes et quelques autres qui semblent encore plus violentes.

■ Oli



WE HUNGRY

ALL IN GREYS

[Autoproduction]

Je ne sais pas si ce sont les animaux sur la pochette ou le fait que Djo - qui m'a donné ce CD quand on s'est croisés lors de l'Xtreme Fest - a été récemment batteur pour Les Rats (c'est aussi un bon bouliste, mais c'est une autre histoire) mais je m'attendais à du punk à chiens ou un truc alterno franchouillard 80's. Rien de tout ça et très agréable surprise donc en écoutant cet EP de 6 titres. D'autant que je trouve qu'on gagne en qualité au fur et à mesure des morceaux. Le punk-rock incisif du début («All in greys» et «Really happy») avec quelques riffs tranchants à la *Good Riddance* se montre plus varié qu'il n'y paraît dès «Bam bam» et «No will», avec une basse bien présente et entraînante, agrémentée de quelques chœurs bien sentis. On pense à *Down By Law*, *Ten Foot Pole*, les premiers *Bad Religion* (notamment sur l'intro de «The Gladiators»), bref, ce punk-rock mélodique californien début-mid 90's mais pas trop mélo non plus. La production assez brute mais de qualité permet d'éviter que l'ensemble ne sonne lisse ou fade et place le trio parisien dans le même esprit que ce qu'avait fait *Permanent Rust*, chroniqué dans notre numéro 48. Et on finit en beauté avec «The beauty» (elle est un peu facile celle-là, désolé), mon titre préféré, parfait melting pot de tout ce qui a été décrit précédemment. Allez hop, un nouveau groupe à suivre !

■ Guillaume Circus

LES FRANCOS

LA ROCHELLE

@JC FORESTIER











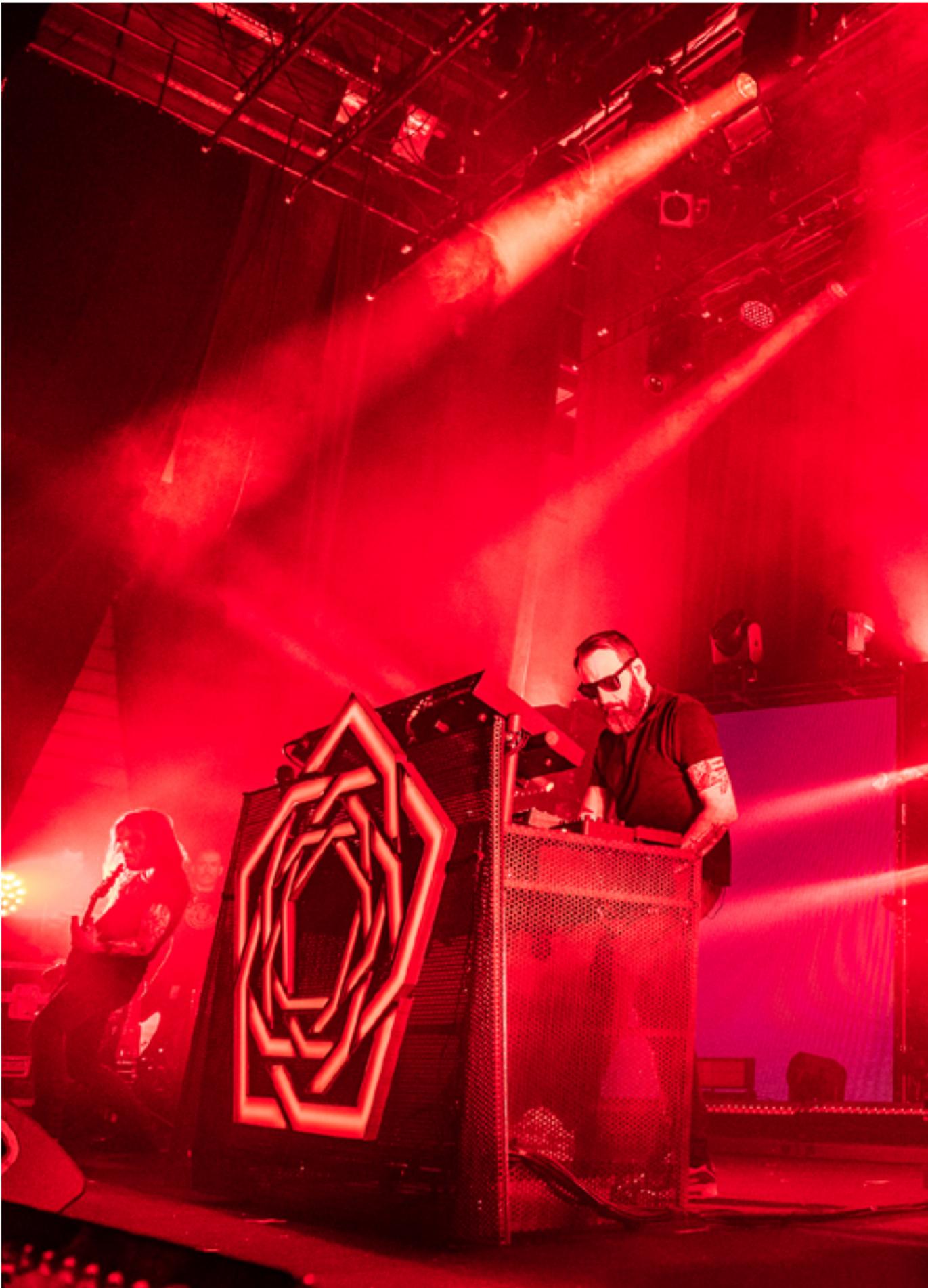








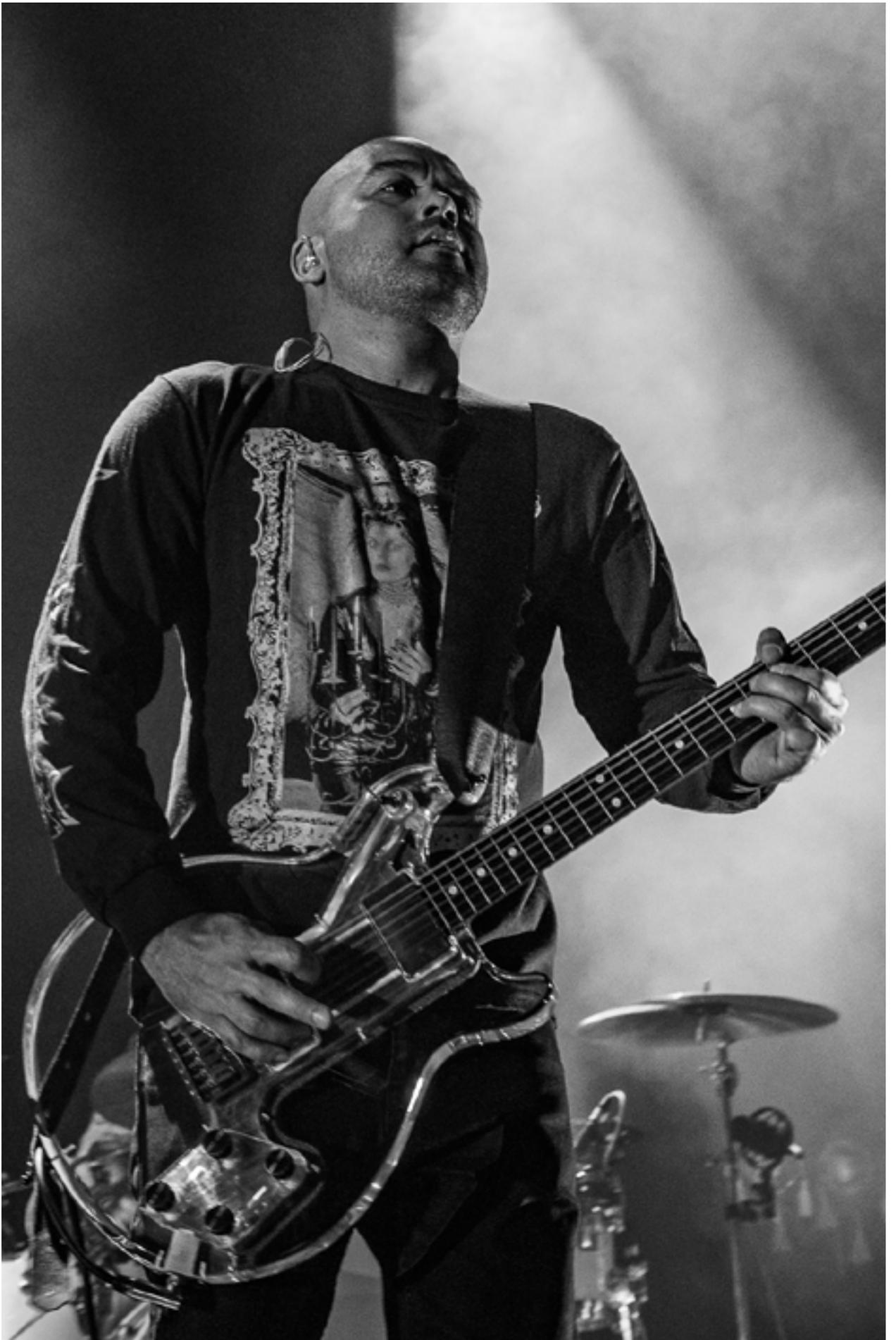
























OSLO TROPIQUE

ENTRE LES MAINS DES ROBOTS

(La tête de l'artiste)

Oslo Tropic. Dans cette logique d'une liaison géographique improbable, ce quatuor aurait également pu s'appeler Toulouse Pacifique. Toulouse, parce que Christophe Rymland (guitare-chant), Mégane Rymland (basse), Metty Bénistant (batterie) et Benjamin Entringer (guitare - ex-Ulster Page) y sont originaires et parce que Christophe chante en français. Pacifique, parce que c'est musicalement rock, voire stoner, et on ne peut pas ne pas penser aux Queens of the Stone Age à l'écoute de certains titres (comme «Non-stop» versus «No one knows») ou des très incisifs «Nuits verticales» ou «Un pavé dans

l'écran», aux guitares énervées et à la basse imposante. Mais Oslo Tropic peut calmer le tempo sur d'autres tracks comme «Barbara» ou «Les camions bennes» pour mieux laisser la place au chant. Celui-ci est engagé, à consonance politique, sociétal. On y retrouvera les thèmes de la surconsommation («Les camions bennes»), le cirque politique saturant un espace médiatique omniprésent («Les chaînes info»), la colère des individus face à ce spectacle télévisuel mais qui restent bloqués devant l'écran («Un pavé dans l'écran»), la première guerre mondiale («Barbara»), en écho avec le «Barbara» de Prévert. Et le style surréaliste et sobre de Prévert se retrouve sur les titres plus poétiques, plus romancés. Bref, les Toulousains s'inscrivent dans la lignée des Luke, Deportivo, Eiffel, ces groupes estampillés rock français parce qu'ils savent combiner l'énergie simple du rock'n'roll avec une approche littéraire plus complexe. Oslo Tropic, un oxymore climatique qui sait souffler le chaud et le froid, entre rébellion et mélancolie, entre riff agressif et spleen mélodique.

■ Eric

Photo : Carlos Olmo





AHASVER

CAUSA SUI

(Lifeforce Records)

Eryn Non Dae, Zubrowska, Dimitree, Drawers, Psykup, Toulouse a vu émerger de nombreux bons groupes, quand des membres de ces bands s'unissent pour en former un nouveau, avec en renfort un gars de Gorod (plutôt basé à Bordeaux), ça donne Ahasver. Un combo qui a travaillé dans l'ombre durant plusieurs années avant d'éclater au grand jour (quel bel artwork ! Inévitablement signé Jouch) avec un premier album signé chez Lifeforce Records (label qui a bossé/bosse sur Heaven Shall Burn, Doyle Airence, Destinity, Between the Buried and Me, Caliban, Trivium...). Ahasver donc, un nom issu d'une légende médiévale à propos d'un immortel, nommé Ahasverus, il serait le «juif errant», condamné à attendre le retour de Jésus qu'il n'a pas voulu aider... Le personnage est un symbole de faute et de peine, il est souvent accompagné de malédiction et son «histoire» est à la source de nombreux personnages de fiction (Sue, Dumas, Baudelaire, Goethe, Apollinaire, d'Ormesson, García Márquez...), depuis quelques siècles, croiser Ahasver n'était pas synonyme de bonne nouvelle. Les amateurs de mythe et de théologie vont devoir revoir leur copie car cet album correspond à ce que les Grecs de l'Antiquité appelaient une «Evangelion».

Se présentant comme «progressif», le quintet est avant tout aussi métal qu'alternatif, jouant avec les effets, les sonorités et les intonations pour, selon les mesures, paraître plutôt death,

plutôt rock, plutôt math, plutôt core, plutôt post... Un animal polymorphe qui transforme en or tout ce qu'il touche car quelques soient les chemins pris, ils aboutissent à des parties particulièrement réussies, qui communiquent parfaitement bien entre elles et forment un tout très cohérent. Causa sui, loin d'être là par génération spontanée, résulte de l'amalgame des différents talents de ses membres qui ont laissé libre cours à leur imagination pour composer des morceaux incisifs, relativement courts (pour cinq d'entre eux en tout cas), qui portent des éléments forts (un riff, un rythme, une ligne de chant...) qui, combinés, forment un bloc compact et solide qui ne ressemble à aucun autre. La variété apportée par le chant (aussi à l'aise dans la clarté que l'obscurité) donne du relief et permet de nous élever jusqu'aux plus hauts sommets (la cerise «Kings»). Quel impressionnant parcours sans faute pour cette première déambulation, on va donc suivre celui qui erre...

■ Oli



MANIC MAYA

HOPE

[Araki Records]

Un an après la sortie de son premier EP, *Helmet*, Manic Maya poursuit la présentation de son univers grâce à quatre nouveaux morceaux qui, contrairement au précédent EP (50% solo et 50% groupe), sont joués entièrement en trio : Myriam Bovis (basse-chant), l'instigatrice et tête pensante du projet, accompagnée de Paul Muszynski (guitare-chœurs) et Ciro Martin (à la batterie, désormais remplacé par Frédéric L'Homme de Monsieur Thibault, OTTO et Louis Minus XVI). Enregistré à la Malterie à Lille, là où œuvre un ancien fenec dans une sombre organisation de concerts bruitistes de groupes portant

des sobriquets souvent rigolos, Hope confirme et affirme clairement son identité.

Une pop-rock électrique et étincelante qui nous prend par la main pour nous emmener vers des terrains bien conquis certes, avec une grosse influence de la scène indie-rock américaine 2000s, mais qui fonctionne terriblement bien quand c'est bien écrit. Et c'est justement là la force de Myriam. La démarche de Manic Maya me rappelle un peu (mais pas que !) celle de Ben Gibbard avec les premiers disques de Death Cab For Cutie avant que le groupe cartonne avec *Transatlanticism*, à la différence que la lilloise repousse les limites en ajoutant à la fois ce petit côté jazzy à son rock, qu'on ressent agréablement sur «The belly», et des éléments un peu corrosifs et tortueux comme sur «Bad karma» avec cette basse rétive qui fait toujours corps avec cette voix si charmante.

Et Manic Maya ne s'est jamais caché de jouer sur les deux tableaux. Déjà *Helmet* équilibrait le chaud et le froid, la mélodie à la puissance rythmique, les envolées musicales à des moments beaucoup plus impénétrables. On aime cette ambivalence et quand l'artiste va en parallèle s'échapper vers d'autres sphères - comme celle des *Secrètes Sessions* du label *Dur et Doux* - pour nourrir ses inspirations et ses envies musicales avec d'autres artistes qui, on n'en doute point, feront murir des idées pour un prochain album que l'on espère pour bientôt. L'espoir, toujours.

■ Ted



BASEMENT GARY

(pop punk, PACA)



KROD
RECORDS

LP light blue : 15€
CD digipack : 7€
pack LP+CD : 20€



THE BRADLEYS

CATCH IT AS IT GOES

[Autoproduction]

The Bradley's est le nouveau projet de Mathieu Kabi aka Jean-Loose, bien connu de nos lecteurs pour avoir été le guitariste chanteur de The Rebel Assholes et être producteur et réalisateur d'albums au sein du désormais réputé Indie Ear Studio (Flying Donuts, Athlète, Two Tone Club...). Un bon client quoi ! À tel point que sans avoir écouté la moindre note de son nouveau groupe, je me doutais que ça serait bien. Et tu peux d'ores et déjà enregistrer dans tes tablettes que mon surnom est dorénavant Nostradamus !

En guise de carte de visite, le duo, né pendant le premier confinement et composé également de Fred (ex Zakotrev), a fait paraître il y a quelques semaines (euh, quelques mois !) Catch it as it goes!, son premier EP sept titres. Dans un style «touche à tout» avec pour dénominateur commun les guitares saturées et les belles mélodies dans la grande tradition des sacro-saintes années 90, The Bradley's propose un ensemble de titres de qualité qui plaira assurément aux amateurs d'indie-rock et aux passionnés de musique dite alternative. Et alors que le groupe en est à ses balbutiements en ce qui concerne les prestations scéniques, nul doute que l'attachant duo renversera tout sur son passage sur les scènes de France et de Navarre (et le carrelage de ton PMU préféré). Qu'il soit abrasif («Catch us as it goes!» ouvrant le disque, «The link» sentant bon l'air de Seattle, «This door»), énigmatique («WDKW», «No!») ou même noisy («Tainted

noises»), The Bradley's, en toute décontraction, casse les codes du rock en laissant libre cours à ses envies et ses inspirations. Et quel plaisir de retrouver la chouette voix de Mathieu ! Et si tu me le demandes, j'aurais bien du mal à te dire quel est mon titre préféré, car ils sont tous différents mais tellement complémentaires pour définir l'indéfinissable palette musicale de The Bradley's. Un disque à écouter dans son intégralité pour en saisir toutes les subtilités et en apprécier toutes les valeurs. À bientôt sur scène les gars !

■ Gui de Champi





HOWARD

EVENT HORIZON

(Delta Fuzz Electronics)

«Event horizon» est un terme technique d'astrophysique qui détermine la zone dans laquelle un trou noir va s'étendre (enfin, d'après ce que j'ai compris), Howard s'intéresse certainement à ce sujet mais pour moi, «Event horizon» renvoie à une de mes madeleines de Proust. Parce que c'est aussi le nom d'un film qui allie le fantastique, le gore et l'horreur à la science-fiction, un film de la fin des années 90, œuvre de Paul Anderson (qui réalise ensuite Resident Evil ou Alien vs Predator) avec de bons acteurs (Sam

Neill et Laurence Fishburne entre autres) mais qui ne connaît pas franchement de succès critique et coûte de l'argent plus qu'il n'en rapporte. Peu importe, j'ai adoré ce film, son ambiance, son scénario, ses décors... Bref, c'est un film culte, pour moi et quelques autres. Et je pense que le groupe doit compter parmi les amateurs de ce long métrage car leur artwork kaléidoscopé peut évoquer les entrailles de ce vaisseau revenu d'on ne sait où. Au-delà de mon amour pour ce genre de cinéma et de pouvoir y faire référence ici, je trouve aussi des éléments intéressants de comparaison avec la musique proposée par Howard. Si tu n'as pas vu le film, je te le conseille fortement pour bien comprendre les lignes qui vont suivre mais aussi parce que c'est un «must seen». Avec cet alliage de chair et d'électronique, ce mélange entre l'humain et la machine, les frontières sont minces entre l'univers de l'âme et celui de la mécanique. Des boucles, des effets, des loops, des lignes mélodiques, Event horizon est habité par un esprit venu du passé alors qu'il est bel et bien dans le présent, ses architectes réussissent à créer des passerelles entre différents univers, des chemins qu'on emprunte pour ne plus finalement savoir dans quel sens on se trouve. On trouve aussi une forme de folie, issue de psychotropes ou de traumatismes ? Chacun se fera sa réponse mais ce qui est certain, c'est qu'il y a de l'amour là-dedans, et que tu vas avoir besoin de tes oreilles pour t'en rendre compte et atteindre les étoiles.

■ Oli



FURIOS FEST 2022

SAINT-FLOUR

@JC FORESTIER







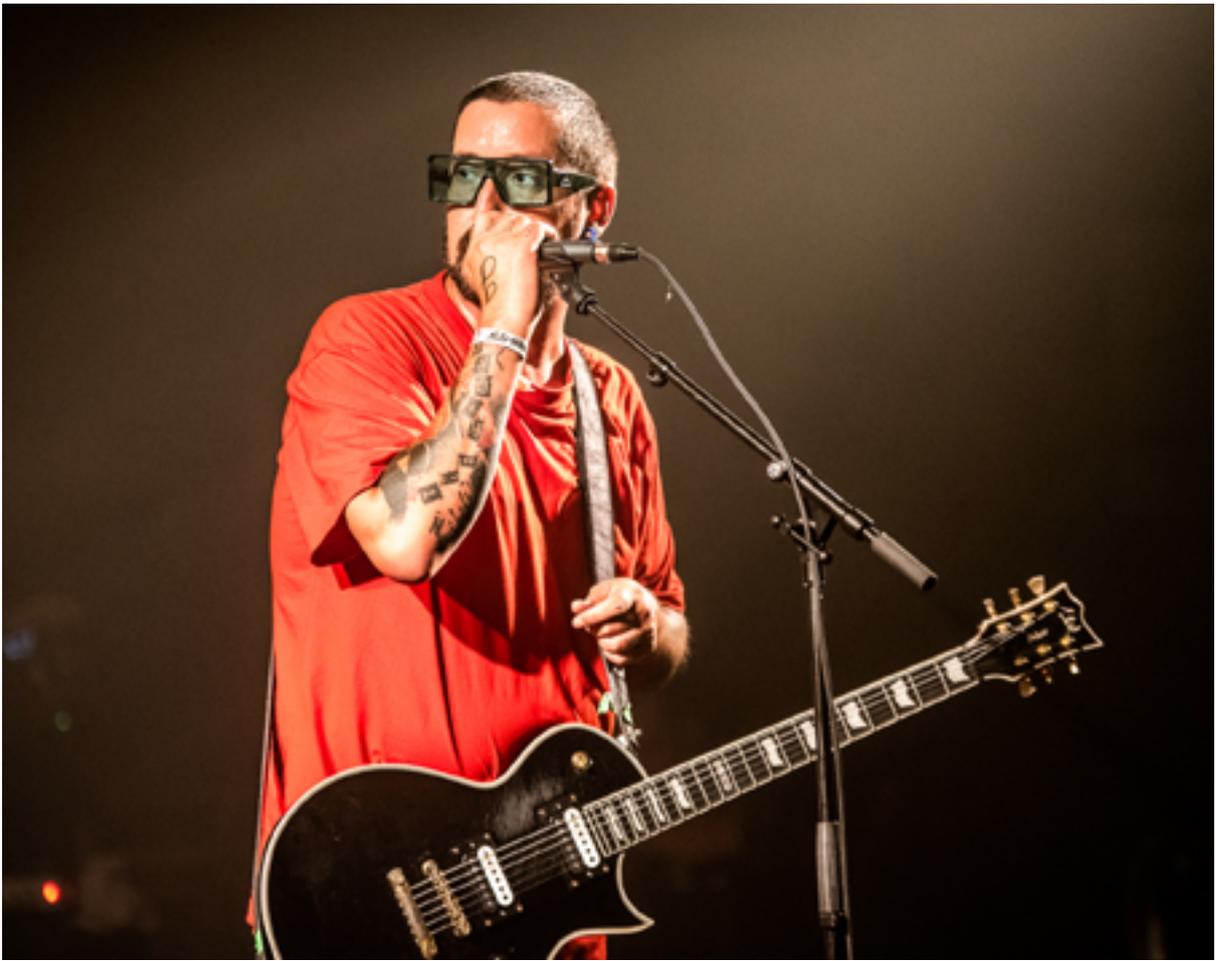






















W-FENEÇ

MAGAZINE



SKALD
LION'S LAW
DIRTY SHIRT
LES SHERIFF
UGLY KID JOE
THE DARKNESS
BURNING HEADS
HANGMAN'S CHAIR
WASHINGTON DEAD CATS
+ DE 250 PHOTOS PAR JC FORESTIER, NOLIVE ET OOFZOS

KARRAS
LAURA COX
METALLICA
POINT MORT
DIRTY FONZY
HEADCHARGER
TAGADA JONES
FOREST IN BLOOD
MICHAEL MONROE





CLEGANE

WHITE OF THE EYE

(Almost Famous)

Un EP, un split et un album, voilà tout ce qu'on a raté de Clegane puisqu'on les découvre uniquement avec White of the eye, mais il n'est jamais trop tard pour découvrir de bons groupes (et je jette un œil par-dessus son épaule pour trouver un fan de Stranger things qui s'est amouraché de Metallica cet été). Si pour toi, comme pour moi avant d'écouter l'album, Clegane rallume les souvenirs de Game of Thrones, le limier est une des brutes des plus attachantes de la «pop culture», sa relation avec Arya ou avec son frère Gregor ont marqué les esprits et les adjectifs qui lui correspondent peuvent bien entendu se coller

sur la peau du groupe : massif, musculeux, terre à terre, sensible sous la carapace, lent et puissant. Et si on devait mettre de la musique pour accompagner une présentation du personnage, on pourrait tout à fait mettre un titre de doom qui se construit doucement avant de tout écraser sur son passage. Excellent nom pour ce groupe car il est très évocateur et «sonne» quand bien même on ne connaîtrait pas Sandor.

Brut, rugueux, saturé, hurlé et contenant quelques épisodes clairs, passée la référence évidente à Cathedral, on arrive à se plonger dans leurs longs morceaux et à apprécier leur capacité à varier les idées (ce long passage «calme» au début de «Cara muerte») comme à amalgamer des sons sourds à d'autres plus aériens (c'est aussi le boulot du responsable de la production, ici Andrew Guillotin dont on connaît la qualité du travail avec The Arrs, As They Burn, Tigerleech...), le mariage est particulièrement réussi même quand le groupe va chercher les extrêmes au sein du même morceau («White of the eye»). Le chant lumineux donne parfois un petit goût psychédélique qui me ramène à Mars Red Sky quand les guitares se font plus stoner/rock («Water & stone»). Une fois que le vernis et la première impression se sont craquelés, on profite de toute la délicatesse de Clegane (cette ligne mélodique qui guide «Healed in vain» !) parce que ce n'est pas qu'un monstre froid qui avance sans se soucier de sa route, c'est aussi un petit cœur qui bat et qui saigne.

■ Oli





MELLANO SOYOC

ALIVE

(Ido productions - l'Autre Distribution)

Mellano Soyoc, c'est un peu comme Simon & Garfunkel ou Ashford & Simpson, étymologiquement parlant. Etymologiquement parce que

c'est un duo, composé de Mona Soyoc et d'Olivier Mellano. Mais musicalement, on est bien loin des deux autres duos précités. Car avec Mona Soyoc, moitié du duo iconique de dark wave des années 80, KaS Product et Olivier Mellano, guitariste polymorphe aux multiples collaborations et tout autant de projets singuliers, c'est la rencontre de deux artistes d'expérience et de caractère. Une rencontre qui aboutit à ce premier album de 12 titres, Alive. Une petite heure musicale durant laquelle on est guidé par le chant de Mona, qui sait retrouver ses intonations d'antan tout en incorporant des variations plus douces, plus profondes, même si la voix puissante, sombre et grave, aime parfois replonger dans des interprétations dark et punk. Au gré des tracks et des humeurs de Mona, Olivier l'habille d'une tenue musicale adéquate : New wave, post-rock, ambient, indus, folk, ... Bref, à l'image de l'artwork, Alive est riche, foisonnant, enivrant, mystérieux, et tout simplement beau.

■ Eric





ÉQUIPE DE FOOT

GERANIUM

[Yapéno / Luik Music / Ideal Crash]

Le géranium évoque l'amour et la passion, le bouquet de titres offert par Équipe De Foot serait donc une déclaration d'amour ? Ou une invitation à quitter un monde grisâtre qui part en lambeaux pour se réfugier dans un ailleurs plus coloré ? Que l'on suive le titre de l'album ou son artwork, on a deux interprétations possibles et les deux peuvent coexister.

Le duo footraque réussit à faire cohabiter les sonorités les plus translucides avec les distorsions les plus sauvages comme sur «SLVOTE» où le mélange clarté-grain est particulièrement savoureux, ou sur «Cosy nothing, moving coffin» dans lequel après avoir applaudi un morceau à la flute, on assiste à une explosion super Sonic Youthienne. Le combo amalgame pop («15 octobre», «Drunk at best») et rock («Think, blink, breathe, blink, speak, blink, breathe»), ajoute d'autres éléments comme ces quelques touches psychédélices sur «Melancholy eyes», un titre qui aurait pu naître à la fin des sixties (et qui pourrait presque figurer au tracklisting de *The piper at the gates of dawn* de Pink Floyd). Que ce soit avec les sons les plus purs (la guitare sèche de «Love, beers, and a queen size bed») ou les plus saturés («A silly seal, asleep, rolling down a hill»), Équipe De Foot sait jouer avec tout son éventail technique sans oublier le principal : l'accroche. Et quelles que soient la puissance ou la douceur déployées, ça nous chope toujours droit au cœur et nous hérise les poils. Ajoute

à tout cela une forme de nonchalance ou un air de «rien à foutre» à la Oasis («Quatre-vingt-quatorze», «Geranium») et tu as ta dizaine de morceaux, disparates, noisy, garage, électriques, surprenants mais toujours réussis.

Ce Geranium est d'autant plus beau qu'ils ne sont que deux à l'avoir fait pousser, se faire passer pour un groupe alors qu'on n'est qu'un duo guitare/batterie, c'est un bel exploit, bon nombre de bandes qui se mettent à quatre ou cinq pour ne pas arriver à ce niveau devraient en prendre de la graine...

■ Oli



EQUIPE DE FOOT

ON EST QUELQUES UNS DANS LA TEAM À ÊTRE FAN DE FOOT, ALORS POSER DES QUESTIONS PIÉGEUSES À EQUIPE DE FOOT, C'EST UN PLAISIR. BON, PLAISIR PAS FORCÉMENT PARTAGÉ DU CÔTÉ DES GIRONDINS QUI, EN FAIT, NE SONT PAS DE GRANDS AMATEURS DU BALLON ROND... TANT PIS, ILS RÉPONDENT QUAND MÊME ET ÇA FAIT UNE INTERVIEW ENCORE PLUS DÉCALÉE !

Baby foot ou Futsal ?

Alex : Futsal, le baby foot ça me stresse.
 Michaël : Baby foot parce que c'est rigolo.

Girondins ou Canaris ?

M. : Les Canaris, parce que c'est mignon.
 A. : Les Canaries, parce qu'il y fait chaud.

OM ou PSG ?

A. : ~_{ }_/~
 M. : PNL

City ou United ?

A. : City, c'est mieux non ?
 M. : Je ne sais pas...

France-Italie 2000 ou France-Allemagne 1982 ?

A. : Je suis assez expert en football pour ne pas tomber dans ce piège, France-Italie 2000.
 M. : On a fait un ciné concert sur France-Italie 2000, du coup je dirais Montluçon-Poitiers en octobre 2010, qui s'est terminé sur un match nul.

1998 ou 2006 ?

A. : 1998, 2006 j'ai pas vu.
 M. : 1998 étant l'année qui a vu apparaître dans ma vie Metal Gear Solid et Resident Evil 2, je dirais 1998.

Pop ou Rock ?

A. : Wow ! Je dirais Pop. 99% de ce que j'écoute à un lien de près ou de loin avec la Pop.
 M. : Pop parce que c'est le style de musique que faisaient les Beatles, qui étaient vraiment super.

Think ou Speak ?

A. : Je dirais Speak. La parole crée de la pensée. Drop the mic.
 M. : Speak aussi, parce que j'aime bien parler. D'aucun dirait même que parfois je parle un peu trop. Notre copain Benjamin m'a dit récemment qu'il trouvait que je parlais beaucoup, au début ça m'a vexé mais après je me suis dit qu'il avait raison mais j'assume parce que parler c'est un moyen formidable et gratuit de faire de la télépathie sans avoir besoin de s'entraîner pendant une vie entière pour au final se rendre compte que ça marche pas. Par-

ler, ça marche gavé et à chaque fois.

Marilou ou Chantal ?

A. : Si on s'en tient aux prénoms, je choisis Marilou. Après, Chantal et Marilou sont les noms à la fois de nos deux premiers albums, de personnes importantes dans ma vie et de mes deux guitares que j'aime à l'infini donc je ne devrais pas choisir.
 M. : C'est un peu comme choisir entre ma tatie et ma tatie, y en a une que je préfère mais je dirai pas laquelle pour pas vexer Alexandre.

Geranium ou Dipladénia ?

M. : Geranium bébé
 A. : Geranium à fond ! C'est notre meilleur album !

15 octobre ou 29 octobre ?

A. : Rien que parce qu'on ne nous parle pratiquement jamais de «29 octobre» je vais choisir cette chanson-là. Parce qu'elle parle d'un sujet qui me touche beaucoup et que quand je la réécoute 5 ans après sa sortie, j'ai envie de faire un high five avec mon moi du passé parce que je trouve que le texte est bien.
 M. : Perso, «15 octobre», puisque c'est une chanson qui parle de mon fils alors qu'il était pas né. Maintenant il est né et il est incroyable et je me rends compte qu'avant la vie était vachement moins cool.

Clip de «15 octobre» ou clip de «Quatre-vingt-quatorze» ?

A. : Clip de «15 octobre». Franchement voir ma tronche pendant 4 minutes dans le clip de «Quatre-vingt-quatorze», c'est un peu dur.
 M. : Pareil, «15 octobre», parce que j'ai rigolé grave à prendre 350 photos et à écrire des mots sur des post-it. On retrouve encore des post-it dans la maison avec marqué «ted» ou «it» dessus.

Le A ou I Am Stramgram ?

M. : J'ai joué dans les deux, et ce sont des groupes remplis d'amis à nous, donc je m'autorise le fameux «joker» qui est implicitement autorisé par les grands sages de l'interview à deux choix, dont les bureaux sont actuellement situés au dernier étage de la tour où ils font les interviews Konbini à deux choix.



A. : Le A, c'était beau, elles me manquent. Vincent je t'aime aussi mais il y a moins de disto dans tes chansons.

Nada Surf ou Sonic Youth ?

A. : Je dis Sonic Youth, comme ça Michaël peut dire Nada Surf.

M. : Nada Surf, comme ça je suis content parce que The proximity effect est un pur album de pop que j'aime fort. J'ai une super anecdote avec ce groupe mais je la garde pour les fois où je serai avec des gens en train de boire l'apéro et qu'on fera un concours d'anecdotes.

Garage ou Noise ?

A. : Plutôt garage, je crois.

M. : Dans le garage, ils font des supers refrains souvent. Du coup, garage.

Guitare ou batterie ?

A. : Guitare ! Va essayer de draguer en jouant «Wonderwall» à la batterie sur la plage.

M. : Guitare aussi, même si la batterie c'est super. S'il n'y avait que la batterie, la discographie d'AC/DC serait juste une boucle de la même partie batterie pendant 5 heures. Grâce à la guitare, il y a aussi des solos relous qui



permettent de savoir dans quelle chanson on est.

K7 ou vinyle ?

M. : Vinyle parce que ça fait de plus grandes pochettes, mais on a fait des K7 grâce au label Ideal Crash, et ils ont fait un truc pop-up super cool avec un Geranium, super bravo.

A. : Vinyle, parce que t'as pas besoin de rembobiner.

Rockschool Barbey ou Void ?

A. : Vu que le Void n'existe plus, je dirais Barbey.

M. : Le Void parce que c'était une salle incroyable qui a vu passer des trucs incroyables, et que c'est bien triste de plus avoir cette salle à Bordeaux. Mais Barbey est un super endroit, avec ma scène préférée du monde.

Bandcamp ou SoundCloud ?

A. : BandCloud.

Merci à Equipe de Foot et merci à Anne-Laure.

■ Oli

Photo couleur : Lily Bineau



LA FERME ELECTRIQUE

APRÈS TROIS ANS D'ATTENTE ET DEUX ÉDITIONS ANNULÉES SUITE AUX RESTRICTIONS SANITAIRES LIÉES AU COVID19, L'ASSOCIATION FORTUNELLA ET LE COLLECTIF DE LA FERME DE LA JUSTICE ONT PRIS LE TEMPS DE SE REMETTRE EN QUESTION AFIN DE PROPOSER À LEUR FIDÈLE PUBLIC UNE 11ÈME ÉDITION DE LA FERME ÉLECTRIQUE LA PLUS RÉUSSIE POSSIBLE. LA TEAM W-FENEC ÉTAIT PRÉSENTE LES 2 JOURS (VENDREDI 8 ET SAMEDI 9 JUILLET), ET CETTE ANNÉE ÉTAIT DE LA MÊME FACTURE QUE LES PRÉCÉDENTES : RICHE EN ÉMOTIONS !

À une trentaine de minutes de Paris en transport en commun, se trouvent des festivals qui valent vraiment le déplacement. La Ferme Électrique en fait partie et si vous lisez notre magazine, il est fort possible que vous ayez aperçu l'un de nos reportages sur ce «petit» festival situé dans un ancien corps de ferme à Tournan-en-Brie dans le 77. Organisé pour les passionnés et par des passionnés de musiques alternatives amplifiées tous styles confondus ou presque (pop, rock, électro, punk, expérimental.), La Ferme Électrique est littéralement hors des sentiers battus, à l'opposé de la majorité des autres festivals musicaux plutôt portés sur la rentabilité que la vision artistique, qui doit rester tout de même le cœur d'un événement de ce genre. Ici, la

priorité est le confort total des festivaliers, tant au niveau musical (il y en a pour tous les goûts), que de l'univers (décors uniques et animations étonnantes), en passant par l'état d'esprit du lieu de manière générale (prix respectables, productions locales pour les repas, équipes et bénévoles toujours à l'écoute).

Si bien que l'organisation a prévu pour cette édition un peu spéciale de réduire la jauge des festivaliers, pour les mettre davantage à l'aise, ainsi que la liste des groupes programmés afin de mieux rémunérer les artistes qui ont souffert de la crise. Autre modification, et non des moindres : le déplacement de la scène «Grange» à l'extérieur pour mieux profiter des concerts (elle était à l'intérieur) et libérer de





TAEGER BURSLEM



MARY BELL



l'espace, très bonne idée car moins étouffant et plus ouvert. Quant à la programmation, en plus d'être légèrement réduite, elle consacre également un peu moins les artistes de rock très électriques aux guitares burnées et met plutôt en avant des formations peut-être un peu plus singulières et pointues. Au bout d'une journée, le manque de guitares, de basses et de batteries est total pour les passionnés de rock en tout genre. Enfin, concernant le camping, hormis la mise à disposition de chargeurs de batterie de téléphone, rien n'a véritablement changé, on retrouve avec plaisir le goût de la rigolade et de la fraternité entre voisins et les bonnes douches froides pour faire redescendre les grammes d'alcool accumulés la veille.

Comme à chaque fois, La Ferme Électrique nous a concocté un beau programme hors scènes avec pas mal d'animations (telles que la Kermesse Électrique avec jeux et tombolas, un stand broderie, un atelier fanzine, l'habituel cabinet des curiosités avec ses fameux instruments de musique), de multiples services

(comme un stand de tatouage à l'ancienne, sans machine), d'évènements (une exposition des œuvres de l'artiste Marion Chombart de Lauwe et des sérigraphies de Mathieu Desjardins, une conférence «Rock et Polar» animée par François Muratet) et d'aménagements sympas (une plage avec bar à cocktails) sans parler du décorum avec des murs habillés par AIM et Zomeka Elzingre. La liste n'est peut-être pas exhaustive mais ça vous laisse imaginer l'ampleur des activités de ce lieu bouillonnant, devenu depuis plus d'une décennie un vrai pèlerinage pour les passionnés d'arts pluridisciplinaires. Maintenant, place à la musique ! Avant d'aborder les artistes présents lors de cette 11ème édition, sachez en préambule que Married Monk, Le Nom du Groupe et Grive ont dû malheureusement annuler quelques semaines avant le début du raout. Idem concernant les anglais de Crows, mais eux ont été contraints de décommander leur venue la veille de leur show pour cause de Covid. Un petit réajustement du line-up s'est opéré pour ne pas pénaliser les participants.



YOU SAID STRANGE

Vendredi 8 juillet

Suite à un accueil chaleureux de l'équipe de La Ferme Électrique, visiblement très comblée de retrouver ses festivaliers à l'entrée, nous prenons nos marques sur ce territoire que nous connaissons tant et nous dirigeons sur le côté gauche pour découvrir la formation Taeger/Burslem présente sur la scène Sauvage (petite scène en plein air). Comme son nom l'indique, ce duo est composé de Vincent Taeger (aka Tiger Tigre et ex-Poni Hoax) à la batterie et de Oliver Burslem (ex-Yak), Ces derniers qui partagent également une autre formation nommée Group O, se sont rencontrés via un ami commun, à savoir Yannis Philippakis de Foals. Leur musique soignée et exigeante emprunte autant au kraut-rock qu'à l'afro-beat, à la noise-rock qu'au punk. Sans chant (ou presque), leur œuvre est une sorte d'expéri-

mentation évolutive qui ne trouve guère de défaut à nos yeux. Chaudement recommandé par l'ami JC, You Said Strange a éclairé le public de toute sa classe sur la Grange (grande scène extérieure). Ici règne le même constat, pas grand-chose à redire sur la pop-rock très mûre et psyché des gars de Giverny : show très carré dans lequel les guitares font résonner leurs mélodies impérieuses sur des rythmes chaloupés. Cette journée ne pouvait pas mieux démarrer, qui plus est dans des conditions météo optimales.

Dehors, Contumace fait grincer et hurler sa Fender. Le projet solo drone post-industriel de Lionel Fernandez, membre de Sister Iodine, Ibiza Death ou encore Antilles, nous triture les oreilles avec cette guitare passée sous multi-effets et qui n'a apparemment pas besoin de feuille de route pour naviguer. C'est cool 15



minutes, mais ayant le besoin de poursuivre notre envie de rythmes et de mélodies, nous filons à la rencontre de Hoorsees. Le quatuor parisien, signé chez Howlin' Banana (Baston, Johnnie Carwash, TH Da Freak) et remarqué par KEXP, répand son indie-pop mélodique et lumineuse à l'Étable, la scène intérieure du festival, et a l'air de convaincre les gens présents. Même si la musique d'Hoorsees reste bien exécutée avec une belle générosité, son style a tendance à nous provoquer l'ennui sur la longueur. C'est l'inverse qui se produira avec les curieux personnages de Murman Tsuladze. Le trio, comptant dans ses rangs un ex-membre de La Femme, nous a fait l'effet d'un profond dépaysement avec son électro psychédélique synthétisée aux saveurs orientales. Intrépide, la formule «ballades post-soviétiques» a de quoi nous foutre sur le cul, surtout que l'énergie, la sueur et les déhanchements étaient au rendez-vous. On se serait cru dans une fête improvisée bien schlag comme on les aime, mais entre les mers Noire et Caspienne. La sueur n'a pas eu le temps de sécher avec Mary Bell dans l'Étable. Les punks féministes (3/4 du groupe

est féminin), qui rappellent la fougue de Bikini Kill, ont lâché les volumes et sorti quelques déflagrations qu'on a encore en tête telles que «Minimoi» ou «Sacrificed». C'était tellement convaincant que le quatuor a dû revenir sur scène pour rejouer quelques morceaux à la fin de son set. Joe & The Dassinettes accompagne en fond sonore notre repos bien mérité, quoi de mieux qu'un groupe de reprises punk métal de Joe Dassin pour passer du bon temps ? La Ferme Électrique, c'est aussi beaucoup de fun et de convivialité ! Les franco-anglais de Madmadmad clôturent cette première journée, c'est peu de dire qu'ils étaient attendus. Devenu accro à leur punk-funk-électro mutant via Proper music et More more more, le trio (un batteur, un bassiste-Moog, un guitariste-synthé-percussions) est un véritable laboratoire vivant sur scène, les sons hétérogènes fusent de partout et nous a retourné le cerveau. Ce groupe est une machine de guerre et nous vous recommandons d'urgence d'aller vivre cette expérience et cette inventivité bluffante dès qu'ils passent près de chez vous.







ARTHUR DE BARY



LA FELINE

Samedi 9 juillet

Comme lors de chaque édition, les programmeurs avaient prévu un réveil «en douceur» sur le parvis du café de la Croix Blanche au centre-ville de Tournai. Ce fut chose faite avec les bordelais de Stop Il amateurs de blues et de country trash. Malheureusement, notre fine équipe ayant choisi de s'échapper pour se reposer les oreilles et le corps au bord des arbres d'un lac situé à une dizaine du site du festival, nous n'avons pu assister au spectacle. C'est Arthur de Bary qui ouvre les hostilités à la Grange avec l'ensemble de son groupe. L'ex-guitariste d'ENOB (présent sur l'affiche du festival en 2019) a choisi un chemin beaucoup plus personnel, une poésie triste sur un habillage musical pop/chanson, influencée par Alain Bashung, Tom Waits, Christophe ou encore Nick Cave. Sensible et touchant, l'univers sombre d'Arthur de Bary permet progressivement de préparer nos oreilles à la suite. Et c'est La Féline, projet mené de front par la philosophe-journaliste-auteure Agnès Gayraud, qui vient bercer l'Étable avec sa pop fragile. Tout comme Arthur peu avant, elle met

en évidence la profonde relation entre textes (décrivant des moments de vie) et chansons. La Féline a ce petit truc gracile, propre et délicat qu'on aime bien.

C'est tout l'inverse avec le duo de Musique Post-Bourgeoise. Eux, c'est plutôt une machine pour distiller une électro minimaliste et tapageuse et un micro pour vociférer des colères tel un opposant politique s'exprimant en direction d'un peuple résigné. C'est intense et efficace et le public semble s'être pris d'amour pour ce groupe mené par le cravaté et ganté Olivier Urman, lui-même artiste plasticien, pour qui le monde n'est rien d'autre qu'un décor fait de souvenirs, de vestiges et de reliques, considérant que l'homme possède plein de biens qu'il met de côté et qu'il oublie. C'est un autre décor plus loin auquel nous assistons : celui de Tout Bleu. Ce projet est celui de Simone Aubert, que l'on connaît via Massicot et Hyperculte, groupes ayant respectivement joué à La Ferme Électrique en 2016 et 2018. Ce festival est une grande famille ! Tout Bleu propose des sonorités évoquant l'odyssée et provoque chez nous une sensation de magie et de rituel



MUSIQUE POST BOURGEOISE







mystérieux insaisissable, un show intense qui n'est pas forcément à la portée de tous. Il faut juste avoir une passion pour les nappes (sorties des claviers, guitare, violon et violoncelle), les rythmes légers, l'expérimentation, la transe, la légèreté et l'espace.

Dans le même temps, jouait dehors le duo Jean-Paul (association de Jean et Paul de Nursery, autre groupe passé dans la prog' de la Ferme en 2016) dont les effluves sonores loufoques fabriquées à base de synthés, de boîtes à rythmes et de chants farfelus font chavirer une belle bande de personnes acquises à sa cause. Quelle cause ? Juste s'éclater et donner du plaisir, tout simplement. Et ça marche plutôt bien car le duo ne s'impose pas de grandes contraintes techniques, leurs titres sont assez dépouillés et font mouche, même si leurs chants sont perfectibles en termes de justesse. Le groupe que nous attendions tout particulièrement, et qui fait quasi consensus à la rédaction, se tient à peine plus loin vers la Grange. Il s'agit des Johnny Mafia et de leur respectable parcours discographique mâtiné de garage-rock, de punk-rock complété d'un côté pop ultra accrocheur. Venus soutenir la sortie de leur petit dernier, Sentimental paru l'année dernière, les gars de Sens ont donné le maximum à une audience très réceptive à leur style. Comment ne pas succomber à «Aria», «Trevor Philippe» ou à des titres moins récents comme «Crystal clear», «Feel fine, feel time» ou «Sleeping» ? Un très bel exemple de l'ambiance électrique que nous étions venus chercher dans cette ferme. Pas vraiment remis de nos émotions, nous nous

faufilons dans l'Étable pour essayer de profiter de l'ambiance du show d'Il Est Vilaine (joli jeu de mot au passage). On retourne sur une installation électronique avec deux gugusses en mode club, c'est la fièvre du samedi soir et ça contraste totalement avec ce qu'on a pu voir avant. Les parisiens apportent des touches intéressantes de pop 80s funky, parfait pour un public qui, avouons-le, est majoritairement né dans cette décennie donc potentiellement plus enclin à apprécier.

Il est presque 1h du matin, alors que nous voyons Encore préparer toutes ses machines et claviers, on se dit que c'est trop pour nous. Nos écoutes sont en train de faire une overdose de sons synthétiques et ne seront plus réceptives à toutes formes de techno ou autres courants électroniques. Les premières chansons du duo strasbourgeois seront là pour le confirmer. Dommage, on se serait bien refait un petit concert gorgé de sons acoustiques avant d'aller poursuivre les festivités au camping ou d'aller se diriger dans les bras de Morphée. C'est finalement la dernière solution que nous choisirons et ce n'est peut-être pas plus mal car La Ferme Électrique n'est pas de tout repos, même avec une programmation moins conséquente.

**Merci à Lola et à La Ferme Électrique.
Coucou à Guillaume, Flo, et aux deux Marie.**

■ Ted
Photos : Ted et
Guillaume Vincent (Studio Paradise Now)



JEAN-PAUL



JOHNNY MAFIA



JOHNNY MAFIA

HUGUI(GUI) LES BONS TUYAUX

Salut Gui de Champi, comment s'est passé ton été ? En forme pour attaquer la rentrée et cette nouvelle saison de tuyaux ? T'as réfléchi, mis de côté quelques pépites à faire découvrir aux aficionados de cette rubrique, à moi et à nos éventuels futurs invités ? Bah ouais, tu l'évoquais quand on a démarré l'année dernière, il va falloir convier d'autres Guillaume pour tchatcher musique. Bon, je crois que ça dépendra aussi, beaucoup, de ma propension à rendre mes papiers à l'heure, surtout quand c'est moi qui dois commencer. À ce propos, quand sortira ce numéro 52 du W-Fenec, j'espère que j'aurai mis un terme à la mise en page de notre fanzine papier qui regroupe tous nos échanges de la saison 1, avec un petit épisode bonus des familles. Un fanzine HuGui(Gui) les bons tuyaux, nom de nom ! Mais tu me connais, rien n'est moins sûr. Ahaha ! Mais tu me connais aussi, même si ça prend le temps, j'honore toujours (hum, presque) mes engagements. Sinon, tu n'as pas aimé Wet Leg plus que ça... Ah là là, on en reparle dans quelque temps. Tu finiras bien par craquer, comme tout le monde, héhé.

Allez, on va attaquer cette saison 2 sur les chapeaux de roue, avec un groupe et un album qui figure sans conteste dans mon top 50 ever. Alors oui, ce top serait très vraisemblablement impossible à réaliser mais il y aurait pour sûr Goosefair de China Drum dedans. C'est marrant que ce groupe soit passé sous tes radars car je sais d'avance qu'il représente tout ce que tu aimes. Ils sont anglais, viennent des 90's, font de la power pop punk avec quelques grosses guitares, pures mélodies, refrains imparables... Sur Goosefair, leur premier album sorti en 1996, il y a 14 morceaux affichés pour 15 tubes, pas un de moins. Oui, le compte n'y est pas tout à fait (bien vu, tu as passé le test et peux postuler dans n'importe quel rectorat pour être prof de Maths en collège) mais à l'instar de cette période, il y a une chanson cachée à 30 min de la quatorzième piste, une reprise

de Kate Bush. Elle était déjà partout à l'époque, avec ici une version musclée de «Wuthering heights» que je préfère largement à «Running up that hill». Mais perso, c'est avec leur deuxième album, Self made maniac, que j'avais découvert le groupe, grâce tout d'abord à un titre sur un sampler Rock Sound et le CD que j'avais eu ensuite avec mon abonnement au magazine. Je ne vais pas te faire l'affront de te demander si tu te rappelles cette époque mais sans Internet, c'était quand même un bon moyen pour se perfectionner en tuyauterie et faire ainsi grossir sa cédéthèque. Satan seul sait le nombre de groupes que j'ai découverts grâce à Rock Sound (puis aux hors-série Punk Rawk), aux samplers... Arf, mes souvenirs sont troubles, en y réfléchissant, je ne sais plus si c'est ce disque que j'ai eu en m'abonnant ou bien Pure, d'autres Anglais, 3 Colours Red, sorti aussi en 1997 et dans un style très similaire. À moins que ce ne soit les deux. Bref.

C'est marrant car si j'écoute très régulièrement Goosefair (le boîtier CD n'a jamais le temps de prendre la poussière), ces dernières années j'avais pas mal délaissé Self made maniac, ressorti donc pour les besoins de ce papier et force est de constater que dans ce disque non plus, rien n'est à jeter. Même «Stop it all adding up» (la onzième plage) est un petit bijou, «Foxhole» peu avant également, tout comme «Fiction of life», légitime premier single de l'album. Mais si j'avais deux titres à écouter en boucle, ce serait l'excellent «All I wanna be» (mets la #5, mets la #5 !) et le plus fougueux (mais pas que) «Guilty deafness». D'ailleurs, écoute bien le début de ce morceau et la fin, quand ça repart et dis-moi à quel titre de nos bisontins préférés, j'ai nommé Second Rate, il te fait penser. Ahah, je te challenge et te sachant joueur, je suis sûr que tu vas te retaper leur disco pour trouver. Les deux groupes partagent une autre similarité, en plus de références communes (comme Mega City Four, Senseless Things...), c'est qu'ils ont tous les deux un batteur-chanteur. Fait assez rare pour



être souligné et généralement c'est soit parce que les autres musiciens ont des chants pas terribles, soit parce que la voix du batteur apporte une véritable plus-value. C'est bien évidemment dans ce registre qu'on se situe avec China Drum, comme c'est aussi le cas avec Snuff, Seven Hate, Satanic Surfers, Hard-Ons au début, pour en citer quelques-uns.

Goosefair, je l'ai acheté peu après, été 98 ou 99 je dirais, quelques dizaines de francs, la première fois où j'ai mis les pieds chez Gibert Montpellier, sans connaître aucune des chansons le composant et dès la première, «Can't stop these things» (que je devais diffuser tous les 6 mois dans mon émission radio), jusqu'à la dernière et reprise cachée de Kate Bush, c'est donc tube sur tube, mandale sur mandale, poils qui se hérissent tout du long. Que ce soit sur des morceaux catchy à la Hüsker Dü / Sugar / Bob Mould (grosse influence chez eux) comme «Simple», «Take it back», avec en plus des petits plans grattes à la Leatherface, qu'on retrouve aussi dans «Find the time», le tube tubesque (oui je ne suis pas à un pléonasme près) «Last chance», l'acoustique «Meaning» ou encore l'émouvant «Biscuit Barrel F.M.R.», tout est parfait. Ça sonne du tonnerre, tout est génialement équilibré, faut dire que c'est sorti chez Beggars Banquet, distribué par Virgin et que le disque avait été mixé par Chris Sheldon. Tu sais, le gars à qui l'on doit le son de Troublegum et d'autres albums de Therapy ?, The colour and the shape de Foo Fighters, des disques de Biffy Clyro, Oceansize et Atomic Garden plus près de chez nous. Je te parle d'eux car c'est Arno, le guitariste-chan-

teur, énorme fan de China Drum, qui m'a filé un paquet de mp3s inédits provenant de singles ou EPs, notamment le titre «Barrier», tiré de l'EP éponyme sorti avant Goosefair et j'ai halluciné quand j'ai écouté les premières secondes. Lance «The boat» de Chuck Ragan juste après et tu comprendras. Plagiaaaaaat !

Je pourrais écrire des tonnes encore sur ce groupe mais j'ai d'autres trucs en retard pour que ce numéro 52 sorte rapidement, j'ai déjà été bien trop disert et je suis curieux de savoir à quel point tu vas t'enthousiasmer pour eux. Quelle chance tu as de poser tes oreilles sur ces chansons pour la première fois ! Profite ! Je rajoute juste pour compléter le tableau qu'ils ont sorti un troisième album en 2000 sous le nom The Drum mais avec une orientation un peu électro et je n'ai jamais eu envie de l'écouter. En revanche, en 2018, ils se sont reformés pour un concert chez eux, dans le Nord de l'Angleterre et j'avais très sérieusement regardé les vols pour m'y rendre... Ce n'est peut-être pas tout à fait perdu car je vois leurs pages Facebook et Bandcamp s'agiter, je sens que ça les démange et qu'on va avoir du neuf prochainement. Tu viendrais avec moi ? Ne regarde pas les LPs sur Discogs par contre, les prix c'est n'imp', même si j'ai pu être tenté, en prenant un incommensurable plaisir à me ré-écouter 10-15 fois ces deux albums pour te/vous transmettre ma China Drumania.

Salut mon pote ! L'été a été chaud sans trop de shows pour ma part. On a bien bossé avec Oli et JC sur le hors-série Hellfest et notre duo a bien envoyé la purée pour l'inédit qui figurera



dans le fanzine HuGui(Gui). Pour le reste, j'ai passé l'été au boulot et quelques jours sur les plages du Nord. Pas question pour moi d'aller cramer le peu qu'il me reste sur le caillou dans le Sud (bouhhh). Sinon, très peu de concerts, à l'exception toutefois (et c'est à souligner) d'un show de fin de tournée des amis de Topsy Turvys qui fut, pour l'occasion, le premier concert punk-rock de Victoria. C'est quand même important, non ? Je te confirme également que je n'ai pas passé l'été à écouter Wet Leg, c'est sûr ! Par contre, gros nigaud (c'est affectif, tu le sais), si tu m'avais envoyé ton tuyau China Drum avant, j'aurais pu en profiter pendant l'été !

Clairement, je suis passé à côté de ce groupe. Le nom ne me dit rien, les horribles pochettes non plus, et j'ai beau écouter, je ne crois pas avoir déjà entendu ce joyau de la Couronne (God save the Queen, ah merde, the King, faut que je m'y fasse). À première vue (ou plutôt à première écoute), toutes les cases sont effectivement cochées pour que ça le fasse du côté de mon terrier. Ça rock sans agresser les tympans, ça roll en toute décontraction et ça balance des mélodies sans surjouer. La grande classe. Je capte carrément où tu veux en venir. Et surtout où le groupe a voulu nous emmener : sur l'autoroute du plaisir !

J'ai une nette préférence pour Goosefair, que je trouve plus frontal et plus énergique. Tu me connais, j'ai besoin que ça fasse 1, 2, 3, 4, sans chichi, ni prise de tête, pour que mon petit cœur de rockeur s'emballe. Ça me fait penser

à beaucoup de bonnes choses (et pour revenir à un précédent tuyau, à Radkey !). Clairement, ça sonne à l'anglaise, ça ne s'emmerde pas avec les structures biscornues et ça va droit à l'essentiel. Bob Mould et consorts, bien évidemment, mais aussi toute cette scène power pop anglaise qui défonce. Je ne te parle pas d'Oasis ou de Pulp bien sûr, mais bien de Supergrass, Gun ou du 3 Colours Red de Chris McCormack. Tu sais, le petit frère de Danny, le bassiste des Wildhearts (désolé, je n'ai pas pu m'en empêcher). Le son est bien caractéristique de l'époque (avec quelques abus au niveau de la réverb) et les chœurs sont à tomber par terre. Et même si le son peut paraître un peu faiblard aujourd'hui, ça n'a clairement pas pris une ride. Que veux-tu, quand c'est efficace et authentique, ça ne bouge jamais, hein ? Parmi mes titres préférés, «Can't stop these things» est chirurgical, «Situation» et «Pictures» frôlent la perfection, tandis que «Biscuit barrel» est aussi efficace que le meilleur titre de Hot Water Music et «Last chance» pourrait être sponsorisé par les mouchoirs Kleenex. Et plus j'écoute ce disque, plus je le trouve bon, rafraîchissant, typique d'une époque riche en distorsions et en émotions. Une sacrée pépite, dont il va falloir que je me détache assez rapidement pour donner sa chance à Self made maniac, qui m'a l'air un peu plus «fouillis» mais dans lequel je place de grands espoirs. Vivement qu'on puisse rediscuter de tout ça tous les deux !

Pour être complet, je suis allé écouter sur Deezer le nouveau single qui est sorti le mois dernier, et je peux t'affirmer sans trop me forcer que China Drum a encore de beaux restes ! Si ça rejoue sur scène et que ça fait un plateau avec un groupe de Ginger, je t'accompagne sans problème ! Et pour le défi concernant Second Rate, c'était bien tenté mais je n'ai pas été (complètement) piégé ! Ce groupe a autant compté pour moi que pour toi, et ce n'est pas parce que tu as été le premier à commander la discographie complète en vinyle chez Kicking Records (j'étais le numéro deux, confirmé par Mr Cu!) que tu dois te permettre ce genre de distractions avec moi. Non mais ! Je te rappelle que j'ai vu quatre concerts sur cinq du «Reunion tour» et toi, «seulement» trois. Na !!! Belle pioche mon gars, et encore un joli défi pour moi d'aller gratter le fond des bacs pour choper les skeuds chez un disquaire. En tout cas, je peux le crier sur tous les toits, China Drum m'a bien chicoté (si tu regardais plus souvent les matchs du Racing Club de Lens, tu saurais ce que cela signifie min gars !).

De mon côté, je pense prendre un risque avec mon tuyau, mais ce qui est intéressant, c'est qu'on ne va pas quitter le Royaume-Uni (plus pour longtemps) et la fin des années 90s. Mon tuyau s'appelle Lodestar, à ne pas confondre avec un autre Lodestar, groupe canadien qui a sorti un album il y a quelques mois dans un genre doom rock un peu atmosphérique. Tu me diras que les Canadiens sont pas bien malins d'avoir chopé le même nom qu'un autre groupe. Le truc, tu vois, c'est que «mon» Lodestar est tellement confidentiel et sa carrière si éphémère (quelques mois seulement) qu'il était facile de faire cette boulette.

Ouais, mon tuyau, qui a pourtant reçu toutes les habilitations pour sa mise sur le marché, ne semble pas avoir été un franc succès. Et pourtant, je peux te dire qu'au cours de l'année 1996, quand je suis tombé sur ce disque sans nom, j'ai pris une baffe monumentale. Tu sais, on dit souvent qu'on se rappelle précisément ce qu'on faisait quand on a appris une catastrophe ou un évènement qui bouleversa le monde (comme l'explosion des tours jumelles le 11 septembre 2001 - putain, il y a précisément 21 ans jour pour jour - ou le jour où je t'ai

recruté dans la team du W-Fenec). À toute proportion gardée, je me souviens avec une précision chirurgicale des instants qui ont précédé l'écoute de ce disque. On zonait avec quelques potes à la Fnac après la cantine, et un type de ma classe de terminale, après avoir enfilé un casque à une borne d'écoute, repose ledit casque et me dit : «Tiens Gui (à l'époque, je ne portais pas encore la particule «de Champi»), ça devrait te plaire». Je ne me souviens plus du prénom de ce pote de lycée mais gloire à lui pour ce tuyau en or massif. Cette intro de «Another day», premier titre de la galette, m'a tétanisé. Plus rien n'avait d'importance autour de moi, seuls comptaient cette batterie puissante, cette basse slappée, ces guitares incisives et ce chant hypnotique mais néanmoins véner. Un bouillon de culture qui allait (et me fait toujours) chavirer. Il faut replacer dans le contexte : nous sommes en pleine période fusionnante, Urban Dance Squad a sorti les années précédentes des albums stratégiques, la bande originale de Judgement night résonne encore dans tous les esprits, et le néo-metal va bientôt exploser à la face du monde. Lodestar, c'est un mélange hybride qui peut faire penser aux meilleurs groupes de fusion du monde, à Faith No More («Wait a minute») et même à... allez, je me lance... Asian Dub Foundation («The representative»). Ce disque est percutant, troublant, jouissif et parfaitement parfait. Pour en savoir plus, j'ai fait avec les moyens du bord, et je pense avoir trouvé une chronique dans un Starter (cette feuille de chou que tu pouvais trouver dans un certain réseau de disquaires, les mêmes chez qui j'allais glaner tous les ans les compilations du Fair) et c'est ainsi que j'ai appris que Lodestar provenait de la scission de Senser. Là, tu vois de quoi je parle. En effet, le chanteur Heitham Al Sayed et le batteur John Morgan ont quitté le cultissime groupe anglais auteur de l'excellent Stacked up pour former Lodestar. Ça a sorti quelques singles, un album, ça a joué en Angleterre et puis c'est tout. Finito, basta, rentrez chez vous, y a rien à voir. Là, pour le coup, c'est certain que ça ne se reformera pas, au contraire de Senser qui a remis le couvert au début des années 2000 avec le retour au bercail des deux dissidents.



Petit aparté pour te parler de Senser avec quelques petites anecdotes dont tu raffoles. En 1998, et alors que le chanteur avait quitté le navire, le groupe (ou ce qu'il en restait) a sorti un de mes albums préférés de toute ma vie, le génial *Asylum*. Pile dans la période où le chant un peu tordu, les guitares tranchantes mélangées aux machines me rendaient dingue. Avec *Asylum* (que je suis en train d'écouter au moment même où j'écris ces lignes, avec les poils des bras qui s'hérissent !), j'ai été servi. Mon pote Mourad en première année de fac (lui, je me souviens de son prénom, un chic type bien calé niveau rock !) m'avait vanté les vertus de ce disque. J'ai été hypnotisé, vraiment (et je peux te dire que ce disque n'a pas pris une putain de ride). Et figure toi qu'en checkant la programmation du NJP (Nancy Jazz Pulsation, festival de jazz se déroulant en octobre avec toujours une soirée blues, une soirée rock,...), je me rends compte que Senser va jouer sous le chapiteau de la Pépinière de Nancy, bien calé entre, accroche toi bien, Zebda et 16 Horsepower. 1998, l'année de l'éclectisme ! Zebda vient de sortir quelques semaines plus tôt *Essence ordinaire* et j'ai chopé des places à 10 balles, mises en vente chez Tati. Je te parle d'un temps que les moins de vingt ans ne peuvent pas connaître. Bref, la soirée (un mardi soir) s'annonce explosive et je me régale d'avance. Deux soirs avant, je me rends à mon boulot d'étudiant (veilleur de nuit le dimanche soir dans l'hôtel familial) et quand je me pointe pour prendre ma garde, ma tante tire un peu la tronche. Elle m'explique qu'elle doit préparer pour assez tard le lendemain des petits déjeuners. «C'est pour un groupe de rock. Zebda, que ça s'appelle, tu connais ?». Un peu mon neveu, ou plutôt ma tante. Bref, elle lève le camp, les gars reviennent dans la soirée, prennent leurs

clés à la réception et quand je leur demande s'ils sont bien le groupe Zebda (histoire d'entamer la conversation, car je sais bien que c'est eux !), je regarde les trois chanteurs dans les yeux et je leur dis : «Les gars, depuis que j'écoute l'album, j'ai tombé la chemise». Le disque est sorti depuis peu et ce fameux morceau n'est pas encore en heavy rotation sur les ondes ! Les gars se marrent, on discute, m'invitent au concert (ce qui me permettra d'inviter deux potes car j'ai déjà ma place) et quand je les recroise avant le concert, les gars s'excusent s'ils ont fait un peu trop de bruit à l'hôtel ! Bref, revenons à Senser. Le concert a été génial, et quand le groupe a commencé à jouer le morceau «Adrenalyn» (extrait du deuxième album), je me suis pertinemment demandé comment ils allaient retranscrire cet OVNI sur scène. Ils l'ont fait, et de quelle manière ! Un super concert.

Mais revenons à Lodestar. Comme je te disais, le groupe est parti aussi vite qu'il est arrivé, ce qui ne m'empêche pas d'adorer ce disque. Parmi mes ceaux-mor préférés, «Another day» (évidemment), «Better late than never» (qui est pourtant le seul morceau ultra bluesy funky qui n'a rien à voir au milieu de la tracklist lugubre de l'album), «Down in the mud» (ce riff de guitare, man !), «Wait a minute (c'est un slogan de foot ça aussi, non ? Le pont mélodique est à tomber) et «The representative» (plus malsain, tu meurs !). J'espère de tout cœur que tu prendras autant de plaisir à écouter ce disque (qui sonne typiquement 90s) que j'ai eu à t'en faire la promotion (ce qui, au vu des prix du cuivre et de l'alu en ce moment, n'est pas de refus). Ici Champi (enfin Villers, mais Gui de Villers, ça sonne pas top), à vous les studios !

Hé, oh ! Ici c'est Paris ! «Studio»... nan mais, j'habite dans un F2 moi, môssieur De Champi ! Tu vas d'ailleurs bientôt le voir, à l'occasion de ta virée à la capitale. Tu pourras récupérer les moult CDs, vinyles, K7, livre, fanzines que j'ai récupérés, stocke pour toi et on discutera plus en détails de China Drum, que tu auras mieux digéré d'ici là. J'ai prévu de te sortir quelques B-sides pour le digeo et tâcherai de ne pas (divul)gâcher des futurs tuyaux.

Je vois qu'on parle la même langue en ce qui concerne les Anglais mais ce n'est pas franchement une surprise, j'étais sûr de mon coup. Et tu n'es presque pas (mais un peu quand même) tombé dans mon piège Second Rate. C'était au titre «Inside me» que je pensais, inédit dispo à l'époque (2002) uniquement sur un CD maxi promo pour Le Printemps de Bourges et donc désormais sur cette magnifique réédition LP de leur (presque) entière discographie chez Kicking Records, depuis 2014. À jamais le premier pour ce qui est de cette commande. C'est pas un slogan connu, ça ? Héhé... Sport, spectacle, business dont j'ai de moins en moins à foot, notamment à cause du dernier aspect, difficile à occulter et qui gâche absolument tout pour moi, avec les sommes démentielles mises en jeu et les comportements hors sol de certains. Mais oui, je peux avoir une affection particulière pour des outsiders, qui semblent plus authentiques comme «ton» R.C. Lens chéri ou «mon» AJ Auxerre de cœur, le stade Abbé Deschamps étant le premier où je sois allé gamin, ayant grandi dans l'Yonne. Pas de blague moisie avec Emile Louis, hein, j'habitais à 50kms au nord.

Décidément tu perds pas une occasion pour placer Ginger et/ou The Wildhearts ! C'est de bonne guerre, je fais pareil avec Second Rate, Samiam ou Hot Water Music dès que je peux. En revanche, tu m'as appris pour la filiation ou plutôt fratrie avec 3 Colours Red. Je ne savais pas, n'étais jamais tombé sur cette info mais c'est assez cohérent.

On reste donc en Angleterre et 1996 avec ton tuyau. Encore une fois, il semblerait que les grands esprits se rencontrent, même si je dois avouer que tu as pris de gros risques sur celui-ci. Quand j'ai lancé «Another day», j'ai été plus que décontenancé. Parce que le

crossover, fusion et la basse qui slappe, c'est pas franchement ma came. Et alors disons le tout net, je ne vais pas me faire que des amis (surtout parmi la team W-Fenec) mais le neo metal, qu'il soit français ou américain, je l'abhorre. Oui oui, ce mot est correctement écrit. Il y a quand même quelques groupes (de fusion) qui ont trouvé grâce à mes yeux et mes oreilles, à cette époque, comme bien sûr Rage Against The Machine et Urban Dance Squad en tête, loin devant les autres prétendants. Mais aussi Bodycount, Infectious Grooves, Sugar Ray (et cette pochette bien sexiste et beau avec le recul mais bon, quand t'as 15 ans, Nicole Eggert fait son effet...), H-Blockx (tu te rappelles ces Allemands et leur «Time to move» ?), un peu de Downset («Anger») et donc Senser («The age of panic»). Chouette song. Mais Lodestar m'était complètement inconnu au bataillon. Je ne pense pas acheter le CD si je tombe dessus en farfouillant les bacs à soldes (pas grand-chose ne vaut ce petit frisson quand tu tombes sur une pépite à quelques euros) mais ce serait mentir que de dire que je n'ai pas passé un agréable moment en écoutant ce disque. Et ce sont les mêmes morceaux qui m'ont marqué, avec une préférence pour «Better late than ever». Il démarre en effet bluesy mais enchaîne très vite avec un côté speed funk, à la Cyco Miko / Suicidal Tendencies, puis retour à nouveau au bluesy groovy, puis passage chanté à la Faith No More et ça repart à toute berzingue pour finir, le tout en 5 minutes. On n'en fait plus des morceaux comme ça. Dans l'ensemble, j'aime bien le début de l'album, moins la deuxième partie, perdant pas mal en intensité, hormis «Down in the mud», qui réveille le headbanger qui sommeille en moi avec son riff de malade pendant toute une minute.

Merci pour ce tuyau en tout cas, ça m'a donné envie de ressortir quelques disques des groupes susnommés et la B.O. de Judgement night, achetée il y a quasi un an, en fouinant les bacs de chez Gibert St-Michel... avec toi. La boucle est bouclée mais on en rouvre une nouvelle au prochain numéro. J'ai déjà hâte !

■ Gui de Champi & Guillaume Circus



DANS L'OMBRE : JULIEN MORALES

J'AI RENCONTRÉ PAR HASARD, LORS DES FRANCOFOLIES PRÈS DU THÉÂTRE VERDIÈRE, UN MEC EN DÉBARDEUR BENIGHTED ASSIS SUR LES MARCHES QUI MONTENT DANS UN TOURBUS AVEC MARQUÉ EN GRAND «**RUN TO THE WHEELS**» AVEC LA TYPO D'IRON MAIDEN. IL N'EN FALLAIT PAS PLUS POUR ABORDER L'HOMME ET ÉCHANGER AVEC LUI. IL EN RESSORT QUE JULIEN MORALES EST TOUT SIMPLEMENT LA PERSONNE EN CHARGE DU TOURBUS D'EZ3KIEL QUI A RÉCEMMENT FAIT LA COUVERTURE DE NOTRE MAGAZINE MAIS QUE SA JEUNE SOCIÉTÉ A DÉJÀ TRAVAILLÉ AVEC MASSILIA SOUND SYSTEM, LAST RAIN, TRYO, TAGADA JONES OU ENCORE ALDEBERT ! DERRIÈRE LE T-SHIRT DE MÉTAL, JE DÉCOUVRE UN ENTREPRENEUR, IL N'EN FALLAIT PAS PLUS POUR EN FAIRE L'HOMME DE L'OMBRE DE CE NUMÉRO.

Quel est ton métier ?

Je suis patron d'une entreprise de tourbus...

Quelles sont tes activités dans le monde de la musique ?

J'ai touché à tout ! J'ai été monteur de scène, tour manager, backliner, merchandiser pour finalement devenir ingénieur lumière. Ça n'a jamais été mon ambition de devenir patron mais j'ai voulu, après le Covid, me recycler dans un truc plus sérieux. Puis l'occasion s'est présentée, j'ai pris la grande porte cette fois-ci.

Ça rapporte ?

Jusque-là non ! Je ne me rémunère pas pour le moment et je ne dors plus depuis le mois de mai ! Repose-moi la question dans un an.

Comment es-tu entré dans le monde du rock ?

J'avais un groupe, on a monté une association ensemble avec plusieurs copains pour pouvoir promouvoir nos différents groupes et pouvoir partir en tournée. À plusieurs, on est plus fort ! J'ai toujours baigné dans le rock, un peu grâce à mes parents.

Une anecdote sympa à nous raconter ?

Il y a la fois où j'ai chié dans un pot de tabac dans un bouchon sur l'autoroute mais je n'ose pas ! Il y a également la fois au Hellfest où je suis allé manger seul au catering. Il était 15h,

la salle était vide, j'ai décidé d'aller manger sur la plus grande table... ne me demande pas pourquoi... Je commence à manger et là un vieux monsieur me demande poliment s'il peut se joindre à moi pour manger. Je me retourne et lui réponds «Ouais mec, je t'en prie». Il se pose, je le regarde à nouveau et là : bim bam ! Je me rends compte que c'est le bassiste d'Aerosmith... groupe que j'adore depuis la 6ème... On a échangé vite fait, le mec est cool.

Ton coup de cœur musical du moment ?

Ça fait depuis 2019 que je ne décroche pas de l'album Sphere du groupe Monkey3. Je travaille pour eux en tant que light man...

Es-tu accro au web ?

Pas du tout. Mais en même temps quand même un peu. il faut vivre avec son temps.

À part le rock, as-tu d'autres passions ?

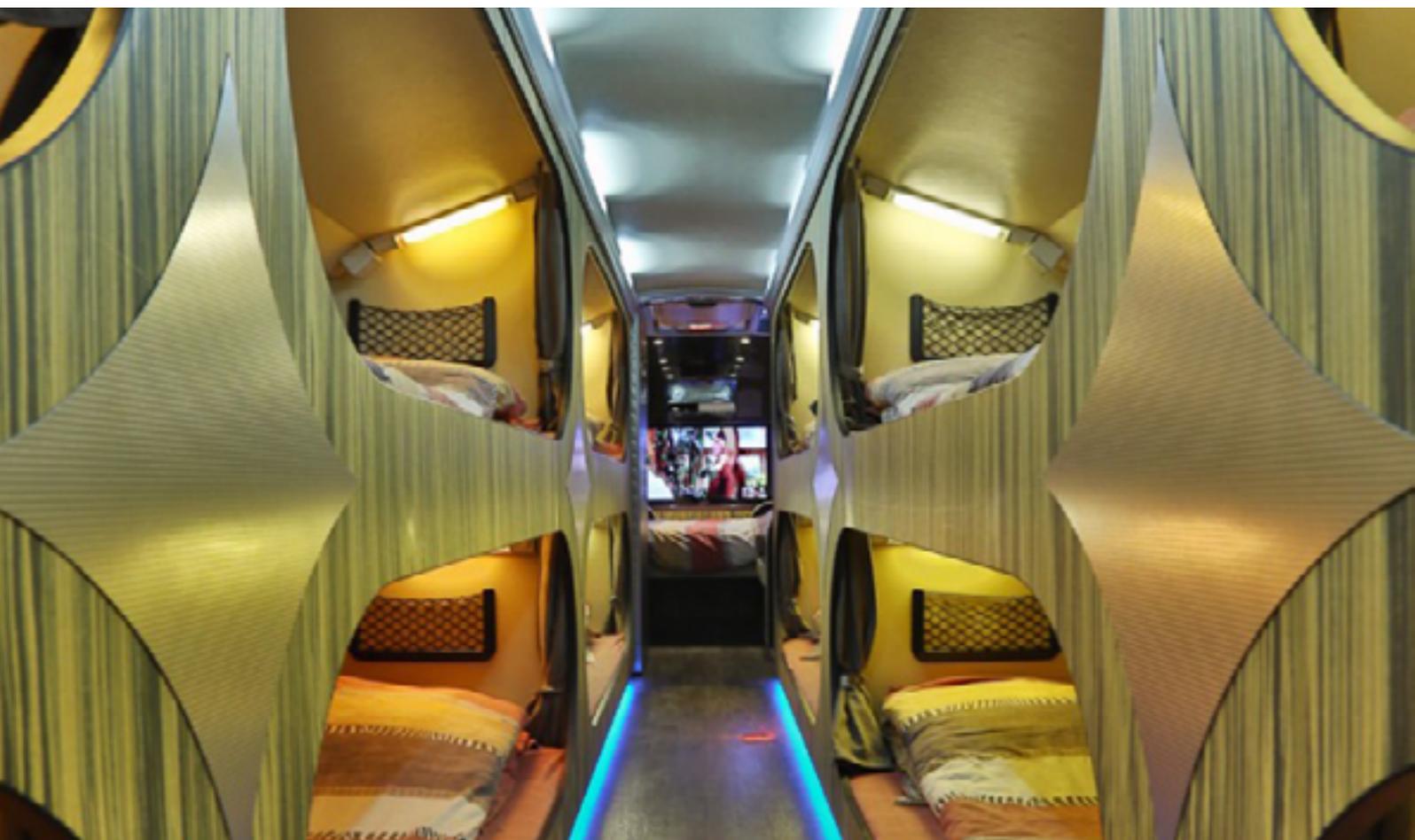
Mes enfants, ma famille...

Tu t'imagines dans 15 ans ?

Non, je vis au jour le jour depuis 41 ans. J'ai du mal à me projeter. Je serai toujours un vieux rockeur mais de 56 ans !

Merci à Julien !

■ JC





W-FENEC MAG #1

On savait que notre site n'est pas à la pointe de la modernité mais on sait tous mieux écrire que dessiner. On savait aussi que le lecteur lambda a besoin de paillettes pour poser ses yeux sur du contenu. On sait bien sûr qu'il faut sans cesse se remettre en question. On sait toujours tout.

Mais cet été, on s'est posé une question : on fait quoi ? On arrête là ? Ou on change pour tenter de vivre un peu plus ? On a choisi d'essayer de changer, de passer à autre chose...

Alors que les magazines papier disparaissent au profit d'un web éparpillé entre réseaux sociaux, blogs, sites officiels et quelques zines qui résistent encore, on a décidé de devenir un magazine.

Tu retrouveras dans ce magazine virtuel (tu peux l'imprimer au bureau pour le lire dans les toilettes comme un vrai si tu veux), des chro-

niques, des interviews, des reviews de concerts, bref ce qui constituait la moelle du W-Fenec.

Le changement, c'est maintenant et c'est à toi qui nous lis de nous donner raison.

Et merci d'être là.

Voilà quel était l'édito de ce premier numéro du W-Fenec Mag, c'était hier et 10 ans ont déjà passés. Pas mal de choses ont changé, on pense qu'on a fait des progrès dans la mise en page et qu'on se défend toujours pas mal niveau contenu alors on va rempiler pour 10 ans. Au moins.

Par contre cette rubrique s'arrête ici. C'est pas drôle de se rendre compte que l'on vieillit !

■ Oli

W-FENEC

MAGAZINE



BAD RELIGION

UNCOMMON MEN FROM MARS - ARABROT - GOJIRA
 THE GREY - FLEAU - HOLY FAKE NEWS
 BEBLY - GAËLLE BUSWEL - FOREST IN BLOOD
 FOREST POOKY - MUR - JORGE BERNSTEIN



MAG 47 et MAG 50
 en version papier !

Exceptionnellement, on a imprimé les Mags #47 et #50.

Ils sont dispos à prix coûtant en «direct» (au hasard des concerts et des stands de merch) ou on peut te les envoyer (mais la Poste prend cher à savoir 6).

Si tu veux le recevoir chez toi, contacte-nous et à team@w-fenec.org on s'arrange via Paypal.

Merci de ton soutien.





CHRISTIAN, FAN DE MIDNIGHT OIL

Il ne faut parfois pas grand chose pour changer une existence. Regarder la télévision peut en faire partie. En tout cas, je remercie Antoine De Caunes de m'avoir fait découvrir, un jour de 1982, Midnight Oil lors de l'émission Houba Houba consacrée au rock australien, puis par la suite la diffusion en exclusivité du reportage sur le Black Fella White Fella Tour dans Les Enfants du Rock et de me permettre ainsi de cultiver une belle passion pour eux. Un vrai choc musical pour moi, jeune adolescent d'une cité à Créteil dans le Val-de-Marne. C'est quoi ce groupe et ce grand mec chauve qui gesticule dans tous les sens, avec en arrière plan des paysages désertiques, ce son unique venu de nulle part ailleurs ?

Ce groupe, tu le connais, non ? Non ? Communément appelé «Les Oils» par les fans français, qui se feront de plus en plus nombreux à partir de 1987 et l'incontournable et emblématique single «Beds are burning», en heavy rotation partout, même si ce n'est pas forcément la meilleure chanson du groupe. Et si vraiment tu ne vois pas qui c'est, il doit exister des sites, des livres ou une page Wikipédia bien remplie. La discographie aussi est bien fournie mais Midnight Oil, au delà d'une formation engagée

(pour l'écologie, le peuple aborigène...), c'est avant tout un groupe de scène, passé par le formateur réseau des pubs. Et la meilleure manière de parler et rendre hommage à ce super groupe n'est-il pas de débriefer un concert ?

Flashback. Mardi 12 juillet 2022. Je suis ce soir à L'Olympia avec les légendes du rock australien. Un concert à ne pas manquer, puisque c'est le dernier show parisien, dernière tournée. Ils l'ont annoncé, après, c'est fini. Rideau. Avant le show et fraîchement sorti des balances, le groupe se révèle accessible comme toujours et se prête à une séance de selfies et de dédicaces. Les fans, dont je fais partie, sont comblés. Presque 50 ans de carrière au compteur, 13 albums (dont le petit dernier, le magnifique Resist) qui ont marqué les esprits et l'histoire du rock australien dans le monde et surtout en France. L'ambiance et la température montent doucement, et l'assistance du soir sera cosmopolite : Australiens, Anglais, Allemands, Américains, Canadiens et, naturellement, des Français. C'est devant un parterre de fans que la bande de Peter Garrett va enchaîner pas moins de 24 titres.

Avec des titres poignants (de «We resist» à «At the time of writing» en passant par «Last frontier») côtoyant les classiques, dont aucun ne manque à l'appel, de «The dead heart» à «Blue sky mine», en passant par «Forgotten years», la setlist est majestueuse. Toujours en forme, le géant Garrett arpente la scène avec son pas de danse épileptique, accompagné entre autres de deux choristes, un saxophoniste, un

nouveau bassiste (Adam Ventoura remplaçant Bones Hillman récemment décédé). Rob Hirst, le talentueux batteur/chanteur, alterne ses parties sur des pads, notamment pour des titres plus électro comme «Redneck wonderland», quand il ne fait pas crisser ses baguettes sur un bidon en métal («Water tank»). Entre-temps il prend la parole, en français s'il vous plaît, pour exprimer tout l'amour que le groupe voue à la France. Garrett, quant à lui, assène quelques punchlines à l'adresse des politiques du monde. Après les départs du 1er ministre australien et de Boris Johnson, il mise sur celui de Bolsonaro. Pendant le concert, il apparaîtra également avec un t-shirt affichant un message de soutien au peuple ukrainien.

Mais le groupe maîtrise la notion d'équilibre, hors de question de transformer ce concert en tribune politique. L'heure est à la célébration des adieux des artistes, qu'il convient de vivre comme des retrouvailles, après deux ans de pandémie mondiale. C'est donc sans tristesse mais avec de fortes émotions que Midnight Oil entre en communion avec son public, chauffé à

blanc, dans l'enceinte de l'Olympia pleine à craquer. L'énergie qui circule sur scène se répand dans la salle, à tel point qu'on se refuse à penser qu'il s'agit là d'un ultime concert, les Australiens semblent pouvoir assurer le show durant encore de longues années. Une petite fille dans le public pendant de longues minutes brandissait un papier avec un message d'amour pour le groupe, qui postera la photo sur ses réseaux sociaux. Les Australiens alternent les morceaux récents («Gadigal Land», «Reef») avec les classiques qui varient au fil des concerts car Midnight Oil est de ces groupes qui surprennent et changent la set-list tous les soirs. Nous aurons ainsi «Short Memory», de ce que je considère être leur meilleur album, 10, 9, 8, 7, 6, 5, 4, 3, 2, 1, sorti en 1982 et «Kosciusko» durant laquelle une panne générale de courant surprend toute la salle ! Que nenni, le groupe continue à jouer et les lumières reviennent quelques instants plus tard... insolite ! Dans la même veine musicale, «Only the strong» est puissant et permet à nouveau au chanteur ses danses hypnotiques qui électrisent le public. Plus tôt, un hommage fut rendu à Bones qui était encore sur les planches lors du



dernier concert parisien du groupe en 2019 au Grand Rex. Accessibles durant leurs 4 décennies de succès, ils ont toujours maintenu une relation particulière avec le public, tout en conservant leur fibre idéologique présente dans bon nombre de leurs chansons. «Blue sky mine», «Power and the passion», «Beds Are Burning» (évidemment) et «Sometimes»... les tubes s'enchaînent sur la fin. Le rappel est alors magique. Le chanteur gratifie le public de sincères remerciements avant d'entamer «We resist», titre qui résonne particulièrement dans notre pays habitué aux luttes sociales. «Forgotten years» rappelle lui que nous avons subi la 2ème guerre mondiale

mais que les terres Australiennes fut épargnées. «Hercules» enfin clôt les débats, avant que le groupe ne salue une dernière fois ses fans surchauffés. Encore quelques dates européennes puis australiennes à l'automne avant de ranger définitivement les micros et les instruments.

Magnifique. Voilà pourquoi je suis fan de Midnight Oil.

■ Christian



W(ho's next)-FENECE

JB HANAK + NASTY SAMY

ACOD

ADULT.

BASEMENT GARY

DEMAGO

GRADE2

LENINE RENAUD

NOSTROMO

POGO CAR CRASH CONTROL

MICHAEL MONROE

PSYCHONAUT

SAAR + MAUDITS

...



0922

